

FEUX CROISÉS
AMES ET TERRES ÉTRANGÈRES

• **NIKOS KAZANTZAKI**

• **LE JARDIN
DES ROCHERS**

Préface de
AZIZ IZZET

LIBRAIRIE PLON . PARIS

Il a été tiré de cet ouvrage :

*40 exemplaires sur papier d'alfa, dont 30 numérotés de 1 à 30,
et 10 hors commerce, marqués H.C. 1 à H.C. 10.*

FEUX CROISÉS

LE JARDIN DES ROCHERS

DU MÊME AUTEUR :

A la Librairie PLON :

Alexis Zorba. (*Prix du meilleur roman étranger, 1954*):
Traduit du grec par Yvonne GAUTHIER avec la collaboration
de Gisèle PRASSINOS et Pierre FRIDAS. 29^e mille. (Collection
Feux Croisés.)

Le Christ recrucifié. Roman traduit du grec par Pierre
AMANDRY. 91^e mille. (Collection *Feux Croisés*.)

La Liberté ou la Mort. Roman traduit du grec par Gi-
sèle PRASSINOS et Pierre FRIDAS. 13^e mille. (Collection
Feux Croisés.)

Le Pauvre d'Assise. Roman traduit du grec par Gisèle
PRASSINOS et Pierre FRIDAS. 32^e mille. (Collection *Feux
Croisés*.)

Du mont Sinaï à l'Île de Vénus. Voyages. Traduit du
grec par Pierre FRIDAS et Gisèle PRASSINOS.

La Dernière Tentation. Roman traduit du grec par Michel
SAUNIER. 13^e mille. (Collection *Feux Croisés*.)

Ascèse. *Salvatores Dei*. Texte établi par Aziz IZZET.

Aux ÉDITIONS DU ROCHER, Monaco :

Tragédies grecques : Melissa-Thésée.

FEUX CROISÉS
AMES ET TERRES ÉTRANGÈRES

NIKOS KAZANTZAKI

LE JARDIN DES ROCHERS

Préface de
AZIZ IZZET



LIBRAIRIE PLON

8, rue Garancière — PARIS-6^e

PRÉFACE

Nikos Kazantzaki est venu tard au roman : ce n'est que dans les quinze dernières années de sa vie qu'il a écrit ses bouleversantes épopées en prose, témoins plus abordables du combat acharné qu'il a mené sans répit, en lui-même autant que pour les autres. Son activité poétique avait longtemps facilité la tâche à tous ceux qui, pour des raisons diverses, cherchaient à l'isoler dans une tour d'ivoire. Les romans, par leur souffle prodigieux, emportèrent cette arme et souvent même les préjugés de ceux qui s'en servaient. Mais Kazantzaki avait eu le temps de connaître la terrible solitude du créateur, celle qui a détruit des hommes tels que Pavese et Nicolas de Stael. Il a pu l'accepter parce qu'il l'avait devancée : il avait lutté pour toutes les libertés, celle des peuples, celle des hommes, celle de l'esprit. Ascèse et l'Odyssée sont là qui nous disent la violence du combat et la sérénité, pourtant toujours insatisfaite, qui en fut le fruit.

Entre ces deux œuvres capitales, datées l'une de 1924, l'autre de 1938, se situe le singulier livre qui paraît aujourd'hui pour la première fois dans sa version originale¹. Écrit en français à Egine,

1. Il a paru à Amsterdam en 1939 et à Santiago du Chili en 1941.

© 1959 by Librairie Plon.

Droits de reproduction et de traduction réservés pour tous pays
y compris l'U. R. S. S.

Pour recevoir gratuitement et sans engagement de votre part le *LISEZ PLO*N, bulletin illustré d'informations sur nos collections, nouveautés et réimpressions, faites-nous connaître votre adresse

en 1936, au retour du premier voyage de l'écrivain en Extrême-Orient, le Jardin des Rochers est la seule tentative romanesque de Kazantzaki avant Alexis Zorba, le premier de ses grands romans, écrit à Egine également, en 1943. A vrai dire, il avait déjà écrit une longue nouvelle en 1906 : le Serpent et le Lis ; mais le fait qu'il fallut attendre trente ans pour que Kazantzaki revienne au roman est significatif. Entre Ascèse et l'Odyssée se situent les années les plus riches du penseur et du poète ; il est donc nécessaire ici de retracer le chemin qui va du petit livre austère au grand chant ensoleillé. Ce n'est qu'ainsi que le Jardin des Rochers prendra tout son sens.

Kazantzaki a maintes fois répété que la plus grande préoccupation de sa vie avait été la dualité inhérente à toute chose et l'incompréhensible antagonisme entre les éléments de la grande unité. Pour lui, réconcilier l'action et la contemplation, le bien et le mal, l'obscurité et la lumière, la chair et l'esprit, était pour l'homme le seul moyen de les dépasser et d'atteindre Dieu — nom qu'il donnait à une liberté qui ne pouvait s'obtenir que par une victorieuse collaboration avec toutes les forces de la vie. Ascèse est à la fois l'itinéraire de ce combat et l'acte de libération du combattant. Kazantzaki, retraçant et vivant en lui-même les phases de la redoutable ascension que lui imposait son impérieux besoin d'harmonie et de libération, a réalisé une extraordinaire synthèse des apports orientaux et occidentaux. Mais à dire vrai, par la négation même de l'Absolu autant que du temporaire, Ascèse tient davantage du Zaratustra que du Christ, de Lao-Tse que de Bouddha.

Le fait que Kazantzaki était Crétois, c'est-à-dire un combattant au carrefour des civilisations, explique cette fusion, qui est sur le plan universel le reflet des fusions intérieures que recherchait l'écrivain. Celui-ci est comme le troisième œil qui ausculte, juge et contrôle les dualités inhérentes à sa nature, par conséquent à la nature du monde.

Ascèse, c'est l'écrasement de la chair, de la matière, c'est la victoire féroce de l'esprit et de l'intelligence. Il semble bien que la profession de foi olympienne de la dernière partie, le Silence, ait été ajoutée plus tard : une preuve de plus de son intransigeante sincérité.

Ascèse est publié en 1927, et la même année Kazantzaki termine la première version de son Odyssée. Presque aussitôt, il part pour la Russie, où il veut vivre lui-même l'immense expérience que tentait tout un peuple. Il y arrive au moment où tout est remis en question, où la Révolution semble à la fois condamnée et de plus en plus justifiée. La crise de croissance a atteint sa minute de vérité. Il n'en fallait pas plus pour inciter Kazantzaki à se jeter dans la bagarre, à faire d'interminables voyages, vérifiant, pesant, discutant. Il fallait abolir l'injustice, la faim, la violence, à tout prix. Toute son énergie y serait consacrée. Mais là aussi, nous voyons que c'est la lutte qui l'intéresse ; il trouve plus admirable de combattre que de vaincre. Pour lui, la pureté et l'espoir résident dans cette volonté de combattre. « La Russie ne m'intéresse pas, s'écrit-il, mais la flamme qui dévore la Russie ! » Pour les mêmes raisons, plus tard, il s'attachera aux pas de saint François et du Christ. Partout la lutte est la même : transcender, harmoniser, utiliser les dua-

lités ennemies. Le fruit de ce voyage russe sera, en 1934, un ouvrage étonnant d'impartialité et de lucidité prophétique, Toda-Raba. Aujourd'hui encore il y a beaucoup à prendre dans ces chapitres contradictoires, tour à tour exaltés et désabusés.

Après la Russie de Staline, la Chine et le Japon. Il trouve ces deux pays dans une effervescence qui met sa curiosité à vif. Chacun des deux peuples est convaincu de sa mission de libérateur de l'Asie. La haine du Blanc est à son apogée. Mais l'anti-colonialisme peut engendrer l'impérialisme : c'est le cas au Japon; et Kazantzaki assiste à la tragédie des années qui précèdent la deuxième guerre mondiale. Il y voyait encore une fois, l'incompatibilité entre la pensée et l'action, entre l'aspiration à la justice et sa réalisation. Il rentre à Egine, bouleversé, et écrit le Jardin des Rochers. Deux ans plus tard, il termine la septième et dernière version de l'Odysée.

Entre 1924 et 1938, Kazantzaki a accompli en lui-même une totale transfiguration. Il avait été un juge implacable du monde et de lui-même : son « troisième œil » ne s'était jamais fermé. Avec l'Odysée il a atteint une liberté bien plus enviable et bien plus rare : celle de la victoire sur ce troisième œil lui-même. Il collabore avec toutes les forces qu'il trouve en lui et avec toutes celles que lui propose le monde qui l'entoure, le bien et le mal ne sont plus des ennemis irréductibles, l'action et la contemplation peuvent fort bien cohabiter en un lieu qui est Dieu, qui est Liberté. Car même ce UN n'existe pas, crie-t-il en exultant. Il n'y a que l'Homme, toujours vierge, toujours libérable, l'homme dont l'âme a été altérée et écrasée par l'esprit et par la chair. Réconciliez l'intellect et le cœur, l'esprit et le corps,

vous obtenez une liberté qui fait de vous Dieu. Cette fois, c'est la liberté telle que l'entendaient le Christ et Bouddha. L'espérance ni le désespoir n'existent plus; l'obscurité est absorbée, transformée par la lumière. C'est ainsi que l'Odysée est un hymne au soleil, au feu, à la lumière. Il est impossible de donner une idée de la richesse et de la puissance de ce poème : Kazantzaki n'aurait-il écrit que ce prodigieux tour de force qu'il serait une des grandes figures de la littérature.

C'est donc entre ces deux pôles que se place, autant par sa date que par son essence, le Jardin des Rochers. A vrai dire, il est difficile ici de parler de roman. Le livre tient du récit de voyage et de l'autocritique, du récit historique et de l'autobiographie, du poème et de l'exercice spirituel; le tout relié par le fil — assez mince, il faut le dire — du prétexte romanesque.

Le manuscrit original comporte, incorporé au roman, de longs fragments d'Ascèse. Par la suite Kazantzaki les raya et n'en garda que quelques versets qui devinrent partie intégrante du récit. Il semble qu'en écrivant ce livre il ait voulu à la fois cristalliser le conflit déclenché en lui par son voyage en Extrême-Orient et vérifier ses propres expériences antérieures à la lumière de celui-ci. Un troisième souci, moins personnel, se laisse entrevoir : celui de rendre plus abordable l'austère Ascèse. C'est pourquoi il nous a semblé préférable de donner ici la version intégrale et originale.

En fait l'on peut dire que le Jardin des Rochers est une tentative assez curieuse d'explication d'Ascèse par des événements extérieurs, ceux-ci faisant figure à la fois de cause et de reflet. L'étrangeté de

la tentative vient de ce que les événements utilisés sont de dix années postérieurs, et ne peuvent « coller » à l'expérience intime que par une acrobatie de l'intellect. J'ai dit que la dernière partie d'Ascèse aurait été rajoutée bien plus tard : Kazantzaki n'avait donc vécu et résolu qu'une expérience encore incomplète; le conflit existait toujours, et l'Orient l'avait encore exaspéré. Dans cet éclairage, le Jardin des Rochers devient le pendant littéraire d'Ascèse et le précurseur direct de l'Odyssée.

De tous les livres de Kazantzaki, c'est le seul où l'auteur-narrateur figure lui-même en tant que principal personnage. Car malgré les efforts de l'auteur pour déplacer le centre de gravité en direction de ses créatures, il reste le personnage essentiel. C'est de là, du reste, que viennent l'intérêt du livre et son importance.

Mais il ne faut pas déduire de ce qui précède qu'il ne s'agit ici que d'un exercice d'observation et d'intelligence. Le thème essentiel est celui de l'homme méditatif placé devant des hommes livrés corps et âme à l'action, par la force du moment historique — parfois au détriment de l'âme. De là la cruauté de cette histoire, dont certains éléments sont véridiques. Mais autour de ce thème central, quelle poésie, quelle sensualité! Le moindre objet, le moindre visage, la moindre plante, tout est approché avec tendresse et humour, avec aussi une sorte de volupté physique qui tient une place importante dans tout le récit. Le rire, la tendresse, l'indulgence, l'intransigeance : telles étaient les caractéristiques de l'homme; tel on le retrouvera dans les grands romans des dernières années, dont les liens de parenté avec le Jardin des Rochers nous apparaissent plus clairement. Car

tous, qu'ils soient Crétois comme la Liberté ou la Mort ou Chrétiens comme le Christ recrucifié et la Dernière Tentation, ou encore Bouddhiques comme Alexis Zorba, tous racontent la même histoire : celle de l'Homme aux prises à la fois avec son irrésistible élan ascensionnel et son propre poids auquel parfois il cède.

Nous touchons là à la véritable grandeur de l'œuvre de Kazantzaki. Pas plus que les personnages de Melville, ceux de Kazantzaki ne sont que des personnages de tragédie ou de roman. Ce sont des mythes, au même titre que le capitaine Achab et Billy Budd. Manolios et le Capetan Michel sont des hommes, mais ils comportent une dimension qui fait d'eux des héros de légende aussi. Ce sont des êtres magnétiques, des catalyseurs. Il y a en eux une force que parfois ils ignorent mais qui les dévore, et à laquelle ils se sacrifient sans arrière-pensée. La position unique de Kazantzaki à notre époque vient de ce qu'il a pu créer des mythes humains en un temps où l'homme s'acharne à les détruire. Dans le Jardin des Rochers, il se trouve que ce héros, c'est l'auteur lui-même : il a lui-même éprouvé ces affres, il a lui-même succombé à ses propres faiblesses, il les a lui-même surmontées. Ici, sa forme de participation au drame est intérieure; il est spectateur, mais il s'identifie aux personnages et à leurs problèmes : il devient leur champ de bataille, car eux, tout d'une pièce, avancent sans trop examiner leurs propres divisions. Il les gêne du reste considérablement...

Toute sa vie, qu'il se soit identifié avec la lutte du Christ, avec le détachement du Bouddha, avec la certitude de Lénine ou avec la soif insatiable d'Ulysse

— ses quatre grands guides — Kazantzaki n'a eu qu'un seul grand souci : celui de défendre la Liberté sous toutes ses formes. Le respect de toute vie, c'est-à-dire l'amour — même s'il comporte la violence. Pour lui, la sainteté était dans le combat lui-même; peu importait sa durée, sa violence; le combat était le signe d'une certaine liberté déjà acquise. Une fois la victoire atteinte, il faudra trouver en soi assez de liberté pour imposer des limites à la liberté elle-même.

« Trop grand est devenu l'écart entre l'âme et l'intelligence », a dit Nikos Kazantzaki un jour. Cela signifiait : entre le cœur, la chaleur humaine, et cette force desséchante qui, doutant du cœur, a la prétention de se suffire à elle-même, de se nourrir d'elle-même. C'est précisément à cette force desséchante que Kazantzaki s'en est toujours pris, justement parce que, à chaque instant, l'intelligence prodigieuse qui était la sienne risquait de dominer toutes les autres forces vives d'où, en fin de compte, il a tiré l'essentiel de son œuvre. Or, notre époque est avant tout celle de l'intellect déifié, et c'est ce qui explique l'étrangeté de la situation de Kazantzaki et son œuvre, et l'hostilité qu'ils ont pu susciter. Il est significatif que l'on ait cru pouvoir les isoler en les marquant d'étiquettes simplistes; et que l'on ait pu demander — et obtenir — qu'il soit frustré du prix Nobel, avec des arguments bien-pensants et des raisonnements enfantins. L'illustre Académie n'a pourtant pas craint, l'année suivante, d'inventer le scandale Pasternak...

Ce n'est certes pas une académie, quelle qu'elle soit, encore moins une société qui tremble sur ses bases, qui pourra empêcher désormais cette grande

voix chaude et généreuse d'être entendue — la publication triomphale de l'Odyssée aux États-Unis vient de le démontrer. On aura beau essayer de discréditer, avec des étiquettes politiques, sociales ou religieuses, tout ce qui bouscule un peu l'ordre — ou le désordre — entretenu par d'ingénieux sophistes qui trouvent leur intérêt dans l'apathie organisée; la générosité aura toujours raison de la lâcheté. On a essayé déjà de se passer de Dostoïevsky, de Nietzsche et de Gandhi... C'est auprès d'eux que Nikos Kazantzaki prendra tout naturellement sa place.

AZIZ IZZET

LE JARDIN DES ROCHERS

I

« Au secours ! »

Soudain un appel rauque, étouffé, venu des profondeurs, déchira mon cœur.

J'étais pourtant si heureux ! Un bonheur muet, profond, immobile, comme celui d'un tout petit insecte qui se chauffe au soleil.

Tout ce pèlerinage au Japon ne fut-il donc pas un long enchantement ? Que désirait-il encore, mon cœur insatiable et ingrat ?

Comme un vieux bikhou qui laisse ses fils et ses petits-fils et s'enfonce dans la forêt, comme le ver qui se réfugie dans la solitude, travaillé par la démangeaison mystérieuse des ailes, je m'enfonçai dans le Japon.

Moment critique de ma vie, inquiétude vague et profonde — un malaise de mue.

J'étouffais ; femmes, idées, action politique, voyage?... J'ai choisi le voyage comme ma porte de salut.

Il y avait en moi, depuis ma naissance, une soif d'abîme et d'anéantissement, une goutte de poison oriental mortel, et je m'étais enfin décidé à en guérir.

Comment? En m'enfonçant dans cet Orient délétère, en remplissant mes yeux de tous les sourires bouddhiques qui ensorcellent et tuent les grandes espérances sur la terre...

Concentrer toutes les voix secrètes qui se lèvent du fond de mon être en m'annonçant la catastrophe irrémédiable de tous les efforts humains, donner une forme à ce chaos, trouver les lois de cette anarchie, imposer l'ordre à la confusion des désirs — voilà le but caché de ce long pèlerinage.

J'aurais ainsi dominé ces voix félines et je serais resté seul avec mon cœur, ce paysan naïf qui labouré et sème le néant et ne le sait pas ; et qui, en ne le sachant pas, crée peu à peu, avec tous les cœurs créateurs, l'impossible.

Quelqu'un en moi souffre et lutte pour la liberté. Je veux débarrasser mon âme de toute l'herbe folle qui l'envahit. Assis dans le calme profond des jardins japonais ou sur les escaliers fourmillants des temples, je veux tracer la route de mon pèlerin intérieur, du Grand Inconnu, et marquer les étapes de la route.

Dans le frémissement de l'immobilité, qui se ramasse pour bondir, je me préparais pour la marche. Préparation, départ, marche, but de la marche, arrivée — je me suis promis de trouver le sens secret de toutes les étapes et de le fixer par des mots.

Le Japon, aux passions terribles soumises à une forme disciplinée et souriante, sera mon guide. Terre inconnue, tout m'y apparaîtra vierge et la secousse sera forte.

Je ne connaissais que deux mots japonais en m'embarquant pour ce grand chrysanthème :

sakoura, fleur de cerisier, et *kokoro*, cœur. Ces deux mots, me disais-je, seront les deux clefs qui vont m'ouvrir toutes les portes. Comment aurais-je pu dès lors deviner que j'aurais besoin d'un troisième mot, dont je ne savais pas encore l'équivalent dans la langue japonaise? En français c'est : terreur.

La mer bleue, les mouettes, les nuages de printemps, les dauphins... Condensée et violente, la vision envahit tous mes sens... Des couleurs insolentes, des corps sveltes et nus, des chuchotements obscènes et innocents, des fruits juteux et pourris, des odeurs infectes joyeusement mêlées au parfum enivrant du jasmin...

— Joshiro san, dis-je à ma compagne à bord du bateau qui nous emportait vers le Japon, Joshiro san, votre âme, j'en suis sûr, est très simple, comme toute âme de femme ; votre corps, pareil à tous les corps de femme, qu'ils soient blancs, jaunes ou noirs, est assoiffé de caresses. Je connais tous les mystères nus ; mais vous êtes d'une autre race que moi et cela excite voluptueusement ma curiosité. Le voyage est trop long ; si nous nous aimions un peu, Joshiro san?

Un large sourire bouddhique jaillit de ses grosses lèvres et se répandit sur tout son visage un peu brutal mais d'un jaune très poli.

Et comme elle se taisait en regardant de ses longs yeux bridés la mer moutonneuse, je poursuivis en riant :

— Quel bonheur ! A travers vous, Joshiro san, j'aurais pu comprendre la race jaune mieux qu'en lisant tous les gros livres écrits sur cette race fascinante et dangereuse. L'amour est le plus

grand des pédagogues ; sa méthode est la plus sûre : elle est basée sur nos sens les plus profonds, le toucher et l'odorat.

Joshiro rit en coulant vers moi un long regard ; ses larges dents brillèrent aux rayons du grand soleil oriental ; la mer verte d'Égypte s'étendait déjà devant nous comme une tendre prairie de printemps.

Les passagers jouaient au golf, au tric-trac, aux échecs ; ils s'empiffraient de viandes, se racontaient des anecdotes scabreuses ; les femmes, les oreilles tendues, écoutaient ; elles se dévêtaient peu à peu, accueillant avec joie la chaleur, leur complice.

Joshiro, étendue sur sa chaise-longue, respirait avidement l'air salé ; elle se prélassait au soleil matinal comme une chatte.

Soudain j'eus honte de mes regards avides et de mes paroles dévergondées ; je me levai.

Joshiro m'était insupportable. Elle avait perdu le charme un peu mièvre mais troublant de la Japonaise, son sourire naïf, sa grâce insinuante, la toute-puissance de la faiblesse. Elle était devenue, avec son costume de sport et ses libertés d'émancipée, un être bâtard, équivoque, un peu risible, un peu tragique, comme tous les organismes incohérents de la transition.

Elle m'était insupportable mais quelque chose en elle m'attirait — peut-être sa peau jaune si lisse et ses longs yeux obliques. Et surtout l'odeur qui s'exhalait de son corps dans ces derniers jours de chaleur — une odeur animale de musc.

— Au moment le plus beau vous partez ! Où allez-vous ?

— Respirer.

La mer égyptienne, la « Grande Verte » et, au fond de l'horizon, une ligne ondulante, légèrement fumante, la terre.

Un chant de douleur de l'époque des Pharaons transperça tout à coup mon cœur. Nous sommes secoués par la fièvre de notre temps, une grande ligne rouge en nous monte, monte et s'exaspère... Nous ne pouvons plus comprendre que l'angoisse.

J'écarte de cette terre qui surgit devant moi les rois et les dieux et les guerres triomphantes et les mystères profonds et je ne retiens que le cri d'un pauvre scribe qui, les jambes repliées, immobile, voyait la souffrance et levait la voix :

« J'ai vu ! J'ai vu ! J'ai vu ! J'ai vu les forgerons ; leurs doigts sont durcis comme la peau du crocodile... J'ai vu les laboureurs qui arrosent la terre de leur sueur. La maladie guette les maçons ; toute la journée sous le soleil brûlant, ils travaillent accrochés sur les toits ; le soir ils rentrent et battent leur femme et leurs enfants... J'ai vu le tisserand, les genoux cloués à son estomac ; j'ai vu le courrier qui part pour le désert en tremblant...

« J'ai vu ! J'ai vu ! J'ai vu ! »

J'écoutai le scribe, le témoin implacable, et mon cœur était bouleversé. Jouer avec Joshiro, gaspiller l'essence précieuse du temps en de vaines paroles, quelle honte ! Le scribe surgissait de cette terre, les yeux grands ouverts, la main légèrement levée, prête à tracer les mots irréfutables.

Je vois ! Je vois ! Je vois ! Soudain toute la souffrance de notre temps creva devant moi, comme un abcès.

Joshiro s'était approchée de moi ; la sueur per-

lait comme une rosée sur sa lèvre supérieure ; ses cheveux frisés étaient plaqués sur sa nuque. L'odeur de son corps souple et fort me remplît d'une ivresse dégradante.

— A quoi pensez-vous ? murmura-t-elle, en retrouvant sa voix féminine.

Elle avait oublié ses façons garçonnières et ses larges idées d'indépendance ; elle était redevenue une vraie femme, fidèle à sa haute mission d'enliser le souffle de l'homme.

— Je pense à la souffrance, répondis-je en tâchant de secouer la torpeur douce qui m'envahissait. Mais à l'odeur de ce jeune corps inconnu, je m'enlisisais...

Quelqu'un en moi se mit en colère. Joshiro soupira. Je me retournai.

— Ne soupirez pas, dis-je brusquement, vous ne pouvez pas comprendre. Est-ce que vous avez jamais souffert ?

Les yeux de Joshiro jetèrent un sombre éclair.

— Oui, répondit-elle d'une voix sourde.

— Li-Teh ?

A ce nom les épaules nues de Joshiro tressaillirent. Elle ne répondit pas. Son visage était devenu très pâle, raidi comme un masque d'épouvante. Les lèvres, rentrées dans la bouche, disparurent.

— Excusez-moi, Joshiro san..., murmurai-je.

Elle ne m'entendit pas ; elle fixait la mer, immobile.

J'avais touché d'une main lourde sa blessure. Le Chinois taciturne, Li-Teh, mon camarade à l'Université d'Oxford, l'avait aimée jadis, passion-

nément ; et brusquement il l'avait abandonnée et était rentré en Chine.

Joshiro s'était réfugiée chez moi le même soir.

— Ne me laissez pas me tuer ! avait-elle crié en s'effondrant devant le seuil de ma porte ; ne me laissez pas me tuer ! Je veux vivre pour me venger !

Elle était tombée gravement malade. Elle avait craché du sang, les médecins avaient hoché la tête, désespérés ; mais Joshiro n'avait pas voulu mourir ; appuyée sur les larges oreillers blancs, elle nous avait regardés en souriant.

— N'ayez pas peur ! nous avait-elle dit, n'ayez pas peur ! Je ne mourrai pas.

Elle l'avait emporté, s'était levée, et s'était mise à travailler avec acharnement à l'ambassade japonaise de Londres. Elle se rendait souvent au Japon, passait clandestinement en Mandchourie, pénétrait déguisée en Chine.

Que faisait-elle ? Elle n'en parla jamais à personne. Le nom même de Li-Teh ne sortit jamais de ses lèvres larges et sensuelles.

Avait-elle donc oublié ? Elle avait couché avec des hommes et les avait abandonnés le lendemain avec une cruauté joyeuse. Ses paroles étaient souvent cyniques. Sûrement, me disais-je toutes les fois que je la revoyais, elle doit avoir oublié mon ami et sa vengeance.

Et la voilà aujourd'hui qui, au nom de Li-Teh, se raidit, implacable.

— Joshiro san, répétais-je tout bas... Excusez-moi.

— Taisez-vous ! s'écria-t-elle alors de sa voix un peu rauque. Taisez-vous !

II

Midi déjà dardait ses lumières verticales. Le bateau jeta le pont, il s'accrocha à la terre. Joshiro ne répondit pas à mon appel. Je sortis seul.

Je me promenai sur le quai, les narines ouvertes. Je respirai avidement l'air saturé d'odeurs du port oriental. Je mangeai des mangues et des bananes, je mâchonnai du bétel, je sifflai, je ris tout seul ; j'étais heureux.

Je remerciai la force aveugle qui m'a fait naître et vagabonder dans ces parages et sentir l'odeur âcre de la chair épanouie, et tâter, très lentement, les fruits défendus.

Les ports d'Orient sentent le musc, comme des fauves en rut. Fourbes et lubriques ils ouvrent les bras au fond d'une mer métallique et vendent des poisons très doux.

« Les filles du port sont-elles des ancrs ou des cordes ? — Ce matin encore elles ont retenu au port deux bateaux ! »

Je sifflotai cette haïkaï sur le quai de Port-Saïd, les mains chargées de bananes.

Un Américain trapu, austère, se promenait solennellement quelques pas en avant. Il portait une casquette noire aux lettres mauves : « Salvation army ».

Fanatique, affreusement vertueux, l'œil froid et dur — que cherchait-il donc, ce Chrétien, dans ce port bariolé, dégorgeant de soleil, de fruits et de petites sirènes demi-nues ? Je n'ai jamais rencontré un regard plus glacé, plus chargé de haine, plus inaccessible à l'Orient et à l'amour. Il fixait les pauvres filles fardées — ses sœurs — et ses yeux distillaient du poison.

Sans casquette et sans lettres mauves, sans haine chrétienne, la pipe entre les dents, je suivis, amusé, cet homme boréal, échoué dans ces parages ensoleillés.

Tout à coup un petit garçon couleur de chocolat s'élança de l'ombre. Ses yeux riaient, ses ongles rougis au henné étincelaient au soleil. Il s'accrocha au veston du chrétien aux yeux bleus.

— Moussiou... Moussiou...

Je n'entendis pas ce qu'il disait mais j'étais sûr qu'il lui proposait la même marchandise qu'à moi, cinq minutes plus tôt.

— Moussiou... Moussiou... Une fillette grasse... grasse... ma sœur... Viens !

Et comme je me retournai en riant et lui dis : Je ne veux pas de femmes ! le petit fellah, sans hésiter, modifia un peu sa marchandise :

— Moussiou... Moussiou... un petit garçon... beau... beau... mon frère ! Viens !

— Je ne veux pas de garçons !

Il m'avait regardé effrayé et s'était blotti dans l'ombre. Et le voilà maintenant agrippé au veston sacré.

— Moussiou... Moussiou...

L'homme vertueux s'arrêta stupéfait ; la colère le suffoquait.

— Moussiou... Moussiou...

Tout à coup, le pauvre garçon à l'innocence divine d'un animal fut saisi d'effroi. Il avait rencontré le regard du missionnaire et il avait compris. Il avait compris d'instinct la haine, la rage, la glace de la vertu.

Comme s'il avait été en train de jouer sur l'herbe fraîche et que soudain il eût aperçu une vipère, la tête levée, le fixant immobile, le pauvre gosse resta bouche bée, terrifié, au milieu du quai et me regarda comme s'il implorait mon secours.

Je lui souris ; il prit aussitôt courage et sortit de sa ceinture une douzaine de photos obscènes.

— Moussiou... Moussiou... photos ! Psst ! Psst ! regarde !

Pour réconcilier le petit animal humain et lui ramener la confiance envers l'humanité, je lui donnai les dix piastres qu'il réclamait et il s'enfuit vers l'ombre en bondissant.

Je m'assis au bord de la mer dévergoncée et me mis à feuilleter ces images obscènes sans dégoût. J'entendais la mer soupirer, étendue toute nue sur la grève et je sentais comme la vertu ici, dans les ports d'Orient, peut devenir voluptueuse et hospitalière ; comme le péché a ici des excuses et des innocences impossibles aux pays barbares de la neige.

Dattes, bananes, cédrats, mangues, caroubes ont une correspondance secrète avec la morale, l'art et les idées nés sous leur ombre. Les fruits de ces ports d'Orient et leurs dieux se ressemblent comme des frères.

On part. Mer Rouge, chaleur étouffante. Nous ne pouvons nous rafraîchir qu'en pensant aux chauffeurs dans le ventre du bateau.

Je surprenais souvent Joshiro regardant vers l'orient, les yeux fixes. Je la sentais rongée d'une impatience étrange. Je n'osais plus lui parler d'amour et badiner avec elle. Subitement Joshiro était agrandie. Elle parlait avec les matelots et les officiers. Elle devint vite le centre d'un petit mouvement intense.

— Joshiro, lui dis-je, vous ne souffrez donc pas de la chaleur ?

— Non, répondit-elle en souriant, je pense au Japon.

Elle pensait au Japon ; les petits détails de la vie — chaleur, amour — ne pouvaient plus la toucher. Dans un espace clos la vie en commun peut devenir un vrai supplice ou une dégradation lente si elle n'est pas enflammée par une grande passion.

— Irez-vous aussi en Chine, Joshiro san ?

Un Chinois boiteux et trapu se promenait devant nous en traînant avec effort sa jambe droite. Il avait une rare barbiche noire, et une profonde balafre divisait son front en deux.

Il entendit ma question et s'arrêta brusquement. Il émit un soupir et s'écroula lentement sur un banc. D'un air indifférent il fixa sur nous son œil somnolent.

— Je ne sais... répondit Joshiro tout bas. Je vous prie, ne parlez pas si haut... ajouta-t-elle.

— Vous reverrai-je peut-être alors en Chine ? Y resterez-vous longtemps ?

La voix de Joshiro devint sourde et menaçante.

Je ne le compris pas en cet instant, mais beaucoup plus tard, un jour tragique, en Chine.

— Longtemps? grommela-t-elle. Peut-être pour toujours...

Le Chinois boiteux ferma les yeux; il devait être endormi; il s'était mis doucement à ronfler.

Nous étions étendus sur nos chaises-longues et nous regardions les montagnes de l'Arabie, très belles, inhumaines, d'un rose pâle.

Le soleil tournait lourdement sur nos têtes comme une meule. Les hommes blancs, les femmes blanches commençaient à se décomposer. Un relent de cadavre s'exhalait des cabines. Les dames à demi-nues mouraient d'ennui et de langueur; leur morale s'amollissait à la chaleur et fondait comme du beurre. Les Anglais jetaient de temps en temps un cri de bête sauvage et retombaient dans l'inertie.

Je regardai mes compagnons de voyage et mon œil était tantôt dur, tantôt plein de pitié. Après avoir échangé leurs petites histoires, joué, fumé, fait l'amour, ils s'étaient vidés. Ils s'agitaient maintenant — pantalons vides, corsages vides, une lessive humaine dégoûtante, sur les cordages du bateau, gonflés au vent.

Seuls quelques musulmans hindous, sur le pont, conservaient encore la dignité humaine. Tous les matins au lever du soleil, tous les soirs au coucher du soleil, ces musulmans s'agenouillaient sur des nattes et priaient. Leur religion leur transmet un rythme solaire et fait de leur âme un tournesol qui suit la marche de notre Père au ciel. Si tous les passagers pourrissaient, seuls ces musulmans résistaient à la pourriture.

Un matin enfin, à l'aube, Colombo. Heure douce, mouvement amoureux de la proue qui dans les vapeurs oranges et violettes du matin, pénètre sans bruit dans la ville endormie...

Le soleil éclate, les minarets surgissent, des bougainvilliers en fleur escaladent les murs, les sirènes troublantes, odorantes, mâchant du bétel, rient et chuchotent devant la mer indigo.

Une humanité chaude, qui ne craint pas les couleurs, fourmille sur les quais, dégorge des ruelles; de larges feuilles de bananier, une poignée de riz au poivre rouge, des doigts frêles aux ongles peints de henné et l'on mange à l'ombre.

Un petit Bouddha en bronze assis sur une pierre au carrefour. Un vieillard prosterné lui parle de ses affaires; une jeune fille dépose à ses petits pieds, en souriant, quelques fleurs rouges, des hibiscus aux langues enflammées. Autour de la tête du Bouddha une douzaine de petits moulins à vent de bambou. Ce sont les moulins à vent de la prière. La brise un instant souffle et les moulins se mettent à moudre paresseusement les désirs des hommes.

La jeune fille qui avait offert à Bouddha les fleurs rouges me regarde en riant et me fait signe. Je suis les tintements des anneaux de bronze qu'elle porte à ses chevilles. Elle va en avant, elle balance joyeusement les hanches; elle est contente, sa prière a été vite exaucée.

Une porte s'ouvre, une minuscule cour, une chambre obscure de bambou. Ombre fraîche, odeur de maïs et de poivre. Les bracelets se mettent à tinter bruyamment et les dents très blanches jettent des éclairs dans l'obscurité odorante.

La vie est un miracle très simple, le bonheur est à la portée de tous, fait sur mesure pour l'homme ; il dure un instant et c'est bien.

Nous partons ; nous respirons l'élément cruel et chaste, la mer. L'âme enfin se ressaisit ; elle a honte de tout ce qu'elle a vu, entendu, goûté et tâté sur la terre. Elle n'est, hélas, cette âme, qu'une petite chrétienne qui a peur encore, qu'elle voit encore avec terreur l'épouvantail dressé sur l'arbre de la vie.

Des ports nouveaux apparaissent à l'horizon. La peau humaine change de couleur ; elle a été brune et foncée, elle a pris la couleur du chocolat, la voilà qui devient jaune. Ces êtres humains sont sortis d'un autre singe, petit, sautillant, à longue queue.

La nuit tombe brusquement comme une épée. L'air se rafraîchit. Les lanternes multicolores s'allument tout autour des balcons en dentelle. On ferme les boutiques, la puanteur s'apaise un peu, les fleurs du soir s'ouvrent. Les mains jaunes se remplissent de graines de melon grillées et les foules vont se promener le long du jardin en grignotant doucement, doucement comme des souris.

Joshiro, penchée sur la proue, regardait les poissons volants de la Chine transpercer de crête en crête les vagues comme des flèches.

Elle m'apparut en cet instant dangereuse et belle ; ses cheveux, emportés par le vent, lui donnaient un air farouche et sensuel.

— Joshiro san, lui dis-je, en riant, dans quelques jours la traversée va finir et j'ai oublié de vous faire ma petite confession d'amour...

— Moi aussi, répondit-elle, en éclatant de rire, j'avais oublié ma mission de femme ; cajoler, enliser le corps, sucer l'âme des hommes... J'avais d'autres chats à fouetter.

— La Chine ? fis-je après un instant d'hésitation.

— Oui, la Chine, répondit Joshiro d'un ton grave.

Elle reprit :

— L'amour est un exercice très agréable, un mouvement un peu ridicule mais très doux. Je l'ai beaucoup aimé, je l'aime sûrement encore... Mais il ne peut plus me donner le bonheur — je veux dire la sensation que nous remplissons notre devoir. L'amour ne doit être, à notre époque, que le passe-temps bref des héros.

-- Et des héroïnes... ajoutai-je en souriant.

-- Je ne suis pas une héroïne, murmura Joshiro subitement attristée. Je n'ai pas encore su donner ma vie pour ma cause...

Elle étendit la main, elle me montra à gauche la Chine lointaine :

— Mais j'espère toujours, murmura-t-elle.

— Vous espérez la mort ?

— Oui, la mort féconde, plus vivante que la vie. La mort, l'amour suprême.

Elle se tut ; ses yeux se perdirent au loin.

— Nous avons besoin d'âmes fortes, reprit-elle tout à coup. Nous, les Japonais. Le Japon a la grande responsabilité de se mettre à la tête de l'Asie et de combattre...

— Pour la liberté ?

Joshiro réfléchit un instant ; elle sourit.

— Oh ! les hommes blancs ! fit-elle sarcastique,

les hommes blancs et leurs idées blanches : liberté, égalité, fraternité... Des chimères chrétiennes... des vertus végétariennes.

— La Chine est à nous ! fit-elle brusquement, comme si elle avait deviné mes pensées. La Chine est à nous, gare à qui la touche.

Ses yeux se remplirent d'une buée étrange ; un instant je crus que Joshiro allait éclater en sanglots.

La Chine devait être, dans cette âme passionnée, inséparablement liée à l'amour de Li-Teh. En poussant de toutes ses forces sa race à conquérir la Chine, Joshiro devait ressentir des joies profondément personnelles. La conquête et la vengeance avaient pour Joshiro le même visage.

Le Chinois boiteux passa de nouveau auprès de nous en traînant douloureusement sa jambe droite ; il s'arrêta un instant essoufflé. Il tendit l'oreille.

Joshiro le regarda et fronça les sourcils ; elle se mit de nouveau à regarder les poissons volant vers la Chine et elle oublia ma présence.

— Quel plaisir trouvez-vous à converser avec les Japonais et les Japonaises ? me chuchote un compagnon de voyage fier d'avoir une peau blanche et des yeux bleus. C'était un violoniste polonais, doux et pacifiste.

— Je les aime, répondis-je ; je les aime parce qu'ils ne nous ressemblent pas ; j'en ai assez des faces blanches.

— Mais ce ne sont que des singes, vos Japonais ! De petits singes grimpeurs qui volent les fruits. Ils ont volé leur religion aux Hindous, leur art et leur culture aux Chinois et aux Coréens, leur science et leur organisation aux Blancs. Qu'est-ce

qu'ils ont inventé ? Rien. Ils singent tout. Des Américains jaunes ? Pas même. Des singes jaunes !

— Goethe, lui répondis-je en riant, disait : « Je mange du porc et j'en fais Goethe. »

L'homme blanc ricana :

— J'ai entendu moi aussi un porc déclarer un jour avec orgueil : « Je mange du Goethe et j'en fais du porc ! »

Un jeune Japonais aux gants blancs nous distribua à ce moment le bulletin du jour : « La station météorologique de Tokyo communique que la sakoura commencera un peu plus tôt cette année à fleurir, car le printemps s'annonce exceptionnellement chaud. »

Et plus bas : « Nous allons entrer dans la mer intérieure du Japon, dans la zone militaire. Prendre des photos est rigoureusement interdit. »

Mon pauvre interlocuteur pacifiste se révolte :

— Alors quoi ? s'écrie-t-il, toute cette sakoura tant vantée ne serait qu'un masque ? Elle ne sert donc qu'à camoufler les canons et les dépôts de benzine ? Pfu !

— Vous ne le saviez donc pas ? lui répondis-je avec une joie maligne. Mais toute la vie — cette autre sakoura tant vantée — est-elle donc autre chose qu'un camouflage de la mort ?

Malheur à qui ne voit que le masque ; malheur à qui ne voit que ce qui se cache derrière le masque ! Seul possède le regard parfait qui, au même instant, en un éclair, voit le masque très beau et derrière lui le visage épouvantable.

Heureux qui, derrière son front, pousse ce masque et ce visage en une synthèse inconnue encore à la nature. Celui-là seul peut jouer avec

dignité et grâce de la flûte jumelle de la vie et de la mort.

L'homme blanc secoua sa blonde tête vaguement ; il n'avait rien compris.

Et moi je me sentis heureux en écoutant au loin cette double flûte sur les lèvres du Japon.

III

Douce pluie de printemps. Mon pèlerinage aux pays lointains, chargé de lourds détails réels, se volatilisa dans cette atmosphère tendre et prit la consistance duveteuse et bouddhique des rêves.

Des coolies japonais se ruent sur le bateau ; petits, trapus aux jarrets musclés, silencieux aux yeux de flamme. Ils enlèvent bagages, marchandises et passagers avec une agilité et une force inquiétantes.

Joshiro s'approcha de moi, joyeuse :

— Avec quelle prestesse, dit-elle de sa voix un peu rauque, ces coolies japonais videront-ils un jour Paris, Londres et New York !

La vision terrible éclata devant moi ; elle ne dura qu'une seconde ; mais j'eus le temps de voir les cathédrales et les bourses et les bordels des Blancs en feu.

— N'ayez pas peur ! fit la jeune femme rieuse en voyant mon œil s'allumer aux incendies lointains. Élargissez le cercle de votre regard ; renoncez enfin, ô Blanc, à vos prérogatives ; c'est notre tour à nous, les Jaunes. Et c'est bien ; il faut que la Terre se rajeunisse ! Mais laissons ces réflexions gaies ; sortons. Nous allons flâner un peu dans

cette ville de Kobé que j'aime ; puis je vous laisserai. J'ai à flâner ailleurs — et toute seule.

Le visage de Joshiro resplendissait. Nous traversâmes les quais à grands pas, nous prîmes une avenue longue, laide, empestée par la fumée gluante des fabriques, nous entrâmes dans la ville : des gratte-ciels, des radios hurlantes, des étoiles dévergondées de cinéma, des mogas et des mobos — jeunes filles et jeunes gens américanisés, types chancelants qui essaient, en affrontant le ridicule, une synthèse nouvelle.

Joshiro étendit la main :

— Dans cet hôtel luxueux, dit-elle en ricanant, Rabindranath Tagore, ce rossignol gras, se plaignit un jour de la laideur industrielle qui envahit le Japon. Il désirait, ce pauvre homme, un Japon idyllique et roucoulant, à la merci des touristes romantiques — et de vos canons !

Elle secoua la tête, prise de gaieté. Je ne répondis pas. J'écoutais en silence deux voix qui s'élevaient en moi et disputaient :

— Quelle laideur ! Comme cette fumée encrasse et ternit le visage pur de la geisha des nations ! Il ne restera bientôt plus sur cette triste terre une seule branche fleurie où puisse se poser et chanter l'oiseau sacré, le cœur de l'homme !

Et l'autre voix répliquait, ironique et sifflante :

— Ne pleurniche donc pas, ne te rends pas ridicule en luttant contre l'inévitable. Tâche de trouver la beauté austère, aux lignes sèches et droites, au cœur de fer, de la réalité nouvelle. Fais de la nécessité ta propre volonté, si tu veux rester libre dans ce monde d'esclaves.

— Joshiro san, dis-je, bientôt le jour viendra

où l'ancien Japon — lanternes de couleur, kimonos, éventails, geishas, sakoura — disparaîtra de la face de l'océan soi-disant Pacifique. Dans quelques années la vieille âme japonaise endossera son kimono le plus beau, élèvera le haut échafaudage de ses cheveux laqués et, au crépuscule, à l'heure où les radios se mettent à hurler et les mogas à prendre leur cocktail avec les mobos, elle viendra s'asseoir sur ce pavé et fera harakiri. Et l'on trouvera tracée à l'encre rouge sur son éventail de soie cette haïkaï mélancolique : « Si tu ouvres mon cœur — tu y trouveras les trois cordes du shamissen — brisées. »

Joshiro se mit à rire ; elle me jeta un coup d'œil ironique :

— Qu'elle fasse donc harakiri, s'écria-t-elle et qu'elle nous laisse enfin tranquilles ! L'arc aussi a fait harakiri et s'est brisé en mille morceaux devant le fusil ; le porte-plume aussi a fait harakiri devant le stylo. Pff ! Des antiquailles ! Qu'elle s'aligne dans une vitrine de musée ethnologique saupoudrée de naphthaline !

Joshiro se tut un instant. Mais la colère bouillonnait encore en elle, inapaisée :

— Nous en avons assez ! s'écria-t-elle de nouveau. Il est temps d'en finir avec ce carnaval exotique — kimonos, sakoura, cérémonie de thé, haïkais sentimentales !

Je tâchai de la calmer ; je lui pris la main. Mais la moga courroucée repoussa mes caresses.

— Vous ne pouvez pas vous imaginer, vous autres touristes, ce que nous avons souffert dans nos vieilles maisons ! Nous avons faim et nous n'osions pas manger ; nous parlions la bouche

serrée, plissée en cul de poule, riant discrètement, hi-hi-hi ! comme des vieilles filles édentées — pour quoi ? Pour rester fidèles aux traditions sacrosaintes ! Il fallait que notre visage soit allongé comme un melon, et nos pauvres genoux s'étaient contournés à force de porter dès notre plus tendre enfance nos frères et nos sœurs bébés sur le dos. Nous ne faisons pas de sports, nous ne mangions jamais de viande et nos corps rabougris et chétifs ressemblaient aux arbres nains de nos jardins. Pourquoi ? Pour obéir aux esprits des ancêtres ! Mais n'est-ce pas mieux d'obéir aux esprits des descendants ?

Joyeux et ému je regardai ma jeune compagne. Je n'avais plus devant moi les yeux souriants et timides de la jeune Japonaise traditionnelle ; dans les yeux de Joshiro s'allumaient les premières flammes d'une révolution en marche. Ils avaient sûrement perdu leur charme exotique mais est-ce que les yeux des Japonaises sont faits pour plaire aux touristes ? Cette moga qui enjambait avec moi, d'un pas décidé, les rues de Kobé était le précurseur d'une génération irrespectueuse et cruelle.

J'avais l'avenir du Japon à côté de moi ; je sentais que cette jeune femme si ingénument audacieuse était plus profonde que tous les essais philosophiques et sociologiques sur le nouveau Japon. Tout ce qu'elle disait et désirait avait une importance incalculable.

— Vous entrez dans un chemin très dangereux, dis-je. Vous pillez tous les progrès matériels des Blancs ; aurez-vous la force de garder intacte votre âme japonaise ?

Joshiro répondit sans hésiter :

— Nous nous sommes mis en marche, il faut que nous marchions. Il faut même que nous marchions plus vite que les autres pour rattraper le temps perdu. Comment devons-nous avancer ? A pied, montés sur nos bœufs, entraînés par nos rickshas ? Ce serait ridicule et vain. Vous avez inventé, vous les Blancs, les chemins de fer, les bateaux à vapeur, les avions ; à la bonne heure ! Nous les utilisons. Nous dévorons tout sans honte et sans scrupule. Nous traversons la première étape de notre développement ; elle est fortement marquée par le signe de la faim. Le problème de l'assimilation que vous posez viendra plus tard ; c'est alors que nous allons le résoudre. Pour le moment remplissons notre premier devoir : mangeons ! Mangeons — bâtissons des fabriques, construisons des cuirassés et des canons, organisons nos forces matérielles et psychiques. Organisons l'Asie. Toute l'Asie — la Chine, l'Indochine, les Indes, les Musulmans. Commençons par la Chine !

Au nom de la Chine les joues pâles de Joshiro s'empourprèrent.

— Mais si l'Europe intervient ? Si l'Amérique résiste ? Si elle n'est pas dans leur intérêt, cette émancipation de l'Asie ? Alors qu'allez-vous faire ? La guerre ?

Joshiro fronça les sourcils. Son visage devint très sérieux. L'on eût dit que le Japon entier pesait le pour et le contre et allait prendre une décision.

Elle releva la tête et d'une voix calme, austère :

— La guerre ! répondit-elle.

Je frémis. Je savais que c'était l'avenir qui parlait par cette jeune bouche.

Soudain Joshiro s'arrêta devant un bar.

— Ne me posez plus de questions ! dit-elle d'un ton impérieux. Allons prendre un cocktail.

Nous entrons dans le bar. Brouhaha barbare, barman élégant, mogas et mobos qui flirtent. Au gramophone un disque japonais. Une chanson étrange, mi-triste, mi-ironique.

— Voulez-vous bien me traduire cette chanson ?

— « La lune qui se lève maintenant derrière les gratte-ciels — éclaire-t-elle le même amour — qu'elle éclairait autrefois — quand elle se levait sur la plaine de Tokyo ? »

— Qu'en dites-vous, Joshiro san ?

Joshiro rit.

— Le même. L'amour, que le diable l'emporte ! reste toujours le même.

Tout à coup son œil s'assombrit.

— Je voudrais être un homme ! dit-elle. Seul l'homme peut s'affranchir complètement, âme et corps. La femme, non. Oui, notre intelligence peut s'émanciper. Oui... Oui... Mais notre cœur, hélas, ce vieux muscle naïf, combat toujours avec ses pauvres armes périmées.

Elle alluma une cigarette et son visage menaçant me regarda derrière la fumée.

IV

Je me séparai de Joshiro douloureusement, comme on se sépare d'une belle journée de printemps.

— Je crains de ne plus vous revoir, Joshiro san ! dis-je envahi tout à coup d'un sentimentalisme assez ridicule.

— Et après ? fit Joshiro en me serrant fortement la main. Vivez bien, mourez bien, refrérez votre cœur !

Elle savait que j'étais à Peiping l'invité de Li-Teh ; je la regardai au fond des yeux d'un air interrogateur. Ne voulait-elle pas me charger de quelque message ?

— Est-ce tout, Joshiro san ?

— Oui, c'est tout !

Je la vis disparaître dans la gare, au milieu de la foule.

« Comme elle est forte ! pensai-je ; forte et tendre et inhumainement fière. Sa vengeance sera, peut-être, terrible. »

Tout à coup je crus voir dans la foule le Chinois boiteux à la balafre au front.

« Quelle coïncidence ! » me dis-je, mais n'y prêtai aucune importance à ce moment...

Je ne pensai plus à Joshiro ni à Li-Teh, mais au Japon et à la Chine. L'amour, la haine, la vengeance ; la lutte inexorable ; malheur au plus faible !

L'âme humaine est encore chargée de matière, elle ne peut rien pressentir ; elle a besoin des yeux du corps pour voir et de ses oreilles pour entendre. Je n'ai compris que plus tard les paroles et les silences de Joshiro et la vengeance qu'elle tenait entre ses petites mains au moment de notre séparation.

Mais j'ai vite oublié tout, emporté par ma vision du Japon. Le spectacle éblouissant éclata devant moi comme une grenade trop mûre qui craque au soleil.

Des villes féeriques, des rivages méditerranéens, des hommes et des femmes aux parasols bigarrés, des temples au bois poli par l'attouchement des fidèles, des lanternes de granit ou de soie, une rumeur étrange faite de rires, de pleurs étouffés et du son profond des vieilles cloches géantes des monastères...

Mon corps voulait voir, entendre, toucher, pour croire à ce mirage oriental.

« — Eh ! frère Thomas, lui disais-je souvent en riant, à cause de ton incrédulité tu n'entreras point dans le royaume du ciel mais dans celui de la terre et tu pourriras !

« — Qu'importe ? répondait ce compagnon vaillant et sensuel, qu'importe, pourvu que je voie, touche et sente avant de pourrir ! »

J'ouvrais mes yeux d'argile avec un frisson d'inquiétude. Je butinais le Japon en fleurs, villes

et villages et jardins subtils, et j'en sortais l'âme saupoudrée de pollen.

Des temples embusqués sous les arbres se soulevaient brusquement du sol comme des dragons en colère ; et dans ces temples farouches, au fond de leurs entrailles, des peintures tendres, des statues souriantes, des bosquets de délices...

Quelques ombres floues sur une bande de soie, et voilà suggéré un paysage d'une beauté hésitante et mystique. Les oiseaux, les arbres, les rois, les femmes, comme ils sont transformés et ennoblis dans l'air magique de l'art ! Toute la matière de leur corps subsiste avec les moindres détails — mais à travers la matière on distingue leur essence ; plus que leur essence : la musique primordiale, la grande Mère qui engendre toutes choses...

L'artiste japonais aime tendrement la forme des choses et la respecte ; mais il aime davantage encore les forces internes qui, en jaillissant et en se figeant un instant, ont donné naissance à cette forme aimée.

« Ne peignez pas, enseignait un vieux sage, la chose créée ; mais les forces créatrices qui l'ont créée ! »

Toutes ces merveilles de lignes et de couleurs amoureusement enlacées en l'air vide enchantaient mes sens incurablement naïfs. Je me suis souvent surpris aux moments les plus pathétiques de ma jouissance à me recommander à moi-même tout bas :

« Ouvre les yeux, fais vite, avant que tout cet enchantement ne se disperse ! »

Parfois, vers le soir, une ombre de tristesse se

projetait sur mon cœur. D'où venait cette ombre? Des grandes profondeurs de la solitude, et j'avais le frisson. Mais je me redressais aussitôt et mobilisais toutes les choses belles vécues pendant la journée — et l'ombre noire disparaissait.

Dans ces courts instants de panique les paroles de l'abbé Mugnier me venaient au secours. Cet « éveilleur des âmes endormies » me racontait un jour à Paris :

« — Hier, je suis allé voir Bergson qui était malade ; les jambes gonflées. Lui, le grand maître de la pensée dansante !

« Maître, lui dis-je, pourriez-vous me donner en un seul mot l'essence de votre philosophie?

« Bergson réfléchit un instant ; puis, de sa voix câline, lâcha le mot magique :

« — Mobilisation ! »

Je mobilisai toutes mes réserves de courage et de joie et m'efforçai de transformer la rumeur incohérente de chaque jour en une note claire.

Mais tout restait encore fragmentaire et la grande joie spirale n'avait pas encore entraîné les détails dans un tourbillon créateur.

Enfin le jour vint.

J'étais à Nara, le cœur sacré du Japon. J'errais dans le parc aux mille cerfs, je suivais les allées des lanternes de pierre rongées par la mousse. Je cherchais le vieux temple du dieu de la danse sacrée, Kasuga. Mon cœur battait fort. Car dans ce temple était née, fille de la danse, Nô, la biche aux yeux de velours, la tragédie japonaise.

Faire du spectacle de la mort une source de joie, jeter sur le gouffre un voile brodé de fleurs rouges

et de corps qui s'entrelacent et de dieux fantastiques, voilà l'acte le plus héroïque et le plus noble auquel l'homme puisse atteindre. La Tragédie est la fille de notre âme fière qui ose regarder sa propre image vaciller sur l'abîme.

Au commencement l'emportement frénétique, les sentiments désordonnés, les cris sauvages. L'homme, abandonné à son démon, se jette dans le délire. Les moines de Kasuga dansaient effrénés en portant des masques terrifiants ou comiques ; ils pleuraient et riaient secoués par l'ivresse sacrée.

Peu à peu l'âme en ébullition se calme, les sentiments désordonnés se soumettent à un rythme, le cœur débordant creuse son lit régulier et se jette dans la mer de la divinité. Enfin la Parole vient, la grande libératrice ; elle donne de la cohérence aux cris et de la noblesse aux extravagances des sens. La vie se sublime en art.

Dieu, l'unique héros, occupe d'abord toute la scène et danse solennellement tout seul. Les hommes se retirent à droite et écoutent en silence le monologue divin.

Dieu parle dans le désert de sa toute-puissance. Il veut écraser l'homme, le ver rebelle. Mais voilà que l'homme peu à peu lève la tête. Il prend une part active au drame. Il commente les paroles de Dieu, il ose répondre à ses questions. Il ose plus : il pose des questions. Le dialogue entre Dieu et homme éclate, l'action se dramatise et s'enrichit. Dieu n'est plus seul, son monologue stérile et monotone a cessé, l'homme se tient enfin debout à ses côtés et joue un rôle.

Peu à peu il écarte Dieu ; l'homme s'empare

des premiers rôles, que jusqu'en ce moment Dieu seul jouait. Le progrès humain, ici encore, suit le rythme si connu :

1 - Dieu seul est stérile ; 2 - Dieu et homme, homme et Dieu collaborent, et les grandes civilisations surgissent sur le sol ; 3 - L'homme enfin reste seul, et toutes les civilisations retombent dans le gouffre.

Le Japon a su, dans les moments si courts et si féconds de la collaboration, donner le jour à cette fille farouche et superbe, Nô, la tragédie japonaise.

Quand je vis de loin, au fond de l'allée des lanternes de pierre, entre les arbres, le vieux temple de la danse créatrice, mon cœur sauta comme un chevreau. Je me mis presque à courir et j'arrivai essoufflé devant le petit temple de bois.

Mais j'avais grande soif, une source jaillissait et riait devant l'entrée, je pris la gigantesque cuiller de bois qui y était accrochée et me mis à boire avidement.

« Buons d'abord ! disai-je en moi-même. Soignons avant tout notre pauvre « frère l'âne », le corps. »

La fraîcheur de l'eau descendit jusqu'à mes talons. Je m'assis sur une marche vermoulue du temple et m'appuyai à une colonne comme un mendiant. J'enfonçai mes regards dans la pénombre douce du temple : d'étranges instruments de musique, des masques de danse, des sandales, des ceintures de soie, des éventails... « Koto », la gigantesque harpe japonaise, étendue sur le sol comme une bête fauve, reposait. Deux jeunes filles, les cheveux épars sur les épaules, s'étaient

accroupies dans un coin, la tête entre les genoux, telles des bacchantes fatiguées.

Je me sentais heureux. Que d'années avais-je aspiré à ce moment unique ! Cette marche de bois où je me suis assis était le point extrême d'un long désir. Voir le berceau d'un fleuve ou d'une idée fut toujours pour moi la source d'une joie et d'une tristesse ineffables.

Une des deux bacchantes écarta les genoux, leva la tête et me regarda. La Tragédie aux longs yeux de velours, remplis d'ivresse et de divinité ! Ces yeux bridés qui me fixaient dans la pénombre, étranges, immobiles, me donnaient le frisson sacré : le même frisson que devait ressentir le taureau lorsque le couteau du sacrificateur lui frôlait le dos, du cou jusqu'à la queue.

Nous sommes les jouets de notre imagination fantasque, un simple mouvement de paupières peut déclencher en nous d'immenses ailes endormies. Je laissai cette jeune fille m'entraîner dans la danse immobile. Je me plongeai, moi aussi, dans le cœur de la réalité, l'ivresse...

Un petit temple shintoïste, la scène. Un moine entre, fait quelques pas en chantant et nous suggère l'idée qu'il voyage. Il s'arrête. Il lève les bras dans un élan de joie : il a atteint le but de son long pèlerinage, le fameux temple.

Une seconde personne entre ; prêtre, pêcheur ou paysan. Il exalte la légende sacrée du temple et la grandeur de son dieu. D'un coup, mystérieusement, il disparaît. C'était un dieu ou bien le fantôme d'un ascète ou d'un guerrier.

Resté seul le moine recommence son chant. Une incantation triste, monotone, un appel éperdu ;

une plainte de femme restée veuve. L'âme appelle son dieu.

Le rideau lourd s'écarte et sur le seuil apparaît, en sa vraie forme, le dieu ou le démon du temple. Il avance, raide, cataleptique, pas à pas, comme s'il était poussé tout le long de son corps par des forces invisibles. Il se met à danser très lentement, solennel et impassible.

La terreur nous étreint. L'homme est écrasé ; il n'ose lever la tête et regarder en face le démon. La contemplation directe du mystère serait insupportable aux sens humains. L'âme serait prise de panique et n'oserait plus vivre.

Le rire intervient alors. A la fin de chaque tragédie apparaît, humaine, trop humaine, un peu grossière mais salutaire, la Comédie : le Rire libérateur. Après chaque Nô les *kyoghen*, les « paroles folles » s'élancent sur la scène et en folâtrant, en riant, nous ramènent à la nature grégaire de l'homme et nous font oublier l'inoubliable.

Le cœur humain se rassure. Il a frémi un instant en se penchant sur le gouffre ; vite il se retire sur la terre ferme, douce, couverte d'herbe et de fruits. Et il apprend à aimer la vie d'un amour désespéré ; et il invente des mots très tendres pour nommer la terre, l'eau, le pain et la femme...

Les yeux de la jeune bacchante se détournèrent de moi ; je retombai sur la marche du temple, les yeux encore éblouis.

Je me levai et pris lentement un sentier moussu, en suivant la litanie des pèlerins. Je pensais aux passions de Dieu que l'homme s'offre en spectacle

pour comprendre et diminuer sa propre angoisse... Je pensai à l'unité de la souffrance humaine et divine, à la fraternité humble de toutes choses.

Bouddha, Christ, Dionysos ne sont qu'un — l'homme, ce dieu éphémère, qui souffre.

Je suivis pas à pas ces pèlerins en haillons, pieds-nus, qui chantaient si gaiement en allant vers leur dieu. Devant nous un temple apparut, une grande cour, une allée de cerisiers en fleurs, des abeilles qui butinaient avidement. Et tout au fond, derrière des bâtonnets d'encens allumés, la statue colossale de Bouddha.

Je regardai les yeux en extase, les bouches desséchées, les maigres gorges humblement habituées à la faim. Ils déferlaient en vagues muettes et se brisaient sur les genoux et les orteils de Bouddha.

Et Lui, le grand dompteur de l'imagination, le contempteur de toute consolation, fixait de ses yeux de serpent les flots humains, en souriant. Ses longues mains se multipliaient dans la pénombre du temple et chaque main faisait un geste différent sur ces têtes naïves : elle caressait, appelait, bénissait, ou bien, menaçante, elle se crispait.

Je contemplai tantôt Bouddha, cette roue terrible mise en marche, tantôt les pèlerins qui, les yeux aveuglés par la lumière de la foi, ne voyaient pas au-dessus d'eux les mains innombrables ; et je sentais à ma tempe droite, à ma tempête gauche, deux grandes ailes équilibrées.

Une joie subite m'inonda. En fixant mes yeux désabusés et sans peur sur les yeux de Bouddha,

je crus surprendre sur ses lèvres un sourire de complice.

Je me sentis tout à coup prêt. La musique perfide et vague qui vagissait en moi se concrétisa en paroles claires qui ne laissaient plus le sens s'échapper, vagabonder librement et se perdre... Mes mains se crispèrent d'impatience.

Je m'assis à l'ombre bleue du temple et me mis à suivre, sous le regard ironique et paternel de Bouddha, les deux lignes en moi qui se poursuivent, s'enlacent et se séparent, se poursuivent de nouveau et font et défont l'Univers.

V

« Nous venons d'un abîme noir ; nous aboutissons à un abîme noir. L'espace entre ces deux abîmes, nous l'appelons la Vie.

Aussitôt, avec la naissance, commence la mort ; en même temps le départ et le retour. A chaque instant nous mourons.

Voilà pourquoi plusieurs ont prêché : Le but de la vie est la mort !

Mais, de même, avec la naissance commence aussitôt l'effort de créer, de transformer la matière en vie. A chaque instant nous naissons.

Voilà pourquoi plusieurs ont prêché : Le but de la vie mortelle est l'immortalité.

Au dedans des corps vivants luttent les deux courants :

1) La tendance vers la composition, vers la vie, vers l'immortalité ;

2) La tendance vers la décomposition, vers la matière, vers la mort.

Tous les deux courants ont leur source dans les entrailles de la force primordiale.

Tout d'abord la vie surprend ; elle paraît illégale, contre nature — une réaction contre la volonté des ténèbres. Mais, en approfondissant, nous com-

prenons : la Vie, elle aussi, est une volonté de l'Univers, sans commencement et sans fin.

Tous les deux courants sont sacrés.

Notre devoir est de saisir la vision qui englobe et harmonise ces deux élans formidables de la vie et de la mort.

Et, conformément à cette vision, de régler nos pensées et nos actes.

LA PRÉPARATION

Premier devoir :

Serein, lucide, je contemple le monde et dis :
« Tout ce que je vois, entends, goûte, flaire et touche n'est que création de mon esprit.

Le soleil se lève, le soleil se couche en dedans de mon crâne. A l'une de mes tempes est l'orient, à l'autre l'occident. Les étoiles brillent dans mon cerveau ; idées, hommes, animaux, broutent les prairies de ma tête, des chansons et des pleurs remplissent les coquilles de mes oreilles et, pour un bref instant, mettent l'air en tempête.

Mon cerveau s'éteint-il et tout, ciel et terre, disparaît.

Moi seul existe ! crie le cerveau.

Dans mes sous-sols mes cinq tisserands nouent et dénouent le temps et l'espace, la joie et la douleur, la matière et l'esprit.

Tout s'écoule autour de moi, tel un fleuve, tout danse violemment, les visages coulent comme de l'eau, le chaos mugit.

Mais moi, le cerveau, patient, courageux, lucide, je me fraie un chemin dans le vertige.

J'enfonce des jalons stables dans le tourbillon.

Je jette des ponts entre ces jalons, j'ouvre des voies, je bâtis l'abîme.

Lentement, péniblement, je me meus entre les phénomènes que je crée moi-même, je fais entre eux des distinctions commodes, je les subjuge à des lois et les attelle à mes besoins pratiques.

Je ne sais si derrière les phénomènes vit et s'agite une essence supérieure et mystérieuse. Je ne sais, ni ne m'en soucie guère. J'engendre les phénomènes, je peins, aux couleurs bariolées, immense et fantastique, le rideau devant l'abîme.

Oui, mon empire n'est qu'une œuvre humaine, éphémère, chair de ma chair. Mais il est la seule création solide ; ce n'est qu'au-dedans de ces frontières solides que je puis faire un travail fécond.

Je suis l'ouvrier de l'abîme. Je suis le spectateur de l'abîme. Je suis la théorie et l'action. Hors de moi rien n'existe.

Sans vaine révolte, voir et accepter les limites de l'homme et, en dedans de ces limites, respirer et travailler sans gêne, voilà ton premier devoir.

Patient et courageux, construis au-dessus des ténèbres chancelantes l'empire solide et lumineux de l'esprit.

Distingue clairement et accepte héroïquement ces vérités amères et fécondes :

1 - L'esprit humain ne peut saisir que des phénomènes ; jamais la chose en soi.

2 - Pas même tous les phénomènes ; seuls ceux de la matière.

3 - Pas même les phénomènes de la matière ; seuls leurs rapports entre eux.

4 - Même ces rapports ne sont pas réels, indépendants de l'homme ; eux aussi sont engendrés par l'homme.

Ils ne sont même pas les seuls humainement possibles ; ils ne sont que les plus commodes pour nos besoins intellectuels et pratiques.

En deçà de ces limites l'esprit est le monarque légitime et absolu. Aucun autre pouvoir n'y peut jamais exister.

Je reconnais ces limites, je les accepte avec résignation et amour et je les remplis de mon pénible effort.

Je dompte la matière, je la force à devenir un bon conducteur de mon esprit. Je caresse plantes, animaux et dieux, comme mes enfants. Je sens tout l'Univers se souder à moi et me suivre comme un corps.

En ces moments horribles une révélation me déchire : tout cela n'est qu'un jeu féroce et vain, sans commencement ni fin, sans aucun sens. Mais vite je m'attelle à la roue de la nécessité et l'Univers, de nouveau, commence autour de moi son orbite.

Discipline, voilà la vertu la plus haute. Grâce à elle, la force s'équilibre avec le désir et fructifie l'effort pénible de l'homme.

Saisis avec clarté la toute-puissance de l'intelligence dans les phénomènes et son incapacité à dépasser les phénomènes, avant de te mettre en route pour le salut.

Second devoir :

Je n'accepte pas les limites, les phénomènes ne peuvent pas me contenir ; j'étouffe !

Vivre cette angoisse, voilà ton second devoir.

L'intelligence s'accommode, mais le cœur étouffe, s'élançe pour déchirer le filet de la nécessité.

Conquérir la terre, l'air, l'eau ; vaincre le temps et l'espace ; comprendre comment se groupent les fantômes qui montent de mon cerveau, que m'importe ?

Un seul désir me possède : surprendre ce qui se cache derrière les phénomènes, le mystère qui m'environne et si, par delà le flux et le reflux incessant du monde, lutte une présence éternelle et solide.

Si l'intelligence ne se sent pas appelée à entreprendre cette exode, ah ! si mon cœur le pouvait !

Par delà l'homme je cherche le fouet invisible qui pousse l'homme au combat.

Par delà les animaux je guette le visage éternel qui s'efforce, en créant, en brisant, en moulant les masques innombrables, d'apposer son empreinte dans la chair coulante.

Par delà les plantes je distingue les premiers par titubants de l'Invisible sur la boue.

Un ordre retentit en moi :

— Creuse ! Que vois-tu ?

— Des hommes et des oiseaux, des fleurs et des pierres.

— Creuse encore ! Que vois-tu ?

— Des idées et des songes, des éclairs, des fantômes...

— Creuse encore ! que vois-tu ?

— Rien ! Une nuit épaisse, muette, sourde, comme la Mort. Ce doit être la Mort.

— Creuse encore !

— Ah ! je ne peux plus percer la muraille noire.

J'entends des cris et des pleurs, j'entends des frémissements d'ailes loin, loin, sur l'autre rive!

— Ne pleure pas ! Les cris, les pleurs et les ailes, c'est ton cœur !

Par delà l'intelligence, au bord du précipice sacré du cœur, j'avance en frissonnant. Un de mes pieds est posé sur la terre solide, l'autre tâtonne dans l'obscurité, au-dessus de l'abîme.

Je sens, derrière toutes ces apparences, une essence qui combat. Je veux m'unir à elle.

Je sens que cette essence combattante s'efforce aussi, derrière les apparences, de s'unir à mon cœur. Mais le corps se dresse entre nous et nous sépare. L'intelligence se dresse entre nous et nous sépare.

Quel est mon devoir? Briser le corps, imposer silence à mon cerveau, pour que je puisse voir et entendre l'Invisible.

Je chemine au bord de l'abîme et je tremble. Deux voix luttent en moi : le cerveau : « Pourquoi perdre notre temps en poursuivant l'impossible? Notre devoir est de reconnaître, dans l'enceinte des cinq sens, les limites de l'homme ! »

Mais une autre voix, nommons-la la sixième force, nommons-la le Cœur, résiste et crie : « Non ! Non !

« Ne reconnais jamais les limites de l'homme ! Brise les limites ! Renie ce que tes yeux voient ! Meurs et déclare : La mort n'existe pas !

« Je vois tes œuvres, je connais ta force et tes espoirs. J'étouffe, je veux fuir ! »

Le cerveau : « Mon œil, lucide et désespéré, contemple l'univers. La vie est un jeu, une repré-

sentation théâtrale que donnent les cinq acteurs de mon corps.

« Je regarde, curieux et insatiable, et n'ai pas la naïveté du paysan qui croit à ce qu'il voit et monte sur la scène, intervenant dans la comédie sanglante.

« Je suis le fakir prestidigitateur qui, assis immobile au carrefour des cinq sens, contemple en lui le monde qui naît et disparaît, contemple les foules qui s'agitent et crient dans les sentiers multicolores du néant !

« Cœur, ô cœur naïf, calme-toi et obéis ! »

Mais le cœur se cabre et crie : « Je suis le paysan et m'élançe sur la scène et j'interviens dans la marche du monde !

« Je ne raisonne ni ne calcule ni n'obéis. Je m'élançe en suivant mes désirs !

« Je crie et j'interroge en cognant aux ténèbres : Qui nous a jetés sur la terre, sans qu'il nous en demande la permission ?

« Je suis une créature débile et éphémère, pétrie de boue et de songes. Mais, au dedans de moi, je sens tourbillonner toutes les forces de l'Univers.

« Je veux, un instant, avant qu'elles ne me brisent, ouvrir mes yeux et les voir. Voilà le seul but de mon existence !

« Je veux trouver une raison de vivre pour supporter l'horrible spectacle quotidien de la maladie, de la laideur, de l'injustice et de la mort.

« Je suis parti d'une fosse obscure, la Matrice. Je m'achemine vers une autre fosse obscure, la Tombe. Une main me lance en dehors de l'abîme noir ; une autre main m'attire, irrésistible, dans l'abîme noir.

« Je ne suis pas le condamné que l'on a enivré pour que son cerveau se trouble ; l'esprit clair, j'enjambe le petit sentier entre les deux précipices.

« Je m'efforce de faire signe à mes camarades avant de mourir ; de leur tendre la main, de leur lancer une parole intégrale, de leur dire comment je m'imagine cette marche et vers quoi je pressens que nous allons, et quel rythme nous devons donner à notre pas et à notre cœur.

« Jeter à mes camarades un mot d'ordre de conspirateurs, une parole simple et claire avant de mourir ! »

Oui, le but de la Terre n'est pas l'homme. Elle a vécu sans lui, elle vivra sans lui. L'homme n'est qu'une déviation éphémère de son orbite.

Embrassons-nous, serrons-nous, unissons nos cœurs, créons, nous les humains, tant que cette température de la Terre le permet, tant que des tremblements de terre, des déluges, des glaciers, des comètes, ne viennent pas nous exterminer, créons un cerveau et un cœur à la Terre ; donnons un sens humain au combat inhumain !

Cette angoisse est ton second devoir !

Troisième devoir :

Le cerveau s'arrange au-dedans de ses frontières. Il veut remplir de grandes œuvres sa prison, le crâne.

Il veut tracer aux murs des mots d'ordre héroïques, peindre des oiseaux sur des chaînes, rêver de liberté.

Mais le cœur ne s'arrange pas. Il sent que quel qu'un frappe à la porte, il écoute dans l'air des

voix d'amour ; il répond en secouant ses chaînes comme des ailes.

Dépasse ce conflit ! Délivre-toi du confort naïf du cerveau ; délivre-toi de la terreur du cœur qui cherche l'essence par-delà les phénomènes.

Écarte aussi la dernière, la plus grande tentation : l'espérance.

Nous luttons, car cela nous plaît. Nous chantons et peu importe qu'il existe ou non une oreille pour nous entendre.

Nous travaillons et peu importe qu'il existe un patron qui, vers le soir, nous versera le salaire. Nous ne travaillons pas au salaire : la vigne de cette terre est à nous.

Nous labourons notre vigne, nous la taillons, nous la vendangeons, nous foulons ses raisins, nous buvons le vin, nous chantons et pleurons, des visions et des idées montent dans notre cerveau !

A quelle époque de la vigne t'échut le sort de travailler ? Au labourage, aux vendanges, au festin ? Tout est un.

Je chante, je remplis mon verre de vin et je revis la fatigue du père et du grand-père. La sueur du travail coule de mon front enivré.

Prends congé de toute chose, à chaque minute. Fixe ton regard lentement, passionnément sur toute chose et dis-toi : Jamais plus !

Jette un regard autour de toi. Tous ces corps que tu vois pourriront. Il n'y a pas de salut.

Regarde : Ils vivent, ils travaillent, ils aiment, ils espèrent.

Regarde de nouveau : Tous ont disparu !

Les générations des hommes surgissent de la terre et retombent dans la terre.

Où allons-nous? Ne demande pas! Monte et descends! Il n'y a pas de commencement, il n'y a pas de fin. Il n'y a que le moment présent débordant d'amertume et de douceur et je le savoure jusqu'à la lie.

La vie est bonne, la mort est bonne, je sens la terre ronde et dure comme le sein de la femme dans mes mains connaissantes.

Je me donne à tout, j'aime, je souffre, je lutte. Le monde m'apparaît plus large que le cerveau, mon cœur un mystère plein de ténèbres et tout-puissant. Le long de ma colonne vertébrale deux courants éternels montent et descendent.

Je suis une outre remplie d'os et de chair, de sang, d'eau et de larmes, de visions et de désirs. Je bouge un instant sur la terre, je respire, mon cœur bat, mon esprit étincelle et tout à coup la terre s'ouvre et m'avale.

Mais en même temps un large souffle en moi me soulève. Un effort intransigeant pour lutter, pour ne pas dormir, ni m'humilier, ni mourir.

Dans mes entrailles un homme et une femme s'embrassent et se combattent.

L'homme déclare : « Je suis la navette qui veut déchirer la chaîne et la trame, bondir loin du métier de la nécessité.

Je veux dépasser la loi, briser les corps, exterminer la mort. Je suis le Spermé. »

Et l'autre voix, celle de la femme, résiste et répond :

« Je m'accroupis; les jambes croisées, sur la

terre, j'enfonce mes racines profondément dans les tombes; je reçois le sperme, immobile, et le nourris; toute, je suis une mamelle gonflée!

« Et je veux retourner en arrière, descendre dans l'animal, descendre encore plus bas, dans la plante, et m'étendre dans les racines et dans la boue, sans bouger.

« Je retiens, j'asservis le Souffle, je ne le laisse pas s'envoler, je hais la flamme qui monte.

« Je suis la Matrice! »

Mon cœur est une danse des cinq sens. Mon cœur est une contredanse du renoncement aux cinq sens.

Des puissances innombrables, visibles et invisibles, se réjouissent et se calment lorsqu'en descendant la pente, je retourne à la terre.

Des puissances innombrables, visibles et invisibles, se réjouissent lorsqu'avec un effort douloureux, contre le courant terrible, je remonte la pente.

Mon cœur s'écoule. Je ne cherche ni le commencement ni la fin du monde. Je suis son rythme formidable et je marche.

Mon esprit, si tu peux, redresse-toi un instant au-dessus des flots obscurs et embrasse, d'un coup violent, la mer. Puis enfonce-toi de nouveau dans les flots et continue la lutte.

Notre corps est un vaisseau qui navigue sur les eaux noires. Quelle est sa destinée? De couler!

Car l'océan Atlantique est une cataracte irrésistible, la Terre Nouvelle n'existe que dans le cœur de l'homme, et tout d'un coup, dans un

tourbillonnement muet, tu couleras dans la cataracte de la mort, toi et toute la galère du monde.

Désespéré et intrépide tourne la proue vers l'abîme. Dis : Rien n'existe !

Rien n'existe. Ni la vie, ni la mort. Regarde la matière et l'esprit comme des fantômes amoureux qui se poursuivent, s'embrassent et disparaissent et dis :

Ce spectacle me plaît ! »

VI

L'air a changé de saveur. En fixant par des mots la musique vague qui mettait mon âme en branle, je donnais au monde un visage nouveau. Le Japon a pris une consistance floue, irréaliste, conforme aux besoins de mon esprit. Je ne voyais derrière la réalité qui jaillissait, grouillante, grondante et si dangereuse, que le jeu de terre, d'eau, de feu, d'air et d'esprit qui composent et décomposent le Japon.

J'avais trouvé dans cette aventure intellectuelle ce que j'y avais mis. Je fis jaillir de l'océan un Japon au visage de mon désir.

J'avais besoin d'une réalité aux rouages de rêve pour la mettre au service de mon œil intérieur qui contemplait l'Univers comme un mirage multicolore.

Les bananiers qui s'y projettent, les lacs bleus et les femmes sont de l'étoffe de l'arc-en-ciel ; l'œil intérieur le sait mais il jouit quand même des bananes imaginaires qui lui apaisent sa faim réelle, de l'eau qui le rafraîchit et des femmes qui lui suggèrent une série intarissable de mouvements créateurs.

Je voyais les hommes se ruer vers cette buée matinale et je souriais avec suffisance de leur naï-

veté grossière. J'étais fier et heureux. Quel est mon devoir? me disais-je. Comprendre le grand truc. Démonter la poupée de la Terre, découvrir dans son ventre la paille et le son et le petit mécanisme ingénieux qui la fait germer, fleurir, fructifier, mourir et renaître; la rajuster de nouveau sans colère et sans dégoût, la regarder exhiber ses merveilles.

Et n'en être pas dupe!

Était-ce à Nara, à Kyoto ou bien dans les montagnes sublimes de Nikko? J'avançai dans un jardin aux grands arbres bourgeonnants, je passai sous la porte shintoïste, peinte de carmin, « la porte du bonheur », j'atteignis les marches de bois du vieux temple voué aux esprits des ancêtres.

Pas une statue, pas une image qui puisse pousser l'esprit à restreindre et à humaniser la nature. Rien qu'un large vase de bronze, rempli d'eau claire. Les nuages passent au-dessus et tu les regardes se mirer dans l'eau transparente.

Je m'y penchai et regardai mon visage y flotter comme une ombre. Une feuille tomba d'un arbre voisin et se mit à traverser mon visage et à voguer comme une galère. Une brise souffla et l'eau se frisa, frissonnante.

Nudité divine, femme nue, bonheur éphémère! Mon âme est remplie d'eau claire comme ce vase de bronze sur le seuil du temple shintoïste. Amours, idées, joies, pressentiments horribles, passent au-dessus d'elle comme des nuages creux et des feuilles mortes.

Sur cette eau shintoïste je contemplai, qui passait lentement, le visage sévère, finement ciselé du Japon.

Plus tard, dans une cour impériale de Peiping... Pluie fine, très douce... J'étais avec une jeune femme; nous nous penchâmes au-dessus d'une mare d'eau noire et je vis les deux visages trembler, l'un à côté de l'autre, sur les eaux obscures. Et tout à coup je sentis que j'aimais cette femme. Car je l'avais vue à côté de moi, à la renverse, dans la mort.

En regardant cette eau shintoïste — était-ce à Nara, à Kyoto ou bien à Nikko? — je compris un jour que j'aimais le Japon.

Le voyage avait donné son fruit: une pomme rouge remplie de cendres, et je l'aimais. Elle était exactement telle que je l'avais longuement désirée. Je la tenais dans ma main caressante comme, dans les images byzantines, Dieu tient une sphère rouge, la terre; ou bien comme l'amant empoigne le sein dur de la bien-aimée.

Et voilà qu'à la veille de mon départ, en caressant le fruit de mon voyage, je prenais congé de toutes les joies que j'avais vécues dans ces terres et mers exotiques. J'entendais avec une volupté secrète le glorieux corbeau, mon rossignol à moi chanter sur mon épaule gauche: *Nevermore!*

Jamais plus! Et ma joie redoublait, ce goût amer excitait ma fierté, j'arrachais à la mort et j'emportais au fond de mes paupières, battu par le vent, baigné par les pluies, le visage austère et souriant du Japon.

Jamais plus! m'écriai-je transporté de joie. Je n'ai pas peur, je suis libre. Bouddha m'a fait signe et nous avons souri ensemble une après-midi à Nara, au milieu d'une foule aveugle.

« Rien n'existe! m'avait-il confié tout bas. Ni

la vie ni la mort. Regarde la matière et l'esprit comme des fantômes amoureux qui se poursuivent, s'embrassent et disparaissent et dis : Ce spectacle me plaît. »

Je me promenais ainsi sur le néant, la plus haute forteresse du bonheur, quand j'entendis cet appel rauque, étouffé qui déchira mon cœur :

— Au secours !

VII

Je regarde autour de moi ; un tout petit jardin humide et tiède ; une lanterne de pierre fortement embrassée par le lierre ; un vieux pont de bois minuscule et l'eau verte qui coule en murmurant tout bas. Trois cerisiers en fleur, domptés par une main patiente et habile, se penchaient en saules pleureurs sur une mare pleine d'ombre.

Et tout au fond du jardin soukiya, le petit temple de tcha-no-you, de la cérémonie du thé.

Le goût affreusement amer de ce thé hiératique persiste encore sur mes lèvres. Je revois la petite chambre nue. Des nattes jaunes. Des hommes et des femmes jaunes accroupis sur les nattes. Au-dessus de moi, accroché au mur, un kakémono de soie : le portrait du grand maître de tcha-noyou, Rikyô, dans sa lourde robe de samourai.

— Maître, révèle-moi le secret de ton art ! l'implora un jour un vieux seigneur.

— En hiver, arrange la chambre de façon qu'elle paraisse chaude ; en été donne-lui un air de fraîcheur. Fais bouillir l'eau convenablement et donne au thé une saveur agréable.

— Mais ces choses, maître, chacun les connaît !

— Lorsque l'homme sera né qui non seulement connaisse ces choses mais qui puisse aussi les pratiquer, je m'assiérai à ses pieds et me déclarerai son disciple !

Je me suis assis, les jambes croisées, aux pieds de Rikyôu. Oui, maître, tu as dévoilé ton secret ; mais il était si simple que personne n'a pu le saisir.

Le secret des grands maîtres est comme celui du bonheur : nous nous attendons à des extases, à des coups de foudre, à des luttes surhumaines, et voilà que ce bonheur est une chose très simple, très humaine, presque banale ; Dieu n'est ni tremblement de terre ni incendie, ni miracle ; il n'est qu'une brise légère qui passe.

Une porte s'ouvre sans bruit, une geisha apparaît, engainée dans son lourd kimono noir ; elle avance très lentement, droite et impassible, comme la prêtresse d'un rite sévère. Elle s'incline. Derrière elle, douce et soumise, les genoux légèrement écartés, trotte sa petite compagne ; elle a un long sourire figé telle une koré archaïque.

On entend le susurrement de l'eau qui bout. Autrefois on mettait dans la théière des petits morceaux de terre qui rendaient une mélodie étrange ; les invités recueillis écoutaient, au dire d'un vieux poète, « une cascade loin dans les montagnes, la mer plus loin encore qui se brisait sur les rochers, la pluie frémissante sur les bambous, les pins qui murmuraient au vent... »

Je prête l'oreille ; derrière le mince écran des murs de bambou, j'entends la respiration formidable de Tokyo : un brouhaha confus, aigu, plein de cris et de rires, de sirènes de fabriques, d'au-

tomobiles qui cornent et du tic-tac de menus sabots laqués.

— Maître, dis-je à Rikyôu, excuse-moi, je m'en vais.

Le petit jardin, calme et discret, blotti dans un coin ensoleillé de la ville, respire et exhale une buée bleue, comme un corps nu. Je respire, moi aussi, au soleil avec lui, et je me sens heureux jusqu'à la moelle des os.

Un vieux moine, un bikkhou à la robe orange, ratatiné, aux mains délicates, caresse lentement, avec une insistance amoureuse et cruelle, les branches rebelles d'un jeune pin. Il le caresse et ne le quitte pas des yeux, comme si le pin était un animal beau et menaçant.

Il l'apprivoise. Déjà le pin traîne par terre une longue queue touffue, toute verte, comme un paon.

Dans l'humble cercle de sa mission — dompter un arbre — ce vieux jardinier suit les mêmes lois inexorables et débordantes d'amour qu'ont toujours suivies les grands ascètes et il parvient à la même victoire ardue : il dompte les forces rebelles de la nature et leur donne la forme décrétée par son esprit.

Je souris à ce vieux jardinier qui n'a pas perdu le grand secret de la lutte ; j'incline la tête avec respect.

Il me rend le sourire ; sa main, un instant, reste en l'air. D'un petit geste déferent il me présente le jardin, comme si ce jardin était un grand seigneur :

— Il a été composé par un de nos vieux poètes, il y a trois siècles. Pouvez-vous comprendre, ô vous qui êtes venu de l'océan, ce qu'il exprime ?

— Je ne comprends, répondis-je avec humilité, que ce qu'un barbare occidental peut comprendre ; peu de choses.

Le moine rit dans sa barbiche de bouc ; il est content. Il croise ses mains délicates sur sa pauvre poitrine chenue. Sa voix retentit, douce et monotone comme une mélodie :

— Nos anciens artistes composaient des jardins comme on compose un poème. Travail difficile, complexe, très délicat. Chaque jardin doit avoir son propre sens à lui et suggérer une grande idée abstraite : la béatitude, l'innocence, la solitude ; ou bien la volupté, la fierté et la grandeur. Et ce sens doit correspondre non pas à l'âme du propriétaire, mais à l'âme vaste de ses aïeux ou mieux encore de toute sa race. Car, dites-moi, l'individu en lui peut-il jamais posséder quelque valeur ?

— Non, non ! m'écriai-je, conquis tout à coup par cette voix si décidée et si douce.

— L'individu, murmura-t-il, est une ombre qui passe ; le jardin, ainsi que toute forme d'art, reste. Il respire l'éternité.

« Quelle éternité ? » Je n'ai pas laissé entendre mon cri ; je ne voulais pas interrompre le vieux jardinier qui parlait au nom d'une race de fourmis éternelles.

— Ce petit jardin a son sens à lui ; il suggère une grande idée : la solitude. L'éloignement des humains et de leurs soucis ; la tranquillité, l'écoulement muet et résigné des choses.

Nous nous trouvons au cœur d'une immense ville, pleine de vacarme et de péchés ; nous ouvrons cette porte, nous faisons un pas et nous voilà loin,

très loin, au cœur vert et moussu de la solitude.

Une petite porte, un pas, et nous voilà sauvés.

Le vieux moine à la robe orange me décocha un coup d'œil amusé et ironique ; il promena son regard caressant sur ce jardin qui n'était que son âme visible.

Tout à coup il sursauta ; il se dirigea d'un pas précipité auprès du vieux pont ; une petite pierre couverte de mousse avait été dérangée ; il la remit à sa place.

— Avez-vous remarqué, me demanda-t-il essoufflé, comme cette pierre détonnait là dans l'ensemble ? Quelque visiteur grossier doit l'avoir dérangée. On ne sentait plus la solitude ; le jardin avait perdu son sens ; on voyait bien que quelqu'un avait passé. Le charme était rompu. L'avez-vous senti ?

Je ne répondis pas. Mon cœur était attristé et humilié ; je n'avais rien senti. Mon épiderme d'occidental était trop épais.

Je détournai la conversation. Je montrai le jeune pin qui traînait par terre sa longue queue d'émeraude :

— Comment avez-vous atteint à ce miracle ?

— Par la patience et par l'amour, très simplement. Dès leur naissance je caresse, je refoule, je sollicite, j'insiste très doucement et sans pitié. Tous les matins, tous les soirs... Je pousse les jeunes branches là où je veux... Très simplement.

Je me tus, confus. Cette fourmi humaine marche sans effort, sans s'en apercevoir, sur les sommets auxquels nous autres aspirons avec une ardeur essoufflée.

Ce n'est pas lui qui marche et qui parle et qui

dompte les arbres ou les idées ; par-dessus ses épaules maigres et ses doigts effilés, je vois la race patiente et innombrable des jaunes. En ces pays profonds où les morts dominent les vivants, il n'y a pas d'individu ; il n'y a que la masse ; et surtout la masse terrible, impénétrable des morts. Chaque minute jaune est lourde de siècles.

Je pense à cette méthode du jardinier. A nos jardins intérieurs... Amour, cruauté, patience ; faire de notre cœur un jardin ; donner à ce jardin le sens unique qui puisse exalter notre âme. L'exalter et l'acheminer d'un pas ferme à la mort...

Je pense à mon âme... Toute ma vie ne fut qu'une lutte désespérée avec les puissances des ténèbres et, surtout, avec les puissances de lumière que chacun de nous porte en soi. Je m'efforce, ahanant, de reconquérir à chaque instant ce que j'ai conquis dans toute ma vie : cette arène minuscule de liberté, cette étincelle vacillante de l'esprit, cette flamme insoumise, sanglante, éphémère de mon cœur.

Ah ! si je pouvais atteindre le sommet de l'effort, le calme, et continuer là-haut la lutte, sans grimaces, sans que la sueur inonde mon corps !

— A quoi pensez-vous ?

Je lève la tête ; un instant j'avais oublié le vieux bikkhou.

— Je pense aux jardins intérieurs... répondis-je.

— O démon de l'océan, n'allez pas trop vite !

Commençons par les jardins extérieurs ; exerçons-nous patiemment de degré en degré. Après avoir réussi au jardinage extérieur nous nous attaquons au cœur. C'est plus compliqué, plus subtil. Et après...

Il hésita un instant ; il me regarda avec une tristesse mêlée de compassion. Enfin il se décida :

— Et après nous aurons à cultiver un autre jardin. Plus difficile encore, plus secret, infiniment supérieur, qui ne contient ni arbres, ni fraîcheur d'eau, ni idées abstraites...

— Rien que l'air ?

— Pas même.

— Et quel est le nom de ce jardin ?

— Bouddha !

VIII

Bouddha ! Le mot tomba, sombre et doux comme une goutte de miel. Je n'ai jamais goûté dans ma vie un bonheur si calme et si intense. « Dieu n'est qu'un bondissement du cœur et une larme douce » — cette parole d'un mystique byzantin glissa dans ma poitrine et la remplit de certitude.

J'étais béatement englouti dans le néant de Dieu. Une béatitude immuable et parfaite. Est-ce là la vie immortelle ? Personne ne le sait ; mais en ce moment, dans ce jardin de solitude, tel un insecte englouti dans l'ombre, je me sentais immergé d'une félicité immobile.

Et, tout à coup, au moment le plus inattendu, juste après le mot « Bouddha », lâché par le moine, ce cri rauque et étouffé qui déchira mon cœur :

— Au secours !

Le moine avait disparu. Je m'appuyai au tronc d'un cerisier et courbai la tête sur ma poitrine.

Qui a crié ?

Le cri retentit en moi de caverne en caverne de plus en plus sourdement. Enfin il était redevenu silence ; il était rentré dans les sources inaccessibles et muettes de mon être.

Tout redevint calme. Mon sang débordé rentra

dans son lit. Je rassemblai mes forces et, lentement, avec effort, je me mis à dompter par des mots humains et précis mon angoisse mugissante.

« Qui a crié ?

Ramasse ta force et écoute ; le cœur tout entier de l'homme est un cri ; penche-toi sur ta poitrine pour l'entendre. Quelqu'un en toi lutte et appelle.

Tu dois à chaque instant, jour et nuit, au milieu de ta joie et de ta douleur, du fond de la nécessité quotidienne, entendre ce Cri,

entendre ce Cri d'une façon violente ou retenue, comme il sied à ta nature ; en agissant ou en pensant, et t'efforcer de comprendre qui appelle ;

et ce qu'il veut

... et comment nous, les humains, devons organiser nos forces, pour lui venir en aide.

Du fond de notre plus grande joie quelqu'un en nous s'écrie : Je veux m'élancer hors de ta joie ! J'étouffe ! » Du fond de notre plus grande détresse quelqu'un en nous s'écrie : « Je ne désespère pas, je lutte ! Je m'accroche au sommet de ta tête, je dégaine de ton corps, je dégaine de la Terre, douleurs horribles, idées abstraites, prières ferventes ne peuvent me contenir. »

Du fond de la vertu la plus pure, quelqu'un se redresse, désespéré, et crie : « Trop suffocante est la vertu ; trop étroit est le paradis ; je m'en vais ! Trop semblable à l'homme me paraît ton Dieu, je n'en veux pas ! »

J'entends le cri terrible et je me dresse. Dans mes entrailles le mugissement des cavernes s'arti-

cule, pour la première fois, en une voix humaine, très câline, se tourne vers moi et m'appelle.

Distinctement, avec mon nom, avec le nom de mon père et de ma race, elle m'appelle.

C'est le grand moment décisif. C'est le signal de te mettre en route. Si tu n'entends pas cette voix te déchirer les entrailles, ne te mets pas en marche.

Continue, patient et soumis, ton service militaire au premier, au deuxième, au troisième degré de la préparation.

Et dresse l'oreille : durant le sommeil ou durant l'amour, l'ivresse ou la création poétique, en un moment héroïque ou bien au milieu d'un silence profond et désespéré, tu peux, soudain, entendre le Cri et te mettre en marche.

Jusqu'à cet instant, ton cœur esclave montait et descendait en suivant l'Univers. Mais aussitôt que l'appel a retenti, ta poitrine et l'Univers se sont divisés en deux camps.

Quelqu'un en toi est en danger, il monte et crie : Au secours !

Des forces terribles en toi le tirent vers le bas, vers la mort. Il se retourne vers toi, il implore : Sauve-moi !

Lequel de ces deux chemins éternels choisir ? Je sens tout d'un coup que de ma décision dépend ma vie, dépend la vie de l'Univers.

Des deux chemins je choisis celui qui monte. Pourquoi ? Sans aucun argument logique, sans aucune certitude. Je sais combien, dans ces moments décisifs sont impuissants le cerveau et toutes les petites certitudes de l'homme.

Je choisis le chemin qui monte, car c'est vers en haut que mon cœur me pousse.

Quelqu'un en moi s'efforce de soulever un poids et de faire sauter la chair et l'esprit. Je sens confusément ce que le Cri terrible exige de moi ;

je ne sais d'où il vient ni où il va. Dans ma poitrine éphémère j'entrevois sa marche, j'entends son essoufflement, je frissonne en le sentant monter en trébuchant.

Qui est-ce ? Je retiens le souffle, dresse l'oreille ; je flairer le vent, je tâche de suivre l'Inconnu en haletant.

La marche angoissante commence. »

IX

Des pas feutrés ; une toux discrète. Je me retourne : mon ami Kughé apparut dans ce jardin de solitude ; son sourire un peu triste me ramena doucement sur la terre japonaise.

Je le regardai s'approcher de moi, hésitant, de son pas félin ; corps chétif, genoux retournés, longs bras maigres, un visage livide, de grandes dents pourries ; mais tout s'effaçait sous la lueur crépusculaire du sourire. Je ne voyais que deux pâles lèvres souriantes.

Le sourire si fameux des Japonais ne serait peut-être qu'un masque ? Mais ce masque rend supportable, presque agréable la vie en commun et donne aux relations humaines de la dignité et de la noblesse. Il apprend à l'homme à se dominer, à garder pour soi ses tracas ou ses douleurs. Ainsi, peu à peu, le masque devient visage et ce qui n'était au commencement qu'une simple forme s'est transformé en substance.

« Kughé san, me dis-je en regardant mon ami, Kughé san, pauvre corps souffrant et héroïque, âme fière cuirassée de sourire... »

Dès les premiers jours de mon arrivée à Tokyo

il s'était attaché à moi ; je l'avais rencontré dans un temple, par hasard, soutenait-il. Il m'a traduit les inscriptions accrochées aux murs, il m'a parlé des vieux sculpteurs sur bois et m'a chantonné tout bas de vieilles chansons populaires.

Je le rencontrais souvent devant mon hôtel, par hasard, continuait-il à m'assurer. Nous avons fini par devenir des amis. Je l'aimais car il était pur et ardent ; son jugement était borné mais tranchant et sûr et son enthousiasme avait le rare privilège de s'exprimer en peu de gestes et de paroles.

En vrai Japonais, Kughé ne se souciait point de questions métaphysiques ; il limitait obstinément sa pensée à la terre du Japon, faite des os et de la cendre et des désirs des ancêtres. Son corps maladif et nerveux, son cœur avide et réservé trouvaient en agissant dans le cercle étroit de la race, toutes les possibilités d'atteindre leur plus haut, leur plus libre épanouissement.

Kughé avait confiance en son cœur. Car ce cœur, il le sentait bien, n'était pas un cœur individuel, un muscle qui bat quelques instants et s'arrête ; c'était le cœur éternel de la race. Kughé l'écoutait et obéissait ; il savait qu'un tel cœur ne peut jamais se tromper. Voilà pourquoi l'action de mon ami était simple, sûre et rapide.

— O Kughé san ! m'écriai-je avec joie.

— Allons, partons vite ! dit-il de sa voix voilée ; on nous attend.

J'avais oublié cette visite fastidieuse à la grande usine de dynamos ; je n'y tenais point, mais mon ami Kughé insistait par orgueil national.

— Vous restez bouche bée dans les temples

devant les vieilles statues de Bouddha et vous n'avez pas l'envie de jeter un regard sur nos temples modernes, les fabriques, et sur nos Bouddhas modernes, les dynamos...

Son sourire s'effaça. Il me toucha légèrement le bras.

— Vous partez demain, n'est-ce pas?

Sa voix avait quelque chose d'étrange. De la tristesse? Je me retournai, questionnant mon ami du regard. Ses yeux papillonnaient, un peu troubles. Il me sourit, comme s'il voulait me rassurer.

— Allons, Kughé san, dis-je ; filons vite. Vous paraissez triste.

— Oui, dit-il simplement et sourit de nouveau

Comme j'ai appris par Kughé à aimer ce sourire! Nous autres, races barbares, nous crions, nous pleurons, nous nous épanchons au sein des amis. Nous nous soulageons un peu, mais en nous rendant importuns ou ridicules.

Ces âmes héroïques qui brûlent dans des corps jaunes ont un charme inquiétant. On sent que l'on s'est évadé de son village criard, l'Europe, et que, par delà la race blanche, il y a un autre univers plus profond et plus dangereux parce qu'il a plus de force et de grâce. Plus de dignité humaine.

Ascètes et guerriers, ces jaunes envisagent la vie comme un champ d'honneur, comme un fait d'armes. Domine ton corps et ton âme, exerce ta volonté, le bien suprême n'est point la vie mais le devoir et l'honneur.

Ces petits Japonais ont un but implacable et fixe : créer un nouveau type humain qui n'ait point peur de la mort ; qui, au contraire, aspire à la mort comme au couronnement suprême de la

vie. Un général japonais proclamait à ses troupes lors de la guerre russo-japonaise : « Je ne vous envoie pas à une mort incertaine, mais à une mort certaine ! » Et il excitait ainsi le courage de ses soldats.

« L'épée est la forme matérialisée de l'âme japonaise », disait un jour Togo, le grand amiral, au président Roosevelt. Acier japonais qui plie en cercle et ne se brise pas. Souplesse, résistance, cruauté, sourire ineffable...

Dressé sur la pointe de ses pieds, tel un petit coq batailleur, le directeur de l'usine nous expliquait les merveilles complexes de ses installations.

Kughé ne se lassait point d'admirer ; il était très ému, il caressait les dynamos, il glissait lentement, amoureuxment, son regard sur les belles machines luisantes. « Made in Japan ! Made in Japan ! » s'exclamait-il à chaque instant.

Mais moi je sentais déjà un ennui insurmontable. J'aime à suivre les ruses intellectuelles qui ont permis à l'homme de dompter les forces de la nature et de les mettre à son service ; j'aime à voir l'homme, à la tête de ces serviteurs tout-puissants, transformer la matière. Au delà de ce point, ce qui précisément intéresse l'industriel, me laisse indifférent et m'ennuie.

Je détournai donc mes regards des machines et les fixai sur le directeur qui se démenait et entassait des chiffres, infatigable.

Il parlait de son usine avec un respect et une fierté étranges. Comme si elle était vraiment un être surhumain, terrible et bienfaisant, une ogresse qui mâche et crache le fer... Et ce Petit Poucet jaune sautillait autour d'elle, la touchait avec

amour et effroi, attentif à ses moindres caprices.

Peu à peu je me sentis conquis à l'ardeur de cet homme passionné ; je commençai à deviner que le sort de son entreprise était supérieur à ses buts individuels et à ses intérêts économiques. Il y avait une société secrète entre lui et sa race ; et cela donnait à l'ardeur rapace de cet industriel le caractère sacré d'une passion qui dépasse l'individu.

Je m'approchai d'une jeune ouvrière pâle, aux yeux cernés de bleu.

— Contente ? lui demandai-je.

Elle tourna la tête et me regarda un instant. Comme elle était maigre et triste et comme elle avait peur ! Ses petits yeux noirs criaient tout bas : « Sauve-moi ! »

Le directeur se glissa furtivement auprès de nous.

— Oui... murmura-t-elle.

— Contente ? s'exclama le directeur. Évidemment elle est contente. Elle est bien payée...

— Combien ?

— ... Elle mange à la cantine de l'usine, elle dort bien dans nos dortoirs propres et bien aérés... Voici les chiffres... Voulez-vous en prendre note ?

— Non, répondis-je. Mais pourquoi donc est-elle si pâle ?

Le directeur me prit par le bras.

— Voulez-vous bien prendre une tasse de thé ?

Oui, oui... me disais-je en suivant le directeur dans son bureau, les chiffres... Si j'étais une ouvrière j'écrirais en longues lettres noires sur le peigne blanc de mes cheveux cette haïkaï amère :

« Oui, oui, les chiffres démontrent — hélas !

que je suis heureuse. — Mais moi je pâlis tous les jours — et ce matin je me suis mise à tousser... »

Ma misérable colère d'intellectuel s'était apaisée avec cette haïkaï. L'injustice faite à un être humain m'avait inspiré trois petits vers et j'avais presque oublié l'injustice.

J'absorbai mon thé et écoutai patiemment le directeur qui faisait l'éloge de ses ouvriers.

— L'ouvrier japonais, disait-il, raffole de la machine. Tout appareil l'attire et le retient. Il travaille avec enthousiasme, huit, dix, douze heures par jour, quelquefois plus, sans se fatiguer. L'amour de la machine l'anime.

Je me décidai enfin à être un peu désagréable à ce Petit Poucet si intelligent et si rusé.

— Et vous, les patrons, vous en profitez ?

Le directeur se mit à rire.

— Mais naturellement. Vous voudriez peut-être que nous mettions frein à cet enthousiasme ? Mais, mon cher, nous sommes des industriels et des commerçants ; nous ne sommes pas des idéologues ou des ascètes !

Chaque espèce a ses propres lois et malheur à qui les transgresse ou les troque avec les lois d'une autre espèce. Si vous ne donnez que de l'herbe au tigre, il crèvera ; si vous ne donnez que de la viande au mouton, il crèvera.

— Mais il y a aussi des lois panhumaines !

— Et nous les observons ! Nous logeons nos ouvriers, nous les nourrissons bien, nous prenons soin qu'ils prennent de l'exercice, que leur corps s'assouplisse et se fortifie...

— Afin qu'ils puissent rendre plus de travail...

Le directeur rit de nouveau :

— Mais naturellement ! Nous combinons l'utile avec l'agréable. N'est-ce pas là la perfection ?

Je me tus. La loi de la jungle. L'herbe — la poésie, le désintéressement, le sentimentalisme de mouton — ne convenait pas à son organisme de carnivore.

Je voulus soudain jeter le trouble dans ces yeux de proie :

— Vous oubliez, lui dis-je, le grand danger qui vous menace.

— Lequel ?

Je laissai tomber le mot lentement :

— Le communisme.

Le directeur haussa les épaules.

— Nous l'avons mis en prison, dit-il. Nous l'avons mis en cage cet oiseau rouge...

— Comment peut-on mettre une idée en prison ? Elle s'échappe par les fissures des portes et des fenêtres ; elle sort accrochée aux cheveux et aux uniformes de ses géôliers... Elle se répand, comme un microbe, dans l'air que nous respirons, dans le pain, dans l'eau.

L'industriel fut pris de gaieté :

— Mais, mon cher, faites-en une haïkaï ! Nous autres nous avalons ces microbes et je ne sais par quel miracle japonais nous les assimilons et nous en faisons du nationalisme. Semblables aux abeilles nous pouvons d'une fleur vénéneuse faire du miel.

« Mais laissons ces idées abstraites, elles ne servent à rien. L'action ! L'action ! Regardez-moi les Anglais. Lorsqu'ils se sentent menacés par le danger de penser, ils suspendent une grosse balle de cuir et se mettent à la battre à coups de poing ;

ou ils s'emparent de gros bâtons recourbés et se mettent à poursuivre une balle de bois ; ou ils se jettent sur un foot-ball et lui donnent furieusement des coups de pied.

« Voilà comment les Anglais se sont débarrassés de la pensée abstraite et ils ont conquis le monde !

Je me levai brusquement ; j'étouffais.

Le rusé Japonais comprit-il cette irritation et ses causes ? Je ne sais ; mais il ferma à demi ses yeux de singe espiègle et cruel et murmura d'une voix subitement fatiguée et molle :

— L'action au fond ne satisfait pas mon âme ; je vous prie, veuillez le croire... Il me tarde chaque soir de rentrer chez moi. Je prends mon bain, j'endosse mon kimono, je descends nu-pieds dans le jardin... Je bêche un peu, j'arrose, je suis le progrès des feuilles et des boutons. Je m'assieds à la fenêtre et attends de voir la lune se lever. Ma femme sait jouer au shamisen, elle chante de vieux vers. Vous savez, on a trouvé dans le casque du terrible guerrier Taira Tantamori ces vers si tendres que j'aime. Ma femme les chante à merveille : « Autour de mon sentier le crépuscule ; — l'ombre d'un arbre sera ma maison ce soir, — et une fleur sera mon hôte ! »

Il se tut et me regarda en souriant.

Je frémis d'aise. Comment cet industriel féroce avait-il pu comprendre, et par quelle intuition géniale, que ces paroles étaient de celles qui pouvaient me rouler ?

Après un court silence il remplit trois minuscules tasses de saké légèrement chauffé et continua de la même voix émue :

— Notre plus grand poète aujourd'hui c'est une

femme, Akiko. Elle a composé une haïkaï qui me plaît beaucoup :

« Dans la maison que l'humanité bâtit — depuis des milliers d'années — je pose, moi aussi, un clou d'or. »

Mi-sérieux, mi-ironique, il ajouta :

— Je change un peu cette haïkaï et la fais mienne :

« Dans la maison que l'humanité bâtit — depuis des milliers d'années — j'installe une dynamo — et donne la lumière électrique. »

X

— Kughé san, je suis content que nous soyons restés seuls. Vous êtes un homme pur et je vous aime. Vous n'exploitez pas les autres, vous ne visez pas au gain matériel. Vous êtes un homme délicieusement inactuel ; vous appartenez à un passé mythique en même temps qu'à un avenir très lointain.

« Le temps n'est pas pour vous de l'argent ; il est une essence précieuse, fine, imprévisible chargée de mystère. Respirer avec un être comme vous, Kughé san, cela fait du bien.

Kughé toussota légèrement pour cacher son embarras ou son rire.

— Excusez-moi, lui dis-je, si ce soir, en ce dîner d'adieu, je deviens un peu sentimental. Mais je pars demain pour la Chine et je sais que je ne vous reverrai jamais, ô Kughé san !

La jolie Japonaise qui nous servait apporta sur ses plateaux minuscules de petites serviettes plongées dans l'eau chaude. Nous essuyâmes soigneusement nos visages et nos mains souillés par l'air crasseux de l'usine. Je versai du saké tiède dans nos tasses et je me sentis tout à coup ému et content.

— Prenez garde ! ricana Kughé, l'émotion est signe de vieillesse. Je n'aime pas les yeux mouillés.

— Ni moi non plus ! répondis-je ; mais je n'aime pas non plus les yeux trop secs ; n'y aurait-il pas un état intermédiaire ?

— A votre santé ! dit Kughé en absorbant d'un trait son saké. Je ne sais pas ; tâchons de découvrir ou d'inventer ce soir cet intermédiaire. Sinon, j'opte pour les yeux secs !

« Tempoura », la friture traditionnelle, de la sauce aux haricots, un bol de laque rempli de soupe exquise ; les bouts des deux pattes de la tortue guettaient au fond de la soupe.

Prendre le repas avec quelqu'un m'a toujours apparu comme une sorte de communion, un acte mystérieux sous les apparences grossières, qui unit mystérieusement les âmes. Manger du pain, boire du vin avec quelqu'un a toujours semblé une action très grave à mon cœur préhistorique.

Je sentis ce soir que cette action me donnait des droits absurdes.

— Kughé san, dis-je en rompant le silence, est-ce que vous avez jamais aimé ?

Le visage de mon ami s'assombrit. Il devint dur.

— On ne pose jamais cette question chez nous, répondit-il avec une colère à peine contenue.

— Ni chez nous ! m'écriai-je en riant. Mais c'est bien d'enfreindre parfois le code sacré de l'étiquette. On se sent alors un peu plus libre, un peu plus humain. Ne le sentez-vous pas ?

— L'étiquette, riposta mon ami, c'est l'ordre ; elle est la Mère auguste de la vie sociale. Je me sens libre entre ses griffes.

Il vida une nouvelle tasse de saké ; ses yeux brillèrent. Il me regarda ironique.

— O démon blanc, dit-il en ricanant, votre visage est déjà tourné vers l'occident. Vous partez. Selon votre exécration habituelle à vous, les Blancs, vous devez avoir emporté quelque chose de chez nous ; vous avez sûrement trouvé dans notre sol quelque trésor et vous l'avez empoché. Pourriez-vous me le montrer ? Je ne vous dénoncerai pas.

— Eh ! mon ami Kughé san, ne savez-vous donc pas que l'on ne fait jamais le voyage qu'autour de son âme ? Tout au plus au dedans de son âme ? On ne trouve jamais à l'autre bout du monde, aux pays les plus exotiques, que sa propre image. Car de toutes les choses nouvelles qui débordent nos yeux et notre esprit, nous sélectionnons inconsciemment celles qui répondent le mieux aux besoins et aux curiosités de notre être toujours intéressé et borné.

« Les âmes froides et asexuées ne peuvent percevoir que ce que l'objectif d'un appareil photographique voit, la « réalité objective » comme on l'appelle. Mais les autres, les âmes mâles, les âmes femelles, qui seules sont capables d'aimer et de souffrir, se mettent en un contact fervent avec les paysages, les hommes et les idées et choisissent ardemment leurs amours et leurs haines.

— Juste ! grommela Kughé et son œil s'assombrit.

Je vidai une tasse de saké pour mettre fin à mon discours. Mais ma bouche était encore pleine de paroles qui m'importunaient ; je voulus m'en débarrasser.

— Voyez-vous, Kughé san mon ami, je ne dis-

tingue pas les humains en vertueux ou vicieux ; ni en forts et en faibles, en beaux et en laids, en intelligents ou stupides ; mais en chauds et en froids. Tous les chauds entrent dans mon paradis à moi, tous les froids dans mon enfer.

« Le voyageur chaud crée le pays qu'il traverse. Et il le crée, naturellement, à sa propre image. Voilà pourquoi en partant de votre patrie je n'ai emporté avec moi que moi-même.

« Vous m'avez appris un jour une vieille chanson japonaise. Tout ce que je viens de vous dire, elle l'exprime avec une précision et une grâce vraiment japonaises. Vous en souvient-il ?

« Sur une petite branche de prunier — sur une petite branche de prunier en fleur, le rossignol — a rêvé d'une nuit où la neige tombait. — Et dans la plaine et sur la montagne — ce n'était plus que de la neige — que de la neige bruissant — que de la neige...

« Une nuit que la neige tombait, le rossignol — a rêvé que s'ouvraient les fleurs des pruniers. — Et dans la plaine et sur la montagne — ce n'étaient plus que des pruniers — que des pétales volant — que des pétales de fleurs des pruniers... »

Kughé siffla ironique :

— De tout ce que vous avez entendu vous ne retenez que la poésie. Si l'on ouvre, telle une pastèque votre tête, l'on n'y trouvera pas un seul chiffre.

— C'est ce que je disais, Kughé san ! C'est ce que la chanson répète. De tout ce fatras confus de paroles et de faits, de tous ces spectacles incohérents qui composent un voyage, je fais un tri. Je rejette ce qui ne me sert à rien, je garde ce qui

m'est utile ou agréable et je compose avec ces petites pierres de mosaïque le visage du Japon. Je veux dire : mon visage reflété par un miroir nouveau, le Japon.

Kughé sourit avec un brin d'ironie discrète.

— Alors, quel est selon vous le visage du Japon ? Nous allons voir ainsi comment vous vous imaginez vous-mêmes. Ou si cette forme de ma question vous gêne, dites-moi plus simplement ce que le Japon vous a appris.

Je me recueillis un instant. Une cataracte de couleurs, de cris, d'odeurs se déversa sur ma tête — le Japon. Choisir, rejeter, prendre l'essentiel !

— Le trésor, comme vous dites, que j'emporte du Japon, le voici en un seul mot japonais : *Foudoshin* ! Immobilité du cœur. Égalité d'âme devant les joies et les douleurs. Se dominer. Savoir que nous n'avons pas le droit de nous dégrader. Car chacun de nous porte sur ses épaules les destinées de toute sa race.

« Le sens tragique de la responsabilité, voilà la grande leçon japonaise.

« Je ne suis pas seul. Je ne suis pas cet être éphémère et misérable que je méprise ; je suis une grande chose éternelle — ma race. Et je dois garder toujours mon cœur immobile, sans peur et sans reproche, digne de cette grande chose éternelle.

« Mais le Japon m'a encore donné une autre leçon, supérieure, je veux dire plus conforme aux plus hautes ambitions de mon être :

« Le Japon m'a appris que le danger et la mort peuvent devenir un stimulant violent et très efficace pour l'action ; et que l'on peut dresser sa tente, sans trembler, sur un volcan.

« Non seulement dresser notre tente mais y bâtir notre maison, prendre femme, faire des enfants sur un volcan, sculpter nos dieux, prendre un bout de roseau et tracer des vers sensibles et brefs qui partent, rapides comme la flèche, et s'enfoncent dans le cœur.

« La couleur de la fleur s'est évanouie — au moment où je contemplais en vain — mon visage passer sur la terre », chantait, il y a mille ans, votre prêtresse Okono-Koumassi.

« Mais cette notion tragique de l'éphémère se transforme violemment dans l'âme héroïque du Japonais. Au lieu de dégénérer en tristesse et en fatalisme, elle devient soit intarissable de voir, jouir, accomplir de grandes actions, vite, avant que le tremblement de terre, l'explosion du volcan, le typhon et la mort ne surviennent.

« Voilà pourquoi vous avez choisi comme symboles suprêmes une étoile, le soleil levant ; une fleur, le chrysanthème ; et un poisson, la carpe. Le soleil symbolise pour vous les trois vertus cardinales : la sagesse, la bonté et la bravoure ; le chrysanthème résiste aux plus grandes gelées et fleurit au milieu de la neige ; la carpe en fin s'élançe à contre-courant et l'emporte sur les forces terribles qui la poussent en bas ; elle est, comme dirait un des maîtres de la pensée occidentale, l'emblème de l'élan vital ascendant qui remonte la matière.

« Le Japon est cette carpe héroïque qui remonte notre époque si descendante et si lourde.

« Voilà, mon cher Kughé san, les deux leçons que le Japon m'a données ; j'emporte ces trésors et je m'en vais.

XI

Kughé avait allumé sa longue pipe et regardait à travers la fenêtre la rue ruisselante de réclames lumineuses.

— Eh bien ? demandai-je à mon ami, en lui touchant légèrement le bras.

Kughé se retourna lentement. Il paraissait fatigué.

— Vous, les Blancs, dit-il, vous compliquez toute chose ; votre cerveau est une fourmière inextricable. Le Japon est une chose plus simple, c'est-à-dire plus énigmatique pour vos cerveaux de blancs.

Mon ami Kughé versa une nouvelle tasse de saké ; il se ranima.

— Permettez-moi de vous donner un petit exemple, continua-t-il. Comme vous savez, Sadao Araki est aujourd'hui chez nous une figure militaire très marquante.

« En 1921, il dirigeait les grandes manœuvres loin de Tokyo. Un jour, il reçoit une dépêche urgente : « Votre mère est mourante et vous appelle. » Araki avait un culte pour sa vieille mère, mais il ne pouvait pas en ce moment abandonner son poste. Il prend une feuille de papier blanc, y

dessine le mont Fuji et il l'envoie à sa mère mourante.

« Pouvez-vous comprendre pourquoi ?

Je réfléchis un instant :

— Oui, répondis-je, mais ce serait trop compliqué ; je préfère entendre la version japonaise.

Kughé sourit, content.

— Le mont Fuji, reprit-il en scandant ses mots, est le visage du Japon au contour sévère et plein de grâce. Fuji est notre grand ancêtre, qui a moulé nos âmes à sa propre image. Légendes, dieux, dragons, contes de fées, esprits follets, tous les jeux de l'imagination japonaise habitent sur cette montagne sacrée. Jusqu'en 1868 aucune femme n'avait souillé son air de son haleine.

« Tous les enfants du Japon ont dessiné la silhouette de Fuji d'innombrables fois sur leurs cahiers ; ils ont appris grâce à lui à tracer des lignes simples et solides qui associent la force à la carresse.

« Fuji a soumis les mains japonaises à son rythme et dans n'importe quelle manifestation de notre art et de notre vie tu peux distinguer et suivre la ligne élégante et héroïque de son ondulation.

« Le cœur du Japon n'est point, comme la chanson le prétend, la fleur du cerisier ; le cœur du Japon est le mont Fuji, une flamme inextinguible couverte de neiges immaculées.

« Lorsque la vieille mère de Sadao Araki reçut la réponse si simple de son fils elle comprit à coup sûr tout de suite que son fils ne pouvait pas venir retenu par son devoir. Car Fuji est dans le langage de notre âme l'idéogramme sacré qui signifie : devoir. Voilà !

Mon ami Kughé paraissait excité. C'était la première fois que je l'entendais parler avec une telle abondance. Peut-être avait-il bu ce soir trop de saké.

Il se ressaisit, se mordit les lèvres et me jeta un regard presque hostile. Il avait honte de son emportement et il m'en voulait.

Je fermai un instant les yeux. Je pars, je prends congé du Japon. J'évoque tout ce que j'ai vu et vécu dans ce pays du soleil levant, du chrysanthème et de la carpe. Je m'efforce de retenir dans ma mémoire les lignes, les couleurs, les visages, les rues, les temples, tout ce que j'ai pu surprendre de ce jeu d'air qui s'en va.

Le Japon avec ses vieux temples aux miroirs d'eau qui reflètent les nuages, avec ses jardins cruellement et gracieusement subjugués par les exigences de l'âme, avec son décor féerique de femmes et de lanternes et de masques, m'a enseigné que la ligne ferme et l'élan libre ne s'excluent point et que l'on peut vouloir et atteindre l'impossible sans sortir des frontières humaines ; car ces frontières sont mouvantes et reculent peu à peu, de siècle en siècle, devant la poussée des poitrines humaines.

Condensons en une seule image, en une pensée simple et riche toute la vision du Japon ! Dans dix, dans vingt ans, de tout ce jaillissement de vie intense, quelle goutte sera-t-elle épargnée par le temps ?

Les lanternes multicolores et les danses printanières de Kyoto, les temples et les jardins de Nara, l'ouvrière pâle et triste qui, du fond de ses yeux fatigués, criait au secours ?

Ou bien ce Bouddha omnivore de Nara, ce géant au cœur débordant de pitié qui engloutit en souriant les hommes, les animaux, les plantes et les dieux?

De grandes richesses, des éléments disparates qui étouffent et ne peuvent pas se contenir dans la « monade innombrable » de l'esprit.

Ce soir, j'avais enfin trouvé la grande synthèse : Fuji.

Je fermai un instant les yeux ; je caressai pendant quelques secondes mon Japon, en secret.

Brusquement j'ouvris les yeux et regardai mon ami Kughé, en souriant. Je lui étais reconnaissant mais n'osais le lui dire ; son cœur est un hérisson farouche.

Je surpris Kughé me fixant avec une tristesse mêlée de haine. Ce qu'il ressentait pour moi devait être très compliqué et aucun mot n'aurait pu l'exprimer ; cela devait d'ailleurs changer à chaque instant, comme la mer ou le feu.

Je décidai, ce dernier soir, de le brusquer un peu ; de mettre à l'épreuve sa politesse imperturbable et fière.

— Kughé san, lui dis-je à brûle-pourpoint, vous êtes de la police, n'est-ce pas ? Un maître d'école attaché à la police...

Il clignota nerveusement les yeux mais son visage resta impassible.

— Oui, répondit-il d'une voix terne.

— Vous avez donc eu peur de moi ? Des complots, des bombes, des mots d'ordre rouges ou noirs, tout ce vieil arsenal si clinquant ?

— Oui, un peu...

— Et maintenant ?

— Oh ! fit-il en haussant les épaules avec quelque mépris.

— Eh bien quoi ?

— Maintenant nous savons. Un poète. Un homme qui se contente de mots. A présent vous allez peut-être écrire quelque poésie mélancolique sur Bouddha. C'est bien ; vous êtes dans le bon chemin, continuez. Rien à craindre.

Un flot de colère et de honte monta à ma gorge, déferla sur mes tempes ; mais je me retins. Ni idylle, ni poésie sentimentale dans mon âme ; un bouillonnement confus, une chaudière chauffée à blanc, prête à éclater...

Oh ! les mots lâches, poétiques, qui canalisent la colère ! Honte, misère, révolte... Quelqu'un en moi qui me foule à ses pieds avec mépris, il étouffe et se jette hors de mon âme pour respirer un air plus libre et plus pur...

Mais Kughé ne pouvait pas comprendre.

Je levai la tête :

— Mais alors, Kughé san, pourquoi m'avez-vous escorté jusqu'à ce soir, le dernier ? Vous devez avoir compris très tard...

Kughé se renfrogna.

— Non... articula-t-il, mais...

— Mais quoi ?

— Rien ! fit-il d'un ton sec.

J'ai toujours passionnément aimé les fleurs du laurier-rose, car elles surgissent d'une plante affreusement amère. Je devinais l'irritation et le ton brusque et la rougeur subite de mon ami. Il s'était pris d'un peu d'amitié, d'un peu de tendresse pour un homme d'une race haïe. Il ne pouvait pas se pardonner cette faiblesse.

— Comment allons-nous finir notre dernier soir? demandai-je.

— Tout simplement en nous séparant... répondit Kughé et il se leva.

Son visage était un peu plus pâle que de coutume, un peu plus dur.

— M'écrirez-vous parfois? dis-je en lui touchant légèrement l'épaule.

— A quoi bon?... Peut-être... ajouta-t-il en se dégageant de mon attouchement affectueux.

Je lui tendis la main; il ne la toucha pas mais il s'inclina trois fois à la japonaise, ouvrit la porte et disparut.

XII

Je rentrai à l'hôtel tard, la bouche amère.

Je passai une nuit blanche, debout, les lèvres serrées. Toutes les joies ressenties au Japon distillaient déjà en moi une goutte amère. Les paroles de Kughé : « poète », « continuez », ce haussement d'épaules, me faisaient rougir de honte.

Ah! si je pouvais mettre à la porte cette poésie qui m'émascule! Conjurer le charme mortel qu'ont pour moi les mots! Imposer silence à cette raison trop raisonnante qui se moque de mes ardeurs!

Quelqu'un en moi lutte pour déplacer les bornes. Ce soir je sens avec horreur mon corps et mon âme et j'étouffe. Je commençai ce soir-là, ébranlé par mon contact avec le Japon, à distinguer le visage terrible qui crie en moi — supérieur à moi — et lutte pour la liberté.

A l'aube je n'en pouvais plus; je fis de nouveau appel aux mots haïssables pour y déverser le trop-plein de mon angoisse.

Lorsque j'eus finis d'écrire je me sentis un peu soulagé...

« Eh Kughé san!

Je ne suis pas bon, je ne suis pas pur! Je suis

plein de voix inarticulées et de ténèbres. Je roule dans cette crèche ignoble de ma chair, avec honte.

Je me pavane de fausses plumes, je crie, je chante, je pleure, pour étouffer le cri impitoyable de mon cœur.

Je ne suis pas la lumière, je suis la nuit, mais une flamme s'élance au milieu de mes entrailles et me dévore.

Quelqu'un en moi s'efforce de bondir hors du sommeil et me pousse à parler, à voir, à me tenir, pour quelques instants, tant que je peux, debout.

Un souffle faible et intransigeant, lutte en moi désespérément pour vaincre l'habitude, la fatigue et la mort. J'exerce mon corps comme un coursier, je le tiens sobre, fort, toujours prêt. Je le fouette et j'en ai pitié. C'est mon seul coursier dans cette vie et dans l'autre.

Je tiens mon cerveau éveillé, lucide et impitoyable. Je le lance et l'excite à dévorer, pareil à la lumière, les ténèbres de la chair, les ténèbres de la terre et du ciel. D'autre laboratoire pour transformer les ténèbres en lumière je n'en possède pas.

Je tiens mon cœur chaud, courageux, inquiet. Je sens dans mon cœur toutes les inquiétudes et les antinomies, toutes les joies et les douleurs de cette vie. Mais je m'efforce de les soumettre à un rythme plus élevé que mon esprit, plus dur que mon cœur —

au rythme de l'Univers qui monte.

Le Cri décrète en moi la mobilisation :

« C'est moi, le Cri, ton Dieu et ton Seigneur ! Je ne suis pas un refuge. Je ne suis pas une espérance. Je ne guéris pas, je n'ai pas de pitié. Je

ne suis ni Père ni Fils ni Esprit. Je suis ton Général en chef !

« Tu n'es pas mon serviteur ni un jouet entre mes mains. Tu n'es pas mon ami, ni mon fils ; tu es mon camarade dans le combat.

« Tiens vaillamment le poste que je t'ai confié ; ne le trahis pas ! Tu dois et tu peux dans ta petite tranchée te battre en héros.

« Aime le danger, sois aux avant-postes de mes troupes. Quelle est la chose la plus difficile ? Voilà ce que je veux. Quel chemin prendre ? Choisis. Le chemin qui monte, le plus escarpé, est toujours mon chemin. Suis-moi.

« Apprends à obéir. Seul qui obéit à un rythme supérieur à lui-même, est libre.

« Apprends à commander. Seul qui sait commander est mon représentant sur cette terre.

« Aime la responsabilité. Dis-toi : Moi seul, je dois sauver la Terre.

« Aime chacun selon sa contribution à la lutte. Ne cherche pas des amis. Cherche des compagnons !

« Sois toujours inquiet, toujours inadapté. Lorsqu'une habitude devient agréable, brise-la. Le plus grand péché est d'être content.

« Où allons-nous ? Vaincrons-nous jamais ? A quoi bon toute cette bataille ? Laisse les questions ! Combats ! »

Je me penche et écoute ce Cri guerrier au fond de mes entrailles. Je commence à deviner le visage du Chef, à distinguer sa voix, à percevoir en tremblant ses commandements sévères.

Oui, oui, je ne suis rien. Une phosphorescence imperceptible sur la plaine humide, une chose

misérable qui rit et qui aime, qui crie pendant quelques minutes, puis on lui bourre de terre la bouche.

Les puissances noires ne daignent pas donner d'autre réponse. Mais dans mon cœur se lève une voix supérieure à moi, immortelle. Car, que je le veuille ou non, moi aussi, certes, je suis une partie de l'Univers visible et invisible. Les puissances qui poussent à vivre, les puissances qui poussent à mourir sont aussi mes propres puissances.

Je ne suis pas un météore sans racines dans le monde. Je suis chair de sa chair et souffle de son souffle. Je ne crains pas seul, je n'espère pas seul, je ne crie pas seul. Une grande armée d'âmes et de corps craint, espère et crie avec moi.

Je ne suis qu'un pont provisoire ; quelqu'un passe au-dessus de moi et, aussitôt, je m'effondre derrière lui.

Le Cri n'était pas à moi, n'appartenait pas à ma poitrine. Un grand blessé affamé me transperce, dévore ma chair et mon cerveau et cherche à se frayer un chemin, à se libérer de moi. Ce n'est pas moi, c'est Lui qui crie.

L'Ancêtre : Le Cri que tu as entendu ne t'appartient pas ! Ce n'est pas toi qui parles. Des ancêtres innombrables parlent par ta bouche. Ce n'est pas toi qui désires. Des générations innombrables de descendants désirent par ton cœur.

Tes morts ne reposent pas dans la terre. Ils sont devenus des oiseaux, des arbres, de l'air. Tu es assis à leur ombre, tu te nourris de leur chair, tu respires leur haleine. Ils sont devenus

des idées et des passions et déterminent ta volonté et tes actes.

Les générations futures ne se meuvent pas dans le temps incertain, loin de toi. Elles viennent, agissent et désirent dans ton cœur et tes reins.

Ton premier devoir, en élargissant ton moi, c'est, dans ce bref instant où tu foules la terre, de pouvoir vivre la marche interminable, visible et invisible, de toi-même.

Tu n'est pas seul, tu es un corps d'armée. Un moment, sous le soleil, un de tes visages s'éclaire. Et, tout de suite, il s'éteint et un autre s'allume, plus jeune, derrière toi.

Ta race est ton grand corps, le passé, le présent et le futur. Tu n'es que l'expression momentanée, elle est le visage. Tu n'es que l'ombre, elle est la chair.

Tu n'es pas libre. Des mains infinies, invisibles, tiennent tes mains et les agitent. Lorsque tu te mets en colère, un ancêtre écume dans ta bouche ; lorsque tu aimes, un ancêtre des cavernes mugit en toi ; lorsque tu dors, les tombes s'ouvrent dans ta mémoire et ta tête se remplit de fantômes.

Ta tête ressemble à une fosse de sang ; les ombres des morts y accourent en troupeau et s'y abreuvent pour retourner un peu à la vie.

« Ne meurs pas afin que nous ne mourions pas ! » crient les morts. Nous n'avons pas eu le temps de jouir des femmes que nous avons désirées. Aime-les, toi, couche avec elles !

Nous n'avons pas eu le temps de transformer nos idées en actes. Transforme-les, toi !

Nous n'avons pas eu le temps de saisir et de fixer le visage de notre espérance. Fixe-le, toi !

Achève notre œuvre ! Achève notre œuvre ! Jour et nuit nous entrons dans ton corps, nous sortons de ton corps, en criant. Nous ne sommes pas séparés de toi ni descendus dans la terre ; nous nous sommes emparés de tes chairs chaudes et nous continuons la lutte. Délivre-nous ! »

Il ne suffit pas d'écouter en toi le mugissement des ancêtres. Il ne suffit pas de les entendre se battre devant le seuil de ton cerveau.

Tous s'élancent pour s'accrocher à la cervelle lumineuse, monter de nouveau à l'arène du jour.

Mais toi, élimine et choisis. Choisis l'ancêtre qui est digne de monter de nouveau sur la terre.

N'aie point pitié de tes aïeux ! Accroupis-toi, veille devant la fosse de ton cœur et choisis. Cette ombre est vile, tremblante, comme une brute. Qu'elle s'en aille ! Celle-là est silencieuse et intransigeante, elle met ton cœur en tempête. Elle s'élançe plus vivante que toi-même, comme un démon noir, et veut achever son œuvre. Qu'elle boive tout ton sang !

Éclaire le cerveau boueux des ancêtres, organise leurs cris en paroles, filtre leur volonté, élargis leur crâne bestial !

C'est là ton second devoir.

Car tu n'es pas seulement un esclave. Aussitôt né, une chance nouvelle est née avec toi, un battement libre fait bondir le cœur gigantesque et ténébreux de la race.

Tu apportes, que tu le veuilles ou non, un rythme nouveau. Ajoute-le, enrichis ta terre paternelle. Tu apportes une volonté, une idée, une tristesse nouvelles.

Vers où t'achemineras-tu ? Comment vas-tu envisager la vie et la mort, la vertu et la peur ? Toute la génération se réfugie dans ta poitrine et demande et attend avec anxiété.

Tu es responsable. Tu ne gouvernes plus seulement ton existence momentanée et insignifiante. Tu es un coup de dés, où pour un instant, se joue toute la destinée de ta race.

Chacune de tes actions retentit sur des destinées innombrables ! En marchant tu ouvres, tu crées le lit où va entrer et cheminer le fleuve des descendants.

Quand tu as peur, la peur se ramifie en des générations et tu humilies devant toi et derrière toi des milliers d'âmes.

Lorsque tu te hausses à une action vaillante, toute ta race se redresse et s'ennoblit.

« Je ne suis pas seul, je ne suis pas seul. » Cette vision doit te brûler les yeux jour et nuit.

Tu n'es pas un corps misérable et éphémère ; derrière ton masque de terre qui s'écoule guette le visage ferme des siècles. Tes passions et tes idées sont plus vieilles que ton cœur et ton cerveau.

Ton corps invisible, ce sont tes ancêtres morts et tes arrière-petits-fils pas encore nés. Ton corps visible, ce sont les hommes, les femmes et les enfants de ta propre race.

Seul est sauvé de l'enfer de son moi celui qui se sent affamé quand un enfant de sa race n'a pas à manger, et qui bondit de joie quand un homme et une femme de sa race s'embrassent.

Tous ces corps-là, ce sont les membres de ton corps visible. Tu souffres et tu te réjouis, dispersé

aux quatre coins de la terre dans des milliers de corps du même sang.

Lutte pour ton petit corps comme tu luttas pour ton grand corps. Tâche que tous les corps soient prêts, robustes et sobres. Que leur cerveau s'éclaire, que leur cœur batte, chaud, généreux et inquiet.

Comment pourrais-tu être fort, éclairé, brave, si toutes ces vertus n'agitent pas ton grand corps entier de la race? Comment pourrais-tu trouver ton salut, si ton sang entier n'est pas sauvé? Un seul de ta race qui se perd t'attire à la perte. Un membre de ton corps et de ton esprit est perdu.

Sache vivre, non pas comme une idée abstraite, mais pleine de chair et de sang, cette profonde identité.

Tu es une feuille, une fleur, un fruit sur le grand arbre de la race. Quel est ton devoir? T'accrocher solidement à la branche et sentir en toi l'arbre tout entier de la race.

En remplissant ton service militaire à la race, ton premier devoir est de sentir en toi tous les ancêtres. Ton second devoir est d'éclairer leur élan, de continuer et d'achever leur œuvre.

Ton troisième devoir est de transmettre aux fils la grande mission de te dépasser.

Quelqu'un au dedans de toi lutte pour se détacher, pour dégainer de ta chair, pour se délivrer de toi. Une semence dans tes reins, une semence dans ton cerveau, ne daigne plus rester avec toi et lutte pour la liberté!

« Père, ton cœur ne me contient plus. Je veux le briser et m'en aller! Père, je hais ton corps, j'ai honte d'être collé à toi, je m'en vais!

Tu n'es plus qu'une lourde bête de somme. Tes pas ne peuvent plus suivre le rythme précipité de mon cœur. J'ai hâte! Je veux enfourcher un autre corps et t'abandonner à mi-chemin. »

Et toi, le père, tu te réjouis en entendant la voix méprisante de ton fils.

« Tout, tout pour le fils, t'écries-tu. Moi je ne suis rien. Moi je suis le singe, lui l'homme.

« Moi je suis l'homme, lui le Fils de l'homme! »

Une force dans ta poitrine, supérieure à toi, traverse en brisant ton corps et ton cerveau et crie : « Joue ce qui est sûr, le présent, n'aie pas pitié de lui, joue-le pour l'incertain et le futur!

Ne garde rien en réserve; j'aime le danger! Il se peut que nous soyons perdus. Il se peut que nous soyons sauvés. Ne demande pas. Pose, à chaque instant, dans les mains du danger, l'Univers tout entier.

Moi, la semence du futur, je dévore les entrailles de ta race et je crie! »

XIII

La mer bleue, l'air salé, une haleine héroïque. Les démons invisibles se sont tus, l'œil bien-aimé de la chair se promène, clair et avide, sur les flots et les mouettes et il est heureux, car le monde existe.

Un dauphin, vers le soir, au moment où nous quitions les derniers rochers du Japon, bondit au-dessus des flots.

Son corps luisant et robuste, envahi tout à coup d'une joie qui le dépassait, entreprit, pour s'apaiser, une culbute en l'air. Il brilla un instant, recourbé en arc vibrant, et rentra dans l'eau.

La terre derrière nous disparut ; je suivis avec une inquiétude naïve l'agonie des montagnes lointaines qui se mouraient à l'horizon.

— Jamais plus ! Jamais plus ! me dis-je et il me parut que le Japon s'effaçait dans la mer.

L'œil attristé, je regardai autour de moi. Des Chinois entassés, entrelacés, comme des grappes de chenilles, sur le pont. Des cotonnades bleues, des cheveux d'un noir laqué, des pieds de femmes mutilés, des yeux qui nous percent, sourdement hostiles. Une odeur écœurante, inconnue, grasse... Des cris aigus — un campement de singes.

Il y avait quelque chose en moi qui résistait et ne voulait point fraterniser avec ce grouillement jaune. Une aversion mystérieuse de race, qui rétrécissait et avilissait mon cœur. J'étais honteux. Je me constatai incapable de trouver au fond de moi le point d'où bifurquent les deux branches — la jaune, la blanche — et de sentir la communauté du tronc. Tout mon être se cabrait et repoussait cette reconnaissance de frères.

Et cependant je restai des heures sur le pont, fasciné. Je ne pus détourner les yeux de cette masse malodorante qui criait, riait et s'épouillait sur le pont.

L'étoile du soir apparut. Les ventres jaunes ont faim, on distribue dans des écuelles sales le riz blanc. Les baguettes de bois happent avidement la nourriture, les bouches, tout près, guettent et avalent. Des trous insatiables, sans fond, où les bouchées se jettent et disparaissent.

On lèche les écuelles, on se redresse, on respire. Des femmes allaitent des paquets jaunes. Des hommes se mettent à jouer aux dés avec fureur. Les Chinois jouent leur bourse, leurs habits, leurs femmes ; puis ils commencent à découper et à jouer leur propre corps : les doigts, les oreilles...

L'opium, le jeu, la femme, voilà les trois grandes portes d'ivresses d'où l'âme chinoise s'évade et vagabonde, libre enfin, loin de la réalité sordide.

Un vieillard affreusement maigre, assis les jambes croisées, ouvre un grand livre sur ses genoux et commence à lire d'une voix glapissante. Il se balance en avant et en arrière d'un mouvement monotone et la musique de ses paroles est insupportable et hallucinante.

Il doit psalmodier quelque écriture sainte car de petites femmes se sont accroupies autour de lui et des vieillards squelettiques sont en extase. Et voilà que tous, peu à peu se mettent machinalement à balancer leurs bustes et à accompagner d'une rumeur mélodique la voix nasillarde du lecteur. On dirait des abeilles ouvrières groupées, susurrantes, autour d'un gâteau de miel en construction.

Un charme irrésistible et trouble m'attire vers ce grouillement de chairs moites qui me dégouttent. Une sorte de vertige. Et il y a tout au fond de ce dégoût une goutte suspecte de plaisir.

A la poupe, la masse jaune s'agite. On fait de la place, on s'accroupit à la ronde. Un jeune homme musclé, demi-nu, la tête rasée, se campe au milieu du cercle. Il commence à parler. Il fait des gestes violents, sa voix est forte.

Il doit raconter quelque légende populaire. Il joue tous les personnages de la fable. Voilà que sa voix aiguë d'homme irrité se change en miaulements très tendres de femme qui pleure ou qui fait l'amour. Tous les assistants s'esclaffent.

Le conteur infatigable va et vient ; il change de voix, de gestes, de démarche. Il se multiplie ; il devient homme et femme et petit enfant. Tous les personnages de la fable sont là, miraculeusement détachés du corps robuste de l'acteur. Ce corps est une roue créatrice qui tourne dans l'air du soir et remplit de présences l'espace vide de la poupe.

Les assistants, hommes et femmes, sont suspendus à ses lèvres. Un enfant nu effrayé se met à pleurer ; sa mère lui administre une gifle en riant.

Je regardai l'acteur génial qui se décuplait et

je me sentis troublé. J'avais devant moi, vivante, la naissance du drame. Il n'y avait encore qu'un acteur unique qui devait incorporer toutes les passions du dieu et de l'homme. Les rôles n'étaient pas encore distribués à plusieurs corps ; un homme seul portait tout le fardeau écrasant du destin.

Mais avec quelle allégresse ! Comme le jeu de l'art apparaît consolant, tout en sourire, derrière les cris et les pleurs ! Une atmosphère divine de rêve est répandue autour de ce Chinois trapu, demi-nu, à la tête rasée.

Le voilà tout en sueur. Un relent de puanteur s'exhale de tous ces corps excités par le spectacle. Je me retirerai écoeuré et étrangement ému.

Toute ma pensée ce soir-là était penchée, éblouie, sur les sources de la tragédie. L'homme qui vit avec une intensité inexplicable les douleurs et les joies qui ne lui appartiennent pas... Tout l'Univers — dieux, hommes, animaux, forces de la nature — est en lui. Il porte sur ses épaules, comme une tête, l'Univers.

Il étouffe ; il commence à mimer toutes les passions pour s'en décharger ; à crier les joies et les douleurs universelles afin que son cœur n'éclate...

On lui arrange une scène, on l'entoure de décors, la foule immobile, ahurie, ouvre les yeux et les oreilles, elle sent son cœur s'élargir et accueillir l'Univers.

— Les premiers pas, me dis-je, de la danse créatrice, les premiers cris de l'acteur qui, debout sur la place du marché, appelle la foule, quels moments uniques !

Je pensai tout à coup aux sources du Rhône ; comme elles surgissent humblement sous les hauts glaciers et s'éparpillent un instant indécises, puis elles creusent leur lit et descendent en mugissant ! Telles sont aussi les sources de l'idée...

Je m'endormis et voilà qu'une « source » m'apparut en rêve : O-Kouni, la belle danseuse, la mère du théâtre Kabouki.

Je la surpris juste au moment où elle abandonnait à Kyoto le temple shintoïste où elle dansait au service des dieux. L'architecture savante de ses cheveux laqués était dérangée, la colère brisait ses longs sourcils ; elle agitait son éventail, étouffait.

O-Kouni ne voulait plus danser dans les temples obscurs, devant les dieux impassibles. L'envie lui était venue de danser devant les hommes, qui ont des yeux pour l'admirer, des mains pour l'applaudir et des lèvres chaudes pour l'embrasser.

Je la vis hésitante, descendre les hautes marches du temple et ses jambes fines et nerveuses jetaient des éclairs. Savaient-elles, ces jambes, qu'elles ouvraient en ce moment une voie triomphante ?

— O-Kouni ! m'écriai-je, ne pouvant plus contenir ma joie.

Elle se tourna lentement, elle me regarda, elle comprit l'ardeur du désir humain et elle tressaillit. Son cœur se raffermir ; ses jambes d'ivoire n'hésitèrent plus. Oui, elle ne devait plus prodiguer ses charmes aux dieux de bois ou de pierre. Les hommes ! Les hommes ! La chair pareille à la sienne, chaude, éphémère, criante, perlée voluptueusement de sueur !

Elle me fit signe de son éventail de soie et elle sourit.

Et longuement, dans l'air compact du rêve je la suivis du regard : elle pénétra dans la ville, s'arrêta à la grande place du marché, jeta un cri de liberté, retroussa son kimono de soie et commença ses danses et ses chansons.

O-Kouni ne dansait plus des danses religieuses solennelles et froides ; elle dansait comme le peuple enivré dans les foires. Elle ne chantait plus des hymnes hiératiques à la gloire de Dieu ; mais des chansons simples et osées à la gloire de l'homme et de la femme.

Les pêcheurs, les fruitiers, les artisans, les paysans, les femmes du peuple, les gavroches l'entourèrent émerveillés.

— « Je ne veux plus de dieux ! » chantait-elle ; « je ne veux plus de prêtres vieillards qui n'ont plus de bras, de bouche et de cœur.

« Accours, c'est pour toi que je danse, ô peuple ! »

— O-Kouni ! m'écriai-je de nouveau dans mon sommeil, ô Source !

Elle était maintenant descendue dans le lit sec de la rivière Kamo ; elle dansait et les rives fourmillantes jetaient des cris de désir. Elle n'était plus seule, O-Kouni ; son amant, le très beau Nagoya Santsabouro était avec elle ; d'autres aussi, hommes et femmes, toute une troupe.

La création n'est-elle pas toujours une perte momentanée d'équilibre (pour atteindre un équilibre plus haut), un acte de folie ?

O-Kouni, la source, avait rafraîchi toute la nuit mon âme visible et invisible.

XIV

Le matin, baigné encore de cette joie nocturne, je fis la connaissance d'un vieux Chinois, mon voisin de table.

Kung Liang ki paraissait très fin et ironique, d'une culture racée qui avait ennobli non seulement son esprit mais aussi toute sa chair presque transparente. De même la chair du ver à soie vers la fin suprême de son évolution...

Très serviable, très distant, la politesse lui servait comme une cuirasse impénétrable qui le couvrait des pieds jusqu'au bonnet de soie noire à sa tête. Et quand il faisait une remarque un peu mordante, il l'accompagnait toujours d'un sourire si affable que la morsure s'émoissait en une égratignure amicale.

Kung Liang ki connaissait le père de mon ami Li Teh :

— Nous sommes de vieux amis, me dit-il. Nous avons tous les deux servi l'empire ; moi avec résignation à l'étranger, lui avec ardeur et foi à Peiping. Moi, plus sceptique, plus léger, je flairais que nous vivions la fin de l'empire et je cherchais à jouir des beautés un peu fanées mais très douces qui accompagnent toutes choses aux moments

succulents où elles disparaissent. Mais mon vieil ami Kung Teang hen, plus ardent, s'efforçait de changer le cours du grand fleuve et d'imposer au destin un visage conforme à ses ambitions de patriote. Il comprenait tout mais il ne pardonnait rien ; l'empire est tombé mais il n'a jamais voulu le reconnaître. Il s'est retiré dans sa maison, il s'est assis dans le fauteuil de ses ancêtres, il fume sa longue pipe et il réorganise, en suivant les grandes murailles de la fumée d'opium, l'empire céleste.

Kung Liang ki sourit malicieusement :

— Il est taciturne et farouche, ajouta-t-il, il est une grande âme ; il ne connaît ni l'amour de la vie ni la haine de la mort. Prenez garde, cher étranger ! Il n'aime pas les Blancs mais il est très poli.

Le soir même je surpris le vieux mandarin plongeant la main dans un bol d'eau et caressant lentement une petite bille de jade.

— C'est ainsi, m'expliqua-t-il en souriant, que notre épiderme peut conserver sa sensibilité. Et vous savez bien comme elle est utile dans la vie cette sensibilité du toucher : l'amour, les statues, les fruits, les bois précieux, la soie, exigent une peau très fine. Et les idées aussi...

Je hasardai une question indiscreète :

— Comment avez-vous atteint à ce sourire, jamais dérangé par la colère ou l'ennui ?

Le vieux Chinois me regarda un instant ; il hésitait comme s'il avait à me confier un grand secret. Enfin il se décida :

— Savez-vous ce que c'est que le Tao ?

— Oui.

— Pouvez-vous le définir?

— Non, je ne peux pas. Il pénètre tout. Voilà ce que je sais.

— Alors vous le connaissez. Qui peut le définir ne le connaît pas. Il déborde toute définition.

— Eh bien?

— Eh bien, je suis uni avec le Tao d'une façon définitive. J'ai dépassé les extases fugitives qui nous embrasent un instant et nous laissent, aussitôt après, des charbons noirs et fumants. Je ne brûle pas comme un incendie; je brûle sans exaltation et sans défaillance. Tout doucement comme une petite lampe à huile.

— Vous n'avez pas peur?

— Peur? Pourquoi? Je suis un homme libre.

J'admire la race qui pouvait engendrer ces coolies puants qui se démènent sur le pont, en même temps que cet être raffiné et héroïque avec une telle simplicité.

Sur ce bateau qui déchirait déjà une mer couleur de boue et s'approchait de Shanghai, je pouvais embrasser d'un regard les racines enfoncées dans les ordures et en même temps la fleur suprême de la Chine. Et je commençais à comprendre la mission divine du fumier.

La puanteur, par des élaborations mystérieuses, a atteint en passant par l'odeur agréable, la forme suprême de sa plus haute aspiration; la disparition de toute odeur.

— Êtes-vous bouddhiste? demandai-je de nouveau.

— Oh! les hommes blancs! fit Kung Liang ki en riant discrètement, ils sentent toujours le besoin de vous classer. Vous n'existez que tant que vous

appartenez à quelqu'un ou à quelque chose. Leur tête est remplie de tiroirs et de fiches... Oui, je suis bouddhiste, un peu... Mais je vénère aussi Confucius et j'ai toujours tâché de suivre ses commandements si humains. Si vous voulez, inscrivez sur votre fiche :

« Kung Liang ki, religion : Dans ses années agissantes, confucianiste; dans ses moments de contemplation, bouddhiste. Mais actif ou contemplatif, il a toujours regardé Bouddha ou Confucius comme deux masques qui couvrent le même visage : Tao. »

— Mais Tao, objectai-je, n'a pas de visage!

— Qui vous l'a dit? Tao peut avoir tout; même un visage.

— Quel visage?

— Le mien, peut-être... répondit tout bas le vieillard, d'une voix subitement grave et il n'ouvrit plus la bouche.

XV

Aube tendre et moite. Le ciel gris argent sourit à l'orient, des mouettes nous survolent, élégantes et affamées. Les Chinois sur le pont s'agitent et trottent et émettent des cris aigus comme des rats en colère.

Kung Liang ki dans sa robe de soie bleu-ciel, avec son rond bonnet de mandarin et ses chaussures de soie noire, se tenait à mes côtés sur la proue.

Nous fixions en silence, au loin, une ligne fine et interminable, couleur de boue, la Chine.

« La Chine... La Chine... » murmurai-je et mon cœur bondissait.

Lorsque Mahomet frappa à la porte d'un de ses compagnons, la belle Zéineb, la femme de ce compagnon, lui ouvrit. Le vent en ce moment souffla et écarta un peu la robe de Zéineb ; un éclair, son sein dur se découvrit. Mahomet, ébloui et reconnaissant, oublia aussitôt toutes les femmes qu'il avait aimées et leva les mains au ciel :

« Allah, s'écria-t-il, je te remercie de m'avoir donné un cœur si inconstant ! »

En voyant la Chine j'ai oublié aussitôt toutes les terres que j'aimais, toutes mes ardentes amours

géographiques et me suis tourné vers la nouvelle aventure amoureuse, vers la terre aux yeux bridés de mongole et au sourire cruel, mystérieux et troublant. Remercions Allah de nous avoir donné un cœur si inconstant et que le vent souffle de nouveau et découvre un peu le sein éternellement dur de la Chine !

Le soleil se lève, la buée matinale peu à peu se dissipe, la Chine se découvre ; des champs verdoyants apparaissent au loin, couleur de jade.

En ce moment la voix de Kung Liang ki se fait entendre grêle et ironique :

— Nous voilà enfin arrivés à l'Empire soi-disant céleste. Mais il n'y a pas au monde un empire, Bouddha soit loué ! plus terrestre. La Chine est faite de la boue charriée par ses fleuves et par les excréments des vivants. Elle est surtout faite des corps — les poils, les chairs et les os — des aïeux. Je me demande ce que vous en pouvez comprendre, vous, homme blanc.

— Je ne suis pas venu chez vous pour comprendre, répondis-je vexé de ce ton de sarcasme souriant. Je viens pour la joie de mes cinq sens. Je ne suis — Christ et Bouddha soient loués ! — ni sociologue, ni commerçant, ni touriste.

— Qu'êtes-vous alors ?

— Les anciens Grecs disaient que l'âme est un « coexercice des cinq sens ». Je suis une telle âme. Je suis un animal aux cinq tentacules qui caresse le monde. Je remplis ce devoir de mon mieux ; voilà pourquoi je n'ai à craindre ni l'ironie ni la déception. La Chine est pour moi un nouveau pâturage où je lâcherai paître mon petit trou-

peau, mes cinq tigres affamés : la vue, l'ouïe, le goût, l'odorat et le toucher.

Je n'avais pas avoué toute la vérité ; j'avais caché l'angoisse qui me pousse vers ces pays extrêmes. Mais je hais les épanchements et les fraternisations faciles. Je hais surtout les confessions qui soulagent le cœur.

« Ne pleurez pas ! criait un vieux poète arabe aux fils de sa race, vaincus dans la guerre. Ne pleurez pas, de peur que la douleur ne soit amoindrie ! »

- Ce cri a depuis longtemps pénétré ma vie ; je garde jalousement ma douleur intacte et puissante.

— Oui, dit Liang ki en clignotant ses yeux ; prenez garde, jeune homme, à votre petit troupeau. Les Chinois, les Chinoises raffolent de ces jeunes tigres à la chair tendre !

Il rit du bout de ses lèvres et me salua avec une politesse exquise.

— J'ai le pressentiment très agréable, dit-il, que nous nous reverrons à Peiping. Soyez heureux et prudent !

Des bandes de jonques et de sampans, aux voiles de haillons et de nattes, passent semblables aux chauves-souris. Des poupes très élevées noires, vertes, rouges ; des dragons laqués, la gueule ouverte, se penchent du haut de la poupe et toute la mer est remplie de démons.

Nous avançons lentement dans l'eau bourbeuse. Le port de Shanghai se dessine au fond boisé de mâts, pavoisé, mugissant sourdement dans le calme du matin.

Les cous tendus, les yeux écarquillés, nous tâ-

chons de distinguer, un peu au-dessus de la boue, la ville maudite : Shanghai.

Il y a quelques dizaines d'années, Shanghai était un petit port tranquille ; quelques cabanes de pêcheurs, quelques cris de colère et d'amour ; la vie y traînait patiente et somnolente comme la tortue.

Tout à coup les démons blancs de l'océan s'abatirent sur ce rivage, amenant leurs esclaves terribles, les machines. Avec une frénésie démoniaque ils déblayèrent les embouchures du fleuve, construisirent des quais, élevèrent des gratte-ciels et des fabriques, remplirent l'air d'un vacarme affreux, fait de mugissements de machines, de sifflements de bateaux, de cris de la Bourse et de musique de dancings.

Ils apportèrent cette pomme étrange, odorante, rongée de vers, la Civilisation.

— La Chine est belle !... entendis-je soudain derrière moi.

Je me retournaï ; c'était un de ces démons blancs, aux joues creuses, à l'œil bleu décoloré et trouble.

— La Chine est belle, répéta-t-il. Et Shanghai est sa bouche odorante et affamée. Bienheureux qui l'embrasse !

Il sourit et me fit de l'œil en complice.

— Des femmes ? Whisky ? Dollars ? fis-je en ricanant.

— Pff ! fit l'homme en haussant les épaules. Ni femmes, ni whisky, ni dollars. Mais des « princesses chinoises », c'est ainsi que nous appelons nous autres les beaux éphèbes jaunes, au corps coulant. Et la nuit, sur les divans mous, la lumière

s'éteint, les longues pipes s'allument et le paravent tombe, le paravent que vous autres appelez la réalité. Et le monde réellement réel s'ouvre devant nous, les élus, et nous y pénétrons...

L'œil bleu s'alluma un instant et s'éteignit aussitôt. La grosse mâchoire se dévissa et la bouche se tordit. Je sentis l'indignation et le dégoût que me donne toujours le spectacle de l'âme et de la chair humaine qui se décomposent.

Je fixai mes yeux, pour qu'ils se rafraîchissent un peu, sur le rivage à ma gauche où verdoyait le dernier champ ; il n'était pas encore — par quelle chance? — envahi par les démons ; il restait vert tendre, inondé de rosée. Inondé de pleurs.

Sans m'en apercevoir je lui tendis la main, comme si je voulais prendre congé de lui ; à mon retour, peut-être sera-t-il envahi par le béton et le fer.

— Qu'il disparaisse ! murmurai-je, subitement irrité. Cette sensiblerie au milieu des dragons a quelque chose d'inactuel et de ridicule ; il résiste ce champ, il reste là, étalant sa fraîcheur, non pas grâce à sa force mais grâce au hasard ou au mépris. Que cette poésie disparaisse !

La poésie des dragons noirs ! La poésie sèche, hagarde de notre époque ! Marteler les vers comme l'acier ! Établir l'harmonie entre le cœur et les usines infernales. Barder de fer la beauté ! Trouver la rime héroïque entre notre temps et nous !

Shanghai peut-être, cette ville maudite, est un poème moderne. Malheur à qui ne le comprend pas ! Malheur à moi si je ne le comprends pas !

XVI

Voir pour la première fois, entendre, toucher pour la première fois, très lentement une ville, pénétrer dans ses allées, se perdre délicieusement dans ses rues et ses impasses, sentir son parfum le plus secret, saluer d'un long regard ses maisons, ses cailloux et sa vermine, les êtres humains qui la grignotent, quelle volupté !

Seule la pénétration lente dans les intimités d'une femme peut donner une idée, pâle encore, de cette volupté qui nous fait jouir jusqu'à la souffrance.

Si une telle pénétration prosaïque et paisible nous rend le cœur heureux, quelle doit être la joie délirante des conquérants qui entrent, ensanglantés et fumants, dans la ville assiégée enfin conquise !

Le bateau jette le pont et se cramponne à Shanghai. Impatient, je saute sur le quai et me précipite dans les rues qui s'ouvrent devant moi en éventail multicolore.

Vite je laisse derrière moi les quartiers prétentieux des Blancs, les larges avenues affreusement droites, les banques, les buildings, les palaces, les Anglais aux joues de biftecks saignants, les Hin-

dous poitrinaires qui vendent des soieries et du thé.

Je laisse les églises d'une laideur surprenante, les bibliothèques municipales, les hôpitaux, les fondations de charité, toute la vitrine clinquante de notre civilisation hypocrite et je m'enfonce dans le grouillement crasseux de la zone chinoise.

— Prenez garde ! Ne pénétrez pas dans la zone chinoise ! me recommandait un vieux passager d'un air effrayé. C'est très dangereux. Surtout vers le soir. Vous pouvez bien recevoir un lasso autour du cou.

N'écoutons pas cette vieille belle-mère, la raison ! Coulons dans cet océan jaune !

J'ouvre les yeux et retiens à peine un cri de joie. Je ne m'attendais pas à voir un visage si terrible et si vivant de la terre. La joie me monte à la gorge. Il me semble que je serais allégé si je jetais un cri, si j'empoignais les nattes des Chinois qui sautillent autour de moi ou qui, accroupis paisiblement au coin des rues, fument leur pipe au fourneau minuscule.

Une ivresse étrange nous pousse à nous unir avec toute cette masse visqueuse aux têtes innombrables. Surmonter l'aversion et la peur, nous perdre voluptueusement dans ce flux dégoûtant et oublier d'où nous venons et où nous allons...

Un Dionysos jaune, aux yeux bridés, infiniment plus troublant et plus profond que l'autre, nous verse un vin dangereux de lotus.

Peu à peu l'ivresse se calme et je commence à voir clair. Des ruelles pavoisées, des enseignes aux idéogrammes inquiétants, des dragons et des oiseaux fantastiques, sculptés dans le bois, des boutiques étroites, telles des cellules, où de petits

corps jaunes, pliés en deux, travaillent patiemment le fer, l'ivoire, le cuir ; leurs mains, guidées par des milliers de mains invisibles d'aïeux, font des gestes traditionnels d'une adresse impeccable. D'autres allument le feu, font la cuisine, mangent goulûment, la bouche collée à l'écuelle.

Des femmes aux longs pantalons bleus ou noirs, assises par terre, allaitent leur marmaille. D'autres sautillent sur leurs pieds mutilés et balancent leurs hanches énormes. Des hommes accroupis en rang, se soulagent en causant tranquillement.

Chaque être humain ici est un cloaque ; innombrables sont les saletés qu'il entasse à son passage, depuis des milliers d'années ; c'est ainsi que s'est formée cette écorce épaisse, élastique et féconde de la Chine.

Une odeur infecte ; l'air est gluant, il colle aux narines.

— Patience, mon cœur ! Patience, murmurai-je en me bouchant le nez. C'est l'Orient. Tâche, si tu peux, de prendre le sentier secret que suivent les grosses huîtres orientales qui transforment leur maladie en une grande perle.

Des lépreux aux doigts rongés vendent des graines de pastèque et des gâteaux de riz. Un coiffeur, ravagé par un eczéma à la joue, fait la barbe à un vieux coolie au coin de la rue, sur le pavé ; une prostituée corpulente, aux fleurs de papier sur ses cheveux rares, jette des cris aigus aux passants.

Je me promène lentement et je fais des efforts pour ne pas être pris par la panique ; je veux jouir de ce spectacle effroyable sans m'évanouir.

Tu traverses les rues de Shanghai et tu as le

frisson. Comme si tu étais brusquement tombé dans la jungle. Les visages sont tendus, impitoyables, à l'affût. Les yeux sont pleins de férocité et de hâte. Les Blancs courent, montent des escaliers, ouvrent des portes, se penchent sur des bureaux, les lèvres serrées, tracent des chiffres, donnent des coups de téléphone, envoient des dépêches urgentes, font du business.

Soif insatiable de l'or, volupté ahanante, les instincts terribles, la faim, l'amour exaspérés jusqu'à la panique. Car les Blancs, les maîtres insolents, sont traqués. Tout autour d'eux se dresse la muraille chinoise de la haine. Et la muraille se rétrécit de plus en plus, comme un lasso. D'innombrables petits yeux, bridés et voraces, guettent le Blanc et attendent.

Tôt ou tard, le grand jour viendra. Il s'approche pas à pas. Les Chinois collent l'oreille à la terre et l'écoutent venir. Tantôt à pas feutrés, tantôt avec des cris stridents : « Jetez les Blancs à la mer ! »

Le soir tombe. La nuit survient, la grande complice. Les banques, les bureaux, les boutiques ferment. Les Blancs s'étirent et bâillent, se lèvent, se parfument et descendent dans les rues. Ils étaient des loups pendant le jour ; la nuit ils deviennent des porcs.

Les lanternes de papier s'allument ; rouges aux dragons noirs, vertes aux fleurs d'orchidées. La grande rue de la Gaïeté, Fou-tchéou, rutille de lumières bariolées. Le jazz, sauvage, irrésistible, a jeté ses premiers cris.

Les paons nocturnes, les cocottes s'éveillent. Elles font la roue, elles lissent leurs plumes une à une, elles mettent du rouge sur les lèvres... Les

coolies silencieux se prosternent, elles montent dans leurs rickshas de velours. Un bref instant, au moment où elles lèvent le pied, la jambe et la cuisse jettent un éclair sombre à travers la robe fendue. D'autres enjambent les rues d'un pas large et violent semblables à des archanges jaunes.

Elles sont toutes pressées. Elles se rendent de cabaret en cabaret, de restaurant en restaurant, elles chantent un peu, elles sourient, elles caressent les hommes, comme des enfants malades, leur jambe jette de nouveau des éclairs d'acier, elles remontent dans leurs rickshas, impassibles, un peu tristes et s'empressent vers d'autres clients.

Leurs cheveux se dérangent un peu, le rouge s'en va un peu. Elles sortent leur minuscule miroir, arrangent de nouveau la frange de cheveux qui couvre leur front, ravivent le rouge et continuent leur marche à travers la nuit.

Minuit. Je ne me décide pas à dormir. J'erre dans les rues, j'ouvre les yeux, je tends l'oreille, je glisse le long des maisons comme un espion.

Des cours carrées, trois, quatre étages délabrés, quelques lumières clignotantes. Des portes alignées tout autour, on dirait des monastères. Ce ne sont pas des monastères ; du haut de la balustrade des femmes demi-nues se penchent et appellent. Une odeur fade de savon parfumé et d'eau de Cologne... Une fenêtre s'ouvre, les eaux de la toilette se déversent, on entend un instant des rires, des cris, la fenêtre se referme et tout rentre de nouveau dans un silence suspect. Et les corps demi-nus réapparaissent sur la balustrade et appellent d'une voix rauque.

Dans ces grands bazars de la chair, *sexual stores*,

tu peux voir, moyennant quelques dollars, « tout ce qui peut se passer dans une chambre », toutes les ignominies et les tristesses et les horreurs de la volupté. Et tu es dégoûté à jamais (si tu as une âme) de l'homme et de la femme.

Shanghai a une grandeur infernale. Elle déborde de vie et de mort. Elle a la fièvre, elle a hâte de gagner et de jouir, elle est hantée par des pressentiments et attend l'aurore avec angoisse.

A Colombo, à Singapour, l'avisement du Blanc n'est pas si dégradant et si morose. Chaleur, humidité, tu fixes les arbres tropicaux et une torpeur t'envahit, tu entres dans le Nirvana, et tu te dissous voluptueusement dans le grand Tout. Tu deviens arbre, nuage, ombre de l'arbre et du nuage, tu cesses d'exister.

Mais tu cesses d'exister en t'identifiant à quelque chose de supérieur à toi, d'immense, d'éternel. Tu ne te dégrades pas, tu te divinises.

Ici, à Shanghai, tu te dégrades. Tu te perds en dégringolant vers quelque chose de plus bas que toi, de plus étroit, au-dessous de l'âme humaine.

Oui, Shanghai est une cité sublime et maudite. Elle va en avant, elle préconise la forme que va prendre bientôt notre monde aux abois... Elle est la fleur monstrueuse, aux étamines de fer, au cœur pourri, de la culture.

Telles devaient être Ninive et Babylone, Thèbes d'Égypte et Cnossos en Crète, quand elles étaient enfin mûres, éhontées, incroyantes, dégorgeant de richesses et d'esprit, prêtes à mourir.

Un peu après minuit je traverse le hall d'un grand building illuminé. On joue au mah-jong, au fantang, à la roulette ; on dîne, on danse, on

fume, on fait l'amour. De très belles Chinoises, sveltes, cupides, inassouviées, jouent leurs bijoux et leur corps ; les généraux, la caisse de leurs troupes ; les étudiants, leur petite jeunesse avide.

Je me promène égaré dans cet enfer jaune et je hume l'odeur âcre de beaux corps en sueur.

— Nous vivons la fin, à la bonne heure ! Nous n'avons pas choisi le jour de notre naissance. Vivons donc la fin avec l'intensité des corps et des âmes qui n'ont pas de lendemain !

Une porte s'entr'ouvrit, des cris de joie, des rires, un cliquetis de sabres, une voix de femme enivrée, un peu rauque.

Je tressaillis ; où donc avais-je entendu cette voix ?

La porte restait encore entrebâillée ; des garçons aux visages fermés entraient et sortaient chargés de grands plateaux et de longues bouteilles.

La femme s'était maintenant mise à chanter ; sa voix rauque, passionnée, entraînée, donnait un frisson sauvage. Ce n'était plus une voix humaine ; c'était l'appel effréné d'une tigresse en rut.

Je tendis le cou, je voulus voir. Quelle était donc cette femme ? Un soupçon affreux m'avait mordu mais je n'osais le regarder en face.

Un bras violent m'arrêta. Je relevai la tête. Le Chinois mystérieux à la balafre se dressait devant moi.

Je reculai en frissonnant. Je sortis précipitamment de cette maison infernale, la gorge serrée.

Pourquoi ? Pourquoi ? balbutiai-je, pris d'une douleur inexplicable. Pourquoi Joshiro est-elle tombée si bas ?

XVII

Je monte dans une riksha, je relis avec satisfaction la dépêche de mon ami Li-Teh, de Peiping. « Père, sœur, moi, vous attendons chez nous avec joie. Veuillez venir. »

Une silhouette se détache de ma mémoire, svelte, élégante, sobre. Mon ami Li-Teh. Nos années à Oxford, les chances hésitantes, pleines d'attrait, sur le seuil de l'avenir, l'insolence charmante de la jeunesse...

Li-Teh aimait les fleurs, les femmes et la boxe. Il était taciturne et passionné. On avait peur de son sourire. Une légende de cruauté froide l'isolait. Mais nous nous étions pris d'amitié ; il voyait en moi un homme qui luttait avec acharnement à transformer ses instincts de bête féroce en pensées claires et cette lutte l'attirait. Je voyais en lui un léopard dangereux et surnois qui raffole de la chair humaine mais se retient ; il transforme à chaque instant sa faim en sourire.

Nous étions deux grands refoulés ; sous le masque humain nous cachions soigneusement deux bêtes fauves. Li-Teh sur le plan de l'action, moi, sur celui plus féroce encore, de la contemplation.

— Nous sommes deux moitiés, lui dis-je un

jour. Deux tronçons d'une grande âme. Deux êtres mutilés.

Li-Teh selon son habitude exécrationnelle, grinça des dents, et ne répondit pas. Mais le soir il ricana et ses grandes dents blanches jetèrent une lueur menaçante :

— Je hais les idées, les rêves et l'onanisme. Je n'aime que la fureur qui se convertit en action. Gengis khan !

Les toundras et les déserts de l'Asie centrale s'ouvrirent brusquement à ces paroles et envahirent Oxford. Le khan tartare, ses cheveux roux, sa fourrure de renard bleu, son cheval blanc...

« — Quelle est la plus grande joie à laquelle l'homme puisse atteindre? demanda Gengis khan un jour à ses compagnons?

« — Rentrer vainqueur de la guerre et, assis dans ton jardin, entendre tes femmes gazouiller...

« — Non ! s'écria Gengis khan avec fureur. Non ! Mais danser sur le cadavre de l'ennemi ! »

Li-Teh me regarda en souriant.

— A quoi pensez-vous? me demanda-t-il.

— A Gengis khan.

Li-Teh fronça les sourcils.

— Pourquoi? s'écria-t-il irrité. C'est à moi de penser à ce loup. Pensez, vous autres, à votre Jésus-Christ, l'agneau !

Le coolie de mon riksha s'arrêta. Je revins vite à Shanghai. Le coolie me montrait du doigt une femme qui criait sur un toit.

Je regardai intrigué. Une grosse femme échelée allait et venait furieusement sur le toit bas de sa maisonnette de chaume et de boue. Elle hurlait

en tendant le poing vers les passants de la rue. L'écume ourlait sa large bouche.

— Qu'est-ce qu'elle a? demandai-je à mon coolie.

— Ch'i! me répondit-il avec indifférence. La fureur noire; elle injurie la rue.

— Pourquoi?

— Elle en a assez; elle étouffe, voilà!

Un frisson étrange parcourut mon dos. C'était Ch'i, la fureur noire, la « maladie sacrée » de la race.

La femme échevelée se démenait sur son toit, elle déchirait son pyjama de cotonnade bleue, sa voix enrouée ressemblait à un râle. De temps en temps elle s'arrêtait et ouvrait violemment son éventail; elle s'éventait avec rage.

C'est ainsi que les Chinois sont de temps en temps saisis par le démon. Ils sont calmes, placides, ils sourient tranquillement, s'épouillent, fument. Ils se tuent au travail, sur la terre et sur l'eau, sans se plaindre. Mais soudain le démon s'abat sur eux. Ils montent sur les toits et ils injurient la rue; ils descendent dans la rue, le nœud coulant à la main. Ils tuent ou se suicident de rage. La fureur excessive et impuissante les abat.

La reine Lou, il y a vingt siècles, était patiente, très douce. Soudain ses lèvres royales se couvrirent d'écume. Elle coupa les mains et les pieds de la belle Tsé, la concubine du roi. Elle lui creva les yeux, lui coupa les oreilles, lui fit boire du plomb fondu. Et, la prenant dans ses bras, elle la précipita dans le cloaque et se mit à danser sur son corps.

Le Chinois accumule et ramasse tout et rien ne

lui échappe. Il inscrit la moindre chose à ton débit. Et un jour, sûrement, tu paieras.

— Vite! criai-je à mon coolie qui, assis par terre, se reposait en fumant béatement. Il enfonça tranquillement la pipe dans sa ceinture et se remit à courir vers la gare.

« Ma journée d'aujourd'hui n'est pas perdue! pensai-je. J'ai vu cette Chinoise; bénie soit-elle. Elle m'a fait entrevoir la Chine formidable qui s'est mise en marche en Orient. »

J'eus un sursaut d'épouvante :

« Si un jour le Ch'i s'empare non plus d'une seule Chinoise mais de la Chine tout entière? »

Par-ci, par là, des répétitions générales se donnent. Un jour, en 1900, des cris affreux retentirent dans la rue de Peiping, ce n'était plus une seule actrice, une Chinoise, mais toute une troupe.

« Tuez les Blancs! Jetez-les à la mer! »

Des prophètes enragés parcouraient les rues, ameutant la foule :

« — Les Blancs injurient nos Dieux, irritent le Ciel et la Terre et la pluie refuse de tomber sur nos champs. Levez-vous, ô Chinois! Huit millions d'esprits s'apprentent à descendre du ciel et à s'élaner à notre secours! Unissez-vous à ces esprits! Tuez les Blancs! Jetez-les à la mer! »

Comment pourrait-on pousser l'homme à la lutte pour la liberté sans que l'on fasse appel à ses instincts les plus profonds? La haine, la faim, la soif, la vengeance, le goût du sang, sont des forces prodigieuses, que l'on doit mobiliser. Les vertus, bourgeoises ou non, ne suffisent pas à secouer la torpeur de l'homme.

Ce jour-là, quelques milliers de coolies, les Hi

Ho Touan, les « Poings-Liés », les Boxeurs, étaient pris de fureur noire. Ils parcouraient les rues comme des démons. Une foi sauvage décuplait leurs forces.

Les miracles éclatèrent. On transperçait ces prophètes de longs clous, on leur enfonçait le couteau dans les chairs, sans une seule goutte de sang. On proclama le jeûne sacré. On entonnait des hymnes religieux, on brûlait les proclamations aux exhortations véhémentes et on avalait leurs cendres. On grimpaux arbres, on sautait du haut des toits et des lèvres en écume sifflaient des oracles confus et sanguinaires.

Un fanatique dépeça sa jeune fillette et jeta les morceaux aux fidèles. Ils avaient la tête enveloppée d'un turban où était écrit le mot « Fou », Félicité. Ils se ruèrent dans le quartier des Ambassades ; les fusils, les canons, les grenades qui les décimaient ne parvenaient point à arrêter leur fureur.

Trois mois dura cet accès de Ch'i. Puis les coolies se calmèrent, leur fièvre tomba, ils reprirent leurs humbles besognes et recommencèrent les courbettes devant les seigneurs blancs. Ils se mirent de nouveau à se taire, à sourire, à refouler leur rage noire. A remplir de nouveau peu à peu leur âme.

Mon coolie s'arrêta :

— La gare ! dit-il et il me tendit la main, avide.

Je me mis à lui compter de lourdes pièces de cuivre. La paume de sa main se remplit de sous, il la vida dans sa poche et me la tendit de nouveau.

Un Anglais qui passait s'arrêta et nous regarda. Je m'étais mis à remplir de nouveau la main du coolie.

Tout à coup l'Anglais s'approcha vivement et donna un rude coup de pied au ventre du coolie ; il lui lança quelques mots chinois, en colère.

Une trentaine de Chinois se groupèrent autour de nous et nous regardèrent, immobiles et muets.

— Vous lui avez donné trop ! me dit l'Anglais d'un ton sévère de reproche. Il ne faut pas les gêner.

Je me mis à rire :

— Peu importe ! J'ai pitié de lui !

— Il ne faut pas ! répliqua l'Anglais d'un ton sec, il ne faut pas ! Vous êtes en Chine, ne l'oubliez pas !

— Mais pourquoi donc ne m'avez-vous pas averti d'un mot au lieu de lui décocher ce coup de pied ?

— Il se mettrait à crier. Le coup de pied l'a terrorisé. C'est le seul moyen.

J'entrai dans la gare.

C'est le seul moyen ! Quatre cent cinquante millions de Chinois d'un côté, un Anglais de l'autre. Mais jusqu'à quand ?

J'avais jeté un coup d'œil furtif aux Chinois qui s'étaient groupés autour de nous. Pas un n'avait remué les lèvres, n'avait battu les paupières. Leurs visages étaient restés immobiles, comme des masques. Leurs poings un peu crispés.

Il amasse la rage, le Chinois, il encaisse les coups, les injures, les rires. Et un jour son cœur en débordera. Les flottes des démons d'outre-mer auront-elles en ce jour-là le temps de sauver les gorges blanches ?

XVIII

Jamais je ne perdrai mémoire de ce soir, le cinquième après mon départ de Shanghai.

Je montais vers Peiping en zigzaguant sur la terre immense de la Chine. Dès les premiers jours le paysage sobre et majestueux m'avait conquis. Je ne me lassais pas d'admirer, avec une terre sacrée, Yang-Tsé, la large artère qui nourrit et si souvent avale, en vrai ogre oriental — dieu de la vie et de la mort — des millions d'âmes.

C'est un dragon qui lèche les bambous et les villages, inonde les rizières, reçoit toutes les ordures et descend lentement à la mer en charriant des cadavres bleus et des masses énormes de boue.

Ce soir-là ses écailles avaient des reflets doux et luisaient à la clarté livide de la pleine lune. Ses eaux épaisses clapotaient sur le flanc d'un vieux bateau enguirlandé de plantes grimpanes aux fleurs mauves. Des roucoulements étranges et parfois de petits cris aigus d'animaux rongeurs ou de femmes excitées, s'échappaient de ce bateau amarré à la rive.

Des vieilles nattes sur le pont, des petits cousins pêle-mêle, l'odeur poignante d'opium, des yeux qui, dans la pénombre, jetaient des flammes

jaunes, comme des fauves embusqués. A droite et à gauche, étendues immobiles et muettes, les courtisanes à la forte odeur musquée, les Sirènes jaunes.

Leurs lèvres fardées saignaient comme des blessures, leurs joues avaient « la couleur de l'ivresse », les sourcils étaient rasés et au-dessus l'on avait peint des antennes très écartées et très minces « comme la silhouette des montagnes lointaines ».

Je les avais remarquées brusquement en enjambant le pont et j'avais eu le frisson comme devant de gigantesques vipères.

Mes yeux, peu à peu, s'accoutumèrent à la demi-obscurité et je distinguai maintenant derrière ces idoles fardées, accroupis, quelques dizaines de Chinois très maigres qui fumaient, les yeux perdus au loin. Ils ne regardaient pas les femmes ; ils suivaient au-dessus de l'eau, qui charriait maintenant la lune, leur rêve sans visage.

Les paillettes, les jais, les boucles d'oreille, les bracelets de bronze, jetaient de brefs éclairs dans la lueur inquiétante de la lune. Le fleuve respirait comme un animal nocturne et le bateau bougeait doucement en suivant la respiration puissante.

Ce chaland d'amour mouvant sur l'eau bourbeuse m'apparut soudain comme la cathédrale flottante d'une religion éternelle. Il était chargé de saintes et de martyres étendues sur les nattes, la tête entourée d'une auréole phosphorescente.

Sur leurs poitrines hospitalières et héroïques on distinguait les ex-votos offerts par les fidèles ; breloques d'or, larmes de jade, morsures profondes, brûlures de cigarette...

Les lustres des étoiles scintillaient au-dessus

de leurs têtes ; et dans l'obscurité musquée, des rites silencieux s'accomplissaient — les gestes millénaires des bras qui s'ouvrent et des mains qui tâtonnent...

J'avancai lentement et je tâchai, au clair de lune, de découvrir parmi ces apparitions identiques et spectrales, un visage humain pour m'accroupir humblement à ses côtés.

Une compassion douce s'était emparée de moi, un élan imprévu de sacrifice, la révélation subite que ce sont mes frères et mes sœurs lépreux.

Aussi, l'Acropole sacrée que j'ai tant aimée, s'étagea doucement en l'air. Printemps, la vallée d'Ombrie toute verte, les haies d'épines fleuries, les jeunes filles brunes, aux grands yeux, qui assises sur le seuil font de la dentelle, les colombes blanches qui roucoulent sur les cloches des monastères...

La voix argentine des petites cloches de Santa Chiara, badine, espiègle, bondissante, qui s'arrête en frémissant et reprend sa fuite feinte d'amoureuse... Elle s'arrête de nouveau et attend. Et voilà, enfin, le son formidable de la grande cloche du monastère de saint François, profond, mâle, ardent, qui couvre la petite cloche élégante de la sainte voisine...

Un instant Santa Chiara se tait interdite ; mais vite elle se ressaisit et elle recommence ses cris argentins, riante, insoucieuse, enivrée de bonheur... Et les deux voix se confondent dans l'air et s'unissent comme deux corps.

Je suivais, ravi, ces sons de cloches qui m'ont fait tant frémir. Je traversais les ruelles escarpées et m'enfonçais dans l'obscurité fraîche de l'église

royale du Poverello. Et peu à peu dans la pénombre commençait à fleurir les fresques printanières de Giotto... La Peinture, pareille à Proserpine, se levait peu à peu devant moi toute fraîche, en écartant le suaire byzantin de ses doigts de rose.

Amour, pureté, fraîcheur virginale ! Christ ressuscité qui foule la jeune herbe... Et l'herbe ne se courbe pas sous ses pieds ; toute la chair s'est volatilisée en esprit. Madeleine, les bras ouverts, se jette, effrénée, à sa poursuite ; elle veut toucher, sentir, embrasser pour croire. Elle est femme. Elle ne croit pas à l'esprit. Mais lui, l'Esprit pur, se cabre et s'écrie avec un léger frémissement : « *Noli me tangere!* » Aurait-il peur que le toucher de la femme puisse ramener son esprit encore vacillant à son étage inférieur, la chair ?

Une fusée jeta une lueur blafarde sur le bateau de fleurs. Je me retournai ; les femmes étendues et les hommes accroupis s'éclairèrent un instant avec une violence crue et retombent aussitôt dans une obscurité plus profonde.

Je regardai une à une les femmes offertes. Elles n'avaient toutes qu'un seul visage, badigeonné, peinturluré, orné suivant des traditions séculaires. Les masques de l'individu sont ici brisés, les femmes perdent leur nom, leur âge et leurs traits éphémères ; elles se sont toutes fondues ensemble, en une synthèse hiératique, mystérieuse et éternelle. En un koanon sacré, lourdement vêtu, aux talismans grossiers, au cœur immobile.

A Cnossos, en Crète, on a trouvé sur une statuette primitive de femme stéatopyge, un morceau de fer magnétique fourré dans la blessure du sexe.

Sur ce bateau de fleurs on sent de toutes parts ce talisman miraculeux, ce fer magnétique, la spirale qui ne bouge pas et attire...

Autour de ce centre mystique s'accrochèrent humblement pour le servir, le corps, l'âme, et le cerveau ; un peu plus tard les tatouages, les bijoux et les habits ; un peu plus tard encore, la grande plume de paon, l'amour.

Le bateau prend de nouveau l'aspect d'un temple préhistorique, d'une caverne au bord de l'eau, d'un autel mouvant, consacré au culte lunaire de la déesse qui porte, étagées sur sa poitrine, des séries de lourdes mamelles roses, comme celles de la truie.

Je ne choisis plus ; j'avais compris. Je m'accroupis auprès d'une femme, la première que mon pied avait heurtée maintenant et j'étendis la main...

Et aussitôt la femme remua, se releva à demi, comme si elle était subitement arrachée à sa torpeur, elle renversa la tête livide et se mit à chanter. Je la voyais à la clarté verdâtre de la lune, la tête dressée, comme une vipère.

Elle chanta d'une voix étrange, stridente ; une lamentation de bête meurtrie, une plainte triste et passionnée de chienne en chaleur ; la voix inconsolable, sauvage de la femme restée veuve dans la caverne.

Les entrailles qui sont beaucoup plus âgées que le cœur ou le cerveau se déchirent en entendant cet appel. Il ressuscite en elles la faim millénaire que nulle chair ne peut apaiser, elles se souviennent de combats et de hurlements et de haches de pierre...

Une bête fauve bondit du fond de nos reins,

notre totem — le chacal, le tigre ou le pourceau.

Circé devait chanter comme cette prostituée chinoise qui miaule en regardant l'eau. Elle seule a pu retrouver le sentier secret de la caverne. Si Ulysse avait été un peu supérieur, un peu inférieur à ce qu'il était, il ne serait jamais retourné à l'équilibre humain.

« Joshiro ! Joshiro ! murmurai-je, pris subitement d'un désir inexplicable. Je baissai les paupières et la vision de la jeune femme m'assaillit, laide et cruelle et si tentante ! « Joshiro ! Joshiro, murmurai-je, pourquoi êtes-vous tombée si bas ? »

J'entendis de nouveau sa voix rauque, effrénée, amoureusement mêlée au cliquetis des sabres. J'étouffai ; je rouvris les yeux, je vis la femme inconnue me regarder impassible à travers son masque blanc. Joshiro disparut... Je sentais maintenant ma main fiévreuse caresser le masque dur de la femme qui se donne, cette poitrine ardente et raide, ces genoux grêles et puissants.

L'aversion qui sépare les races s'évanouit. On voit tout à coup que sur l'abîme infranchissable on peut jeter un pont.

Je me relevai ; je m'appuyai sur le parapet aux cloisons laquées ; je me mis, moi aussi, à regarder par-dessus la femme repue l'eau clapotante.

Ce n'était pas une femme que j'avais caressée, c'était la femme. Celle qui a su dépouiller l'amour de tous ses ornements menteurs et des fards d'une sentimentalité roucouillante. Fini avec les ailes d'ange et les flèches et les roses ; mais des jambes musclées éclaboussées de boue et un visage bestial et cruel.

La volupté, je l'ai su ce soir, n'est point ce que

prétend la légende d'or de la race blanche — une joie corporelle, le complètement mutuel des deux sexes, la camaraderie et d'autres balivernes. La volupté est une mante religieuse. Une lutte impitoyable, une haine irréductible des deux sexes, les deux forces cosmiques ennemies, celle qui monte, celle qui descend, qui engendrent l'Univers.

L'homme qui veut lever la tête vers le ciel et la femme qui l'enlace en sifflant, en miaulant, comme cette Chinoise ce soir, et le rabat sur la terre.

Les geishas japonaises se penchent au-dessus de l'homme dans l'amour, comme s'il était malade et qu'elles s'apprêtaient à le guérir ; ou comme s'il était leur fils et qu'elles lui ouvraient le sein et l'allaitaient. La Chinoise se penche au-dessus de l'homme comme s'il était son ennemi mortel, qu'elle l'avait pris dans la guerre et qu'elle savait qu'il n'y a pas de pitié.

Circé devait être jaune et chinoise. Les sirènes blanches, comme elles apparaissent ingénues et novices, illettrées dans la science érotique, inhabiles et superficielles, confondant l'amour avec le sport ou la soif de l'or ou le bonheur.

Ici la volupté déborde tous ces menus plaisirs, elle dépasse la parole articulée, elle retourne au cri sauvage, elle rentre encore plus bas dans les grandes Racines ; dans la bête, la plante et la mort.

« La bouche du serpent dans les bambous verts — le dard du frelon jaune — léger est le mal qu'ils peuvent faire ; — bien plus venimeux est le sein de la femme » chante une vieille bouche chinoise.

« Non, il n'est pas venimeux, le sein de la femme,

pensai-je dans la pénombre tiède et malodorante des cheveux dénoués et des corps en sueur. Il n'est que le serviteur fidèle — et combien habile ! de l'une des deux grandes forces à laquelle il serait sacrilège et vain de résister —

de la force qui nous pousse vers la terre.

Bénie soit cette force ! Bénie soit la force adverse aussi qui nous pousse hors de nos corps, vers en haut ! De leurs luttes et de leurs amours naît ce spectacle féerique et bien-aimé : le monde. »

Vers minuit je sortis du bateau de fleurs et « je revis les étoiles ».

XIX

Je repris ma marche vers le nord. Je me sentais un peu triste et fatigué mais mon cœur était content. Il y avait quelque chose en moi qui mûrissait dans ces expériences douloureuses et pourtant si simples et banales.

Je me suis toujours efforcé de laisser la vie quotidienne pénétrer en moi avec l'impétuosité des événements extraordinaires. Contempler les étoiles, embrasser une femme, boire un verre d'eau fraîche, manger une tranche de pain, me donnaient toujours des sensations vierges, une commotion de miracle.

J'ai toujours tâché de voir toutes choses avec des yeux toujours nouveaux. Je suivais, à mon insu, le commandement de Tching Thang, si inefablement difficile dans sa simplicité ; cet empereur chinois avait tracé sur sa baignoire cette phrase terrible : « Renouvelle-toi chaque matin ! »

J'avais loué une charrette traînée par des bœufs. Mon guide était un vieillard paisible, aux rares moustaches tombantes, aux pantalons fortement serrés au-dessus de ses chevilles. Il s'appelait Wang Lung. Je l'avais choisi parce qu'il avait appris par son fils revenu de l'Amérique quelques

mots anglais, les plus essentiels : « J'ai faim, j'ai soif, bon, mauvais, oui, non, Dieu, feu. » Nous combinions ces mots de mille manières, nous les complétions par des gestes et des regards et nous étions devenus presque des amis. J'avais réussi à rendre humain l'œil noir de Wang Lung quand il se posait sur moi.

Nous nous étions enfoncés dans une immense plaine, très calme, loin du fleuve. Une atmosphère de sérénité grave, une présence invisible d'esprits éternels surgis de la terre. La poussière et le soleil, les étoiles et la fraîcheur nocturne alternaient dans un rythme solennel. Et mon sang peu à peu s'était mis à l'unisson et goûtait un bonheur très antique que je croyais perdu.

Que nous étions loin des côtes fiévreuses, empestées par les Blancs ! Le temps, ici, dans cette calme solitude, avait repris sa marche majestueuse et sa respiration de plante. Il se mouvait à peine, comme une eau très profonde qui coule et se dirige vers la mer sans se presser. Le temps ici avait une allure d'éternité ; et tout ce qui était trempé dans sa substance précieuse et stagnante devenait presque éternel. C'était ici le visage auguste de la terre avant l'apparition si indésirable de cet insecte bourdonnant et trouble-fête, l'homme.

Une légende orientale m'obsédait doucement tandis que les roues de notre charrette s'enfonçaient dans la poussière et avançaient pas à pas.

Je me rappelle qu'un jour, aux Indes, je fus surpris par la nuit dans un village très pauvre. Les vieillards vinrent s'asseoir autour de moi ; un jeune homme aux yeux de gazelle connaissait l'anglais et nous servit d'interprète.

— Pourquoi voyages-tu? me demanda un vieillard au turban blanc.

— Pour voir la terre.

— Mais tu peux la voir de chez toi.

— Mais je veux toute la terre.

Le vieillard alors se mit à me parler avec une bienveillante ironie :

— Pourquoi toute la terre? Le centre de la terre, ta patrie, ne te suffit-elle donc pas? Fais le tour de ta patrie et tu feras le tour du monde. Pardonne-moi, je vais te raconter une chose ancienne :

« La Mère de l'Univers avait deux fils : le dieu de la sagesse et le dieu de la guerre. Tous les deux voulaient s'asseoir sur ses genoux.

« — Je ne peux pas vous prendre tous les deux, dit la mère. Allez faire le tour de l'Univers ; celui qui reviendra le premier s'assoira sur mes genoux.

« Le dieu de la guerre bondit sur son coursier et partit comme une flèche. Le dieu de la sagesse, accroupi aux pieds de sa mère, entendit son frère s'éloigner à brides abattues, il se leva, s'inclina devant sa mère, tourna trois fois autour d'elle et s'assit sur ses genoux.

« Quand, après des années, le dieu de la guerre revint tout essoufflé, il vit son frère sur les genoux de sa mère ; il se mit en colère :

« — Pourquoi l'as-tu sur les genoux? s'écria-t-il ; il n'a pas bougé d'ici.

« Et la mère répondit :

« — Ce qui compte, mon fils, ce n'est pas de faire le tour de l'Univers, c'est de faire le tour du centre de l'Univers! »

Le Chinois a suivi cette voie du dieu de la sagesse. Chaque matin il se lève, s'incline devant la terre, va et vient, très grave, autour d'elle, s'assied le soir sur ses genoux. Ses pieds, ses mains, son cerveau, pareils à des racines, sont chargés de terre. Il la vit, la respire, la sème, comme une femme. Il la vénère comme une Mère bienfaisante, aux mamelles gonflées de lait.

Ce n'est pas la terre qui lui appartient, comme à nous autres êtres frivoles, sans racines, ballottés au vent, emportés sur la croupe du cheval du dieu de la guerre ; c'est lui qui appartient à la terre. Toute sa vie, il la sert courbé ; quand il meurt, il rentre dans son sein, comme la semence, comme un grain de blé ; il croise les mains, il reçoit la pluie et le soleil et il agit, avec une force décuplée, sur les vivants.

La mort est un tourbillon de puissances invisibles qu'il faut se concilier par des sacrifices et des prières ; sinon, malheur à toi !

Tous les ancêtres, pareils à des trésors inestimables, sont enfouis dans la terre et y mènent une existence toute puissante. Le Chinois les sent surgir du sol et partager avec lui le pain et les larmes. Peuple immense de cadavres qui dirige les vivants. Le tombeau est le centre fixe autour duquel tourne la vie.

« L'homme a la terre pour modèle ! » s'écrie Lao-Tsé. L'hiver il tombe avec elle dans la torpeur ; il renaît avec elle au printemps ; il mûrit comme un melon jaune dans les vergers de l'été.

Le froid vient, la terre se durcit, les arbres se dépouillent, les oiseaux s'envolent ou se cachent. Le Chinois suit le grand rythme, il s'enferme dans

sa maison, il se repose, il attend. Lorsqu'il pleut, il sent la pluie lui pénétrer les chairs et les os et l'abreuver comme la terre.

« Veillez sur les ponts ! Fermez les chemins ! Ne découvrez pas ce qui est couvert ! N'ouvrez pas les maisons ! Que tout soit clos et enfermé ! »

De même en hiver ses idées se rétrécissent, sa morale devient plus stricte, des actions permises au printemps sont interdites en hiver. Tout se resserre, devient égoïste, mesquin et dur.

Au printemps la terre s'ouvre, les maisons s'ouvrent, les oiseaux rentrent, les arbres reverdissent. Le vieux poète a raison : « Personne ne peut garder les cinq commandements bouddhiques lorsque les cerisiers sont en fleur. » L'amour chatouille les corps, la morale s'élargit. Les fêtes printanières commencent. Dans les temps antiques, jeunes gens et jeunes filles cueillaient des orchidées et se jetaient dans la danse. Une danse rituelle, excitante, accompagnée de joutes, de chants d'amour.

« Pour la mort, pour la vie, pour la peine — avec toi je m'associe. — Je prends tes mains dans les miennes — avec toi je veux vieillir ! »

On oubliait, au printemps, la rudesse de la vie et ses préoccupations mesquines ; une ivresse surgie de la terre, gonflait les cœurs. On affrontait la vie avec générosité et courage :

« Pourquoi te dis-tu sans habit, mon amour ? — Avec toi je mets le mien en commun ! »

Nous traversons l'interminable plaine du Yang-Tsé, mon guide et moi, en silence. La vie n'a gardé que ses fonctions les plus élémentaires et mon cœur s'y adapte avec gratitude ; il lui semble

qu'il retourne, après tant de détours, à la maison maternelle.

Un soir je me sentis fatigué ; il faisait frais.

— Wang Lung, m'écriai-je, du feu ! J'ai faim !

Wang Lung s'inclina, la charrette s'arrêta. Nous allumâmes du feu, je m'assis, jambes croisées, et je regardai les flammes. Le rire sinistre de l'hyène se fit entendre au loin, un chacal glissa dans les broussailles.

Wang Lung alluma sa pipe et ferma les yeux, tourné vers l'occident. Son visage maigre, crevassé, étincelait sous les reflets des flammes.

« Il fait sa prière, pensai-je ; il parle à son Dieu. Il est monté au sommet de son existence ; ne le dérangeons pas ! »

J'oubliai ma faim, j'eus honte d'être inférieur à ce vieux Chinois. Il avait sûrement faim, lui aussi, il se dominait.

Un instant Wang Lung inquieté par mon silence, ouvrit les yeux et me regarda.

— Dieu ? lui dis-je en souriant.

— Dieu ! répondit-il et il referma les yeux.

Je sortis alors mon prie-Dieu à moi, le carnet. Je regardai les flammes et j'évoquai tout ce que j'avais vu et senti pendant ces derniers jours. Les deux marches : la visible à travers la Chine et l'invisible...

J'avais vu une fois une icône byzantine, saint Georges. Le jeune héros aux cheveux blonds, sur son cheval blanc, la lance levée, se jetait contre le monstre. Tous les corps — saint Georges, cheval, monstre — étaient compacts, musclés, bourrés d'une matière intense. Un drame réel, une lutte sanglante.

Mais au-dessus de ce saint Georges réel il y avait en l'air un autre saint Georges sur le même cheval blanc, avec la même lance, contre le même monstre. Mais tout, dans cet étage supérieur de la vision, était dématérialisé, les corps étaient transparents et l'on voyait à travers eux les champs en fleur et les montagnes lointaines d'un bleu pâle.

C'était un saint Georges plus réel que celui de la réalité, le corps astral de l'action, la fleur pâle et immortelle de la matière.

Je sentais ce soir dans la solitude, devant les flammes, cette double marche de mon être. Je voyais, je touchais la marche visible; tous ses détails étaient solidement fixés par la matière. Mais la marche intérieure tremblotait à demi évanouie, dénuée de corps solide. Il fallait la fixer par des mots pour qu'elle ne se disperse pas.

Mobiliser ces soldats intrépides, les vingt-cinq lettres de l'alphabet, assiéger le souffle, le capter, ne plus le laisser vagabonder en l'air... Oui, je sais, l'essence la plus fine ne peut pas être retenue par le filet du mot; mais il reste toujours quelque chose, un parfum subtil, qui nous donne le branle et nous fait voir l'invisible.

Je sentais mon cœur élargi, ces derniers jours, par mon contact avec la terre dans la solitude. Quelque chose en moi avait mûri; quelqu'un en moi avait fait un pas en avant.

Penché sur mon carnet, je tâchai de suivre cette ligne qui avait bougé.

XX

L'Humanité.

Ce n'est pas toi qui as crié. Ce n'est pas ta race. Derrière toi les générations innombrables — blanches, jaunes, noires — s'élancent et crient.

Délivre-toi de ta race. Tâche de vivre l'effort tout entier de l'homme. Regarde en frissonnant comment l'homme bifurque de l'animal et s'efforce de se tenir debout, de mettre de l'ordre dans ses cris inarticulés, d'abriter la flamme entre les pierres, d'abriter l'esprit entre les os de son crâne!

Aie pitié de cette créature qui, un matin, est sortie des singes, nue, sans défense, sans cornes et sans dents, seule, avec une étincelle mystérieuse derrière son large front fragile.

Il ne sait pas d'où il vient ni où il va. Mais il veut, en combattant, en aimant, en tuant, s'ouvrir un chemin.

Regarde les hommes, aie pitié d'eux! Regarde-toi toi-même, au milieu des hommes, aie pitié de toi! Dans la lumière crépusculaire de la vie nous nous touchons les uns les autres, nous nous adressons des questions, nous tendons l'oreille, nous crions au secours!

Nous courons. Nous savons que nous courons

vers la mort mais nous ne pouvons pas nous arrêter.

Nous tenons une torche et nous courons. Notre visage pour un instant s'éclaire ; mais nous transmettons en hâte la torche à notre fils et nous nous éteignons aussitôt, nous descendons dans la terre.

La mère regarde, en avant, la fille ; la fille regarde en avant, par delà le corps de son époux, le fils.

Telle est la marche de l'Invisible sur la terre.

Tous, sans pitié, nous regardons en avant, poussés par de gigantesques forces obscures.

Lève-toi au-dessus du rempart éphémère de ton corps, regarde derrière toi les siècles. Que vois-tu ?

Des animaux, couverts de poils, sortent de grandes forêts en mugissant ; ils se jettent les uns sur les autres et se transforment en une motte de sang, de chair et de boue.

Regarde : Les peuples montent de la terre comme l'herbe et tombent de nouveau sur la terre — fumier fécond pour les semences futures. La terre s'engraisse de la cendre, du sang et de la cervelle des hommes.

Des peuples disparaissent à mi-chemin, ils naissent et meurent stériles. Des gouffres s'ouvrent tout à coup au milieu des ténèbres,

des peuples s'y précipitent, des commandements incohérents se font entendre dans le brouhaha chaotique et les troupes humaines s'affolent.

Nous devinons soudain au dessous et autour de nous et dans les tréfonds de notre cœur des puissances aveugles, insatiables, sans cœur et sans cerveau.

Nous naviguons sur une mer en tempête, un éclair violent nous illumine ; à un radeau fragile nous avons confié nos richesses, nos enfants et nos dieux.

Tels les flots sombres, denses, lourds de sang, les siècles montent et descendent. Chaque instant est un abîme qui s'ouvre.

Scrute la mer ténébreuse sans trébucher. Scrute l'abîme sans illusions, sans insolence, et sans peur.

Cela ne suffit pas ; tâche de donner un sens à l'abîme.

Exerce ton cœur à dominer autant qu'il peut une arène plus vaste.

Embrasse pour un siècle, pour deux siècles, pour trois, pour dix siècles la marche de l'homme. Exerce ton œil à regarder les peuples se mouvoir en de grands espaces.

Plonge-toi dans cette vision, avec patience et amour, jusqu'à ce qu'enfin le monde en toi respire et les combattants s'éclairent, s'unissent dans ton cœur et se reconnaissent en frères.

Le cœur unit ce que le cerveau divise, il dépasse l'arène de la nécessité et transforme la lutte en amour.

Marche au bord de l'abîme vorace et tâche de saisir la vision. Soulève la trappe multicolore du mystère, — les étoiles, la terre, les hommes et les idées.

Donne forme et sens à l'infini informe et stupide.

Rassemble en ton cœur toutes les épouvantes accueilles tous les frissons. Qu'est-ce que le bonheur ? Vivre tous les malheurs. Contempler d'un œil clair et intrépide l'Univers.

Nous sommes une humble lettre, une syllabe, un mot de l'Odyssee gigantesque. Nous sommes plongés dans un chant épique et nous brillons comme des coquilles humbles immergées dans la mer.

Quel est notre devoir? De lever la tête au-dessus du texte, pour un instant, tant que nos poumons le supportent, et de respirer le chant éternel ;

d'unir tous les incidents, de donner un but au voyage, de travailler en compagnie des bêtes, des hommes et des dieux et,

lentement, patiemment, de bâtir au-dedans de notre tête Ithaque.

Comme un flot, très lentement, avec un effort sanglant, émerge au milieu de l'océan du néant l'œuvre de l'homme.

Sur cet flot les générations humaines travaillent, aiment, espèrent et meurent. De nouvelles générations marchent sur les cadavres des pères, continuent l'œuvre au-dessus de l'abîme et s'efforcent d'appriivoiser le mystère sauvage —

en labourant un champ, en embrassant une femme, en étudiant une pierre, un animal ou une idée.

Des tremblements de terre surviennent, l'île trébuche, un coin s'engloutit, un autre coin monte des flots sombres.

L'esprit est un ouvrier marin et sa tâche est de bâtir le chaos.

De toutes ces générations, de tous ces malheurs et bonheurs, de toutes ces amours, ces guerres et ces idées, monte une voix pure et calme,

pure et calme car elle contient tous les péchés

et toutes les inquiétudes de l'homme, elle les dépasse et monte !

Du fond de cette masse humaine quelqu'un monte avec les mains, avec les pieds, étouffé dans les larmes et dans le sang, et tâche de se libérer.

De se libérer de qui? Du corps qui l'emprisonne, du peuple qui le soutient, de la chair, du cœur et du cerveau de l'homme.

— Seigneur, qui es-tu? Tel un Centaure tu te dresses devant moi, les mains tendues vers le ciel, les pieds profondément enfouis dans la boue.

— Je suis celui qui monte éternellement ! Je tends les mains, m'accroche à tous les corps, lève la tête au-dessus de l'esprit pour respirer ; j'étouffe de toutes parts, rien ne peut me contenir !

— Pourquoi trembles-tu?

— J'ai peur. Toute ma tâche, à chaque instant, se trouve en péril. Toute ma tâche dans chaque corps se trouve en péril. Je foule, je refoule toutes les chairs et je crie dans la nuit :

Au secours !

La Terre.

Ce n'est pas toi qui as crié. Ce n'est pas ta race qui crie dans ta poitrine d'argile. Ce ne sont pas les générations humaines, les blanches, les jaunes, les noires, qui crient dans ton cœur.

La Terre entière, avec ses fleuves et ses arbres, avec ses animaux, ses hommes et ses dieux, est accrochée à ta poitrine et crie.

La Terre se soulève dans ton cerveau et contemple pour la première fois son corps entier.

Elle frissonne. Elle se voit une bête fauve qui mange, met bas, bouge et se souvient. Elle a faim,

elle dévore ses enfants, — plantes, animaux, hommes, idées — elle les moule entre ses mâchoires lourdes, les filtre à travers son corps et elle les coule de nouveau sur la terre.

Elle se souvient, elle rumine ses passions. Dans mon cœur sa mémoire s'ouvre, s'épanouit, s'empare du temps et de l'espace.

Je me rappelle un désert interminable de matière indestructible et incandescente. Je brûle !

Je traverse le temps incommensurable et mort, tout seul, désespéré, en criant dans le désert.

Lentement la flamme se rabaisse, la matrice de la matière se rafraîchit, la pierre bouge, elle s'émiette et de la terre monte, en tremblant, une petite feuille verte.

Elle s'accroche fortement à la terre, elle se dresse, elle happe, insatiable, l'air, l'eau et la lumière, elle se met à traire tout l'Univers.

Elle se met à traire tout l'Univers et veut le passer par son corps minuscule et le transformer en fleurs, fruits et semence.

La mer frissonne, elle se divise en deux, et de ses profondeurs fangeuses grimpe un ver affamé, inquiet et aveugle.

La pesanteur est vaincue, la pierre tombale est soulevée, les arbres et les animaux apparaissent chargés d'amour, crevant de faim.

Je vois la terre et je frémis en revivant le danger ; je pourrais m'endormir, me laisser perdre dans ces racines qui sucent voluptueusement la boue ; je pourrais étouffer, enfoui dans cette peau épaisse et ridée.

Ou bien me buter éternellement dans le crâne sombre et sanglant de l'ancêtre.

Mais je me suis échappé. J'ai dépassé les feuilles plantureuses, j'ai laissé derrière moi les poissons, les oiseaux, les bêtes et les singes. J'ai fait l'homme.

J'ai fait l'homme et maintenant je veux le défaire.

« Il ne peut pas me contenir ! Il ne peut pas me contenir ! Je veux m'échapper ! » Ce cri déchire, depuis des milliers d'années, les entrailles du monde !

Il bondit de corps en corps, de génération en génération, d'espèce en espèce, toujours plus carnivore et plus puissant. Tous les pères crient : « Je veux engendrer un fils qui me dépasse ! »

Au moment terrible où ce cri traverse notre corps, nous sentons, en un éclair, de toutes parts, une force préhumaine qui nous pousse.

Un vent d'amour souffle sur la Terre, un vertige s'empare de tous les vivants ; ils s'accouplent dans l'eau, dans les cavernes, en l'air, sous la terre, en transmettant de corps en corps une grande, une inconcevable nouvelle.

Ce n'est qu'à présent, sentant derrière nous l'assaut, que nous commençons à deviner obscurément la cause qui poussait les animaux à lutter, à engendrer et à mourir ; et derrière les animaux, les plantes et toute la réserve de la matière.

Reconnaissance et pitié envers nos vieux camarades de combat ! Ils peinaient, ils aimaient, ils mouraient pour nous frayer le chemin.

Nous aussi, dans la même volupté, espérance et douleur, nous travaillons pour quelqu'un qui, à chacune de nos actions héroïques, avance d'un pas.

Toute notre lutte aura de nouveau un but supé-

rieur à nous, où nos peines, nos misères et nos crimes seront utilisés et sanctifiés.

Un assaut s'est déclenché. Un souffle s'élançe, gonfle et fructifie la matière, traverse les plantes, transperce les animaux, crée l'homme, il s'accroche à sa tête comme un oiseau de proie, et jette son cri strident:

Notre tour est venu ! Le souffle s'empare de nous, il transmue en nous la matière en esprit, il s'appuie sur notre cerveau, il chevauche la semence et il se jette hors de nous en repoussant en arrière notre corps et notre esprit.

Toute cette vie ne serait que la chasse éternelle et visible d'un Fiancé invisible qui poursuit de corps en corps, dans l'éternité, la Fiancée indomptable.

Et nous autres, tout le cortège nuptial, plantes, animaux, hommes, nous nous élançons en tremblant vers l'alcôve mystérieuse. Et chacun de nous porte en frissonnant les symboles sacrés du mariage :

l'un le Phallus, l'autre la Matrice.

XXI

Je me sens enivré d'un vin exotique, fait de dattes, de bananes et de riz ; et de quelques gouttes d'un sang lourd et mystérieux.

Était-ce bien le Peiping réel que j'ai longuement, douloureusement pénétré ? Ou bien ce Peiping n'était-il qu'une fumée bleue de mon ivresse ?

Je laissai Wang Lung et sa charrette, pris soudain d'impatience ; un pressentiment voluptueux donnait la fièvre à mon corps.

Le printemps était tendre comme une toute jeune pousse de bambou ; les glycines suspendaient au-dessus des ordures leurs grappes odorantes ; de longues allées d'acacias en fleur assiégeaient les vieilles murailles édentées. Et du fond du ciel pourpre des déserts accouraient des bandes de corbeaux qui avaient senti de loin le cadavre immense.

L'étoile du soir palpitait comme un cœur. Sur le linteau de la grande porte de la cité les trois idéogrammes rituels, si risibles dans cette misère : *Tai Ha Men*, grande porte de la Félicité. Leurs lignes noires s'accouplaient et se raidissaient au-dessus de ma tête comme un nœud de serpents.

Des Thibétains crasseux et barbus, des Mandchous géants, des Mongols surnois et taciturnes,

des Chinois sveltes et dévergondés ; des bonzes à la robe monacale couleur de terre ; des hommes et des femmes du désert, aux jambes maigres et nerveuses, aux longs yeux remplis de solitude.

Des ânes, des boucs, des porcs, des buffles vautrés dans la boue. Urine fermentée, huile de ricin rance et l'exhalaison âcre de la sueur humaine. L'odeur de la Chine. Le vent souffle et les murailles, les temples, les tombes s'effritent et la poussière des morts vous prend à la gorge.

Je m'abandonne à ce fleuve de petits yeux obliques, d'odeurs et de couleurs...

« Patience... patience... me disais-je, ne te bouches pas le nez, respire. Tao la divine essence pénètre et purifie toute ordure. N'oublie pas ce que le sage Chouang répondit à son disciple curieux :

— Mais où donc se trouve ce que tu appelles le Tao?

— Il n'y a rien sur la terre, au ciel et dans les enfers où Tao ne se trouve.

— Dis-moi précisément où.

— Voilà, il se trouve dans cette petite fourmi.

— Plus bas encore !

— Dans cette feuille d'herbe.

— Plus bas encore !

— Dans ce caillou.

— Plus bas encore !

— Voilà, dans l'excrément humain !

L'odeur de la Chine persiste, accrochée à mes narines ; son origine divine ne parvient pas à me consoler. Mais on doit enfin s'y résigner. Toute l'écorce de cette merveilleuse terre est faite d'en-

grais humain. Lui aussi, lui surtout, est divinisé dans cette étreinte universelle du Tao.

Les livres religieux en parlent avec insistance et respect. Tchéou-Li, le livre sacré, ordonne, depuis trois mille ans déjà, très minutieusement, les rites concernant l'élaboration et l'usage de l'engrais humain, « base de la civilisation chinoise ».

J'avais souvent, en traversant les villages chinois, fixé ma pensée sur ces pages sacrées pour pouvoir supporter l'insupportable. Depuis des milliers d'années la Chine observe religieusement la loi de ce mouvement circulaire et elle prospère. Rien ne se perd ; tout tourne et retourne, sous des formes différentes, immortel. La vie est un vase clos où l'élément unique, le Tao, se combine indéfiniment et crée, détruit et recrée les fleurs, les ordures et les dieux.

Tout est un ; heureux qui peut, à travers les masques innombrables et coulants, discerner cette unité immuable. Il s'inclinera alors, avec respect, devant l'engrais humain.

Désespéré, je me réfugiai ce soir dans ces pensées afin de détourner un peu l'attention de mes sens ; je n'y parvenais pas tout à fait et je regardai autour de moi avec impatience pour me frayer un chemin à travers cette foule.

Tout à coup, mon ami Li-Teh, monté sur son riksha, s'élança à mon secours. Il me serre la main, il me souhaite la bienvenue d'un ton cordial et sec. Il parle toujours très peu, il est resté poli et distant. Mais il y a dans ses petits yeux noirs quelque chose de nouveau qui m'inquiète : une nouvelle pointe d'acier.

« Il ne fallait pas accepter son invitation », me dis-je et je lui exprimai à haute voix la joie de le revoir ; je deviens, l'assurai-je, en le revoyant, le jeune étudiant d'Oxford. »

Il sourit ; ses dents très blanches étincelèrent un instant.

— Oui, dit-il... Oxford, la jeunesse... les filles blondes, la bière... et il resserra les lèvres.

Un vieux coolie se prosterna devant moi ; je montai dans son riksha.

Les acacias embaumaient l'air du soir. Peiping bourdonnait comme une ruche dégorgeant d'abeilles en colère. Les enseignes flamboyantes s'agitaient au-dessus de nos têtes — de longues bannières rouges et noires aux gros signes entrelacés, d'un charme inquiétant. Comme si cet alphabet bizarre était une jungle ténébreuse où s'entortillaient et s'embrassaient amoureusement, où se combattaient avec fureur les serpents séculaires de la connaissance.

Nous traversâmes vite les rues encombrées. Li-Teh en avant. Mes yeux étaient fascinés par le dos de mon coolie, devant moi. Il se balançait à droite et à gauche et la grosse sueur coulait le long de son corps délabré. Je prêtai l'oreille et j'écoutai dans la rumeur de Peiping ses larges plantes de pied taper rudement les dalles disjointes ou clapoter dans la boue.

Li-Teh surprit mon regard sur le dos ravagé de mon coolie :

— Ce sont nos bêtes de somme, dit-il en découvrant de nouveau ses dents. Et les vôtres aussi... ajouta-t-il après une courte hésitation.

Un sourire sinistre frissonna sur ses lèvres fines et tranchantes.

Je ne répondis pas mais j'eus honte. Je sentis tout à coup que tous les deux sont dégradés ; et l'homme qui traîne et l'homme qui se laisse traîner.

Pour me consoler un peu je m'empressai de trouver une excuse :

— Tant que le monde existera, dis-je à mon ami, il y aura, je le crains, des coolies sous des masques différents... Nous aussi, les Blancs, nous avons nos bêtes de somme à face humaine. Cette injustice est inhérente à la vie sociale. Mais la révolte aussi, Dieu soit loué ! contre cette injustice. Après, la nouvelle injustice vient, dans une autre classe, sous un autre masque. Ce n'est que le changement du masque qui s'appelle, triomphalement, pour quelques instants, émancipation et liberté.

Li-Teh se retourna brusquement et me regarda. Cette chose nouvelle, la pointe d'acier, brilla et s'éteignit aussitôt dans ses yeux. Quelque ressort caché grinça dans sa chair ; mais vite il se ressaisit :

— Oui... murmura-t-il et il se tut.

Je me souvins aussitôt d'un soir, à Oxford, dans une petite boîte d'étudiants. Joshiro, que depuis quelque temps Li-Teh désirait, dansait impudemment devant nous, aux bras d'un jeune Anglais très beau. Li-Teh la regarda longuement et les muscles de son visage restaient immobiles.

Mais voilà que tout à coup il sortit de son gilet un canif ; il se baissa un peu au dessous de la table, et il l'enfonça trois fois, d'un geste lent, dans sa jambe.

Mais à présent, il y avait en lui quelque chose de nouveau. Li-Teh ne sort plus de couteau ; il ne retrouve plus son équilibre en répandant le trop-

plein de son sang. Il refoule, il digère, il ne dépense plus en vain une goutte de ses forces ; il se ramasse, il s'apprête à bondir.

J'avais vu, grossièrement peint sur les parois d'une caverne en Afrique, un tigre à l'affût. Il avait levé une patte de devant, il l'avait étroitement roulée, en ressort prêt à se déclencher. Son œil jaune, en apparence somnolent, couvait une proie invisible.

« Il ne fallait pas accepter son invitation, me répétais-je. Il n'est plus mon ami. Un nouveau démon le possède. Je vois dans ses yeux la patte du tigre. »

XXII

Une porte seigneuriale fraîchement peinte en rouge, grande ouverte. Les ruelles tout autour sont encombrées d'une foule aux haillons fantastiques.

Des moines mendiants appuyés sur le long bâton aux petites clochettes tendent, en psalmodiant tout bas, leur écuelle vide. Des enfants nus, garçons et filles, se vautrent dans une mare d'eau au carrefour, avec de petits cochons blonds et des canards bleu-verdâtres.

De longues files de rikshas à droite et à gauche de la porte ; et les coolies accroupis qui fument engourdis dans le rêve.

— La maison paternelle ! prononça Li-Teh en sautant de son riksha.

Et comme je regardais avec surprise ce décor de festival, mon ami me rassura :

— Non, ce n'est pas en votre honneur ! siffla-t-il, et je crus surprendre un brin d'ironie dans sa voix. Mon père fête aujourd'hui son quatre-vingtième anniversaire. Vous êtes venu en un jour propice. Daignez, cher ami, passer notre seuil !

Un brouhaha confus. De sourds battements de tambour, des flûtes aiguës, des voix nasillardes.

De bas en haut toute la cour joyeusement parée de longs oriflammes aux lettres d'or.

Li-Teh se mit à me les traduire d'un air un peu ennuyé :

« Que les grands dieux de la lumière te conservent encore longtemps sur la terre ! » « Des fils, des petits-fils et des arrière-petits-fils... » « Tu es l'arbre béni, chargé de fruits mûrs et de fleurs. »

— Ce sont des bandes de soie envoyées à mon père par ses amis. On lui a offert aussi des pigeons, des gâteaux et des manuscrits rares. Mais, je vous prie, venez vous prosterner devant le vieux !

Je me prosternai devant le vieux mandarin. Il trônait sur un fauteuil profond, aux dragons finement sculptés. Il était très gros, à la barbiche rare, aux moustaches clairsemées et tombantes, aux mains merveilleusement belles. Il ressemblait à un vieux Bouddha très triste.

La grande salle était comble ; des seigneurs en robes de soie, des dames élégantes ; une forte odeur de jasmin et de musc. Une réunion d'oiseaux exotiques, aux couleurs éclatantes.

Au fond, sur une estrade improvisée, une troupe de jeunes acteurs jouait une vieille comédie : de beaux garçons fardés jouaient les femmes fatales ; leurs voix étaient affreusement nasillardes ; des bandits féroces, des moines pervers et hypocrites ; et les flûtes aiguës accompagnaient et accentuaient, insouciantes, ces passions trop humaines.

Le vieux mandarin me sourit et articula quelques paroles en chinois.

— Il est content, m'expliqua Li-Teh. Il vous prie de l'excuser de son ignorance des langues étrangères. Il ne peut, dit-il, que vous sourire.

Des serviteurs circulaient entre les invités et offraient sur des plateaux de laque de toutes petites tasses de thé parfumé au jasmin. On riait, on chuchotait, on fumait, on grignotait des graines de melon grillées.

Je scrutai à la dérobée mon ami Li-Teh. Son masque était devenu plus accentué, ses yeux plus sombres. Son regard était toujours loin, immobile, sur un point fixe.

« Il doit travailler beaucoup, pensai-je ; il doit être dévoré par un grand effort. Lutte-t-il contre les Rouges ? Lutte-t-il contre ses frères fourbes et puissants, les Japonais ? »

— Cher ami, dis-je, les acteurs japonais m'ont fait une impression profonde ; mais je ne pouvais pas comprendre leur voix si artificiellement nasillardes. Maintenant je sais : ils vous imitent.

Li-Teh grommela entre ses dents :

— Des singes...

— Li-Teh, dis-je pour sonder un peu mon ami, Li-Teh, pourquoi donc cette haine implacable contre le Japon ?

— Ce n'est point de la haine, grommela Li-Teh, c'est du mépris.

— Ce sont vos frères, Li-Teh...

— Seriez-vous pacifiste ?

— La guerre est une chose terrible ; je l'ai vue !

— Oui, terrible, riposta Li-Teh, mais efficace. Elle accélère la marche du monde ; elle mobilise les grandes vertus, elle peut transformer le petit bourgeois ignoble en héros. Et puis...

— Et puis ?

— Elle est là ; c'est la seule réalité. Le guerrier, l'homme décidé à recevoir et à donner la mort...

Les autres, ce sont des déchets ; qu'ils pourrissent.

— Joshiro... commençai-je.

A ce nom, Li-Teh se tourna avec véhémence ; son masque était raidi, féroce :

— Je sais, dit-il ; elle est de nouveau rentrée.

— Joshiro aime la Chine et travaille pour sa libération... Ne pourriez-vous pas vous entendre ? Elle m'a donné rendez-vous en Chine... fis-je en déformant un peu, exprès, les paroles de Joshiro.

— Où ? fit Li-Teh d'un ton brusque qu'il ne put maîtriser.

— Ici même, à Peiping.

— A Peiping ! s'exclama Li-Teh avec un accent de rage.

Il se tut. Un rire sardonique desserra bientôt ses lèvres.

— Nous verrons... grogna-t-il. Nous verrons...

Je ne pouvais pas comprendre. Je jugeai démesurée cette rage. Était-ce donc l'amour si affreusement déformé en haine ? Et comment cet homme fort, qui sentait si profondément sa responsabilité envers son pays menacé, daignait-il s'occuper de ses petites affaires sentimentales ?

— Li-Teh..., fis-je décidé à approfondir ce mystère. Mais en ce moment mon ami se levait.

— Mon oncle Kung Ta hen, dit Li-Teh.

Il y a un demi-siècle ce vieux mandarin était attaché à l'ambassade chinoise à Paris. Il parlait un français étonnamment vieux. Nous nous mîmes à causer. Il s'assit entre Li-Teh et moi et me regarda de ses petits yeux affables et rieurs.

— Les communistes, lui dis-je tout bas, pour lui secouer un peu la béatitude somnolente, avancent en Chine. Ce soir les dépêches sont alarmantes.

Une grande province est tombée entre leurs mains.

Le vieux sourit :

— La Russie est éphémère, dit-il ; la Chine est éternelle.

— Le Japon, ajoutai-je d'un ton effrayé, convoite le littoral chinois. Et il l'aura. Le Japon est terrible.

— Le Japon est éphémère ; la Chine est éternelle.

— Mais le Yang-Tsé, il y a quelques années, a débordé ; trente millions d'âmes ont péri.

— Oui, oui... mais la Chine est éternelle.

Une jeune fille s'approcha de nous en sautillant avec grâce sur ses petits pieds mutilés, enveloppés de mules brodées ; elle ressemblait à un oiseau blessé. Elle portait une robe de soie jaune miel ; ses cheveux lourds avaient des reflets bleu laqués. Son sourire était d'une douceur et d'une tristesse ineffables. Elle s'inclina :

— Ma sœur Siu-lan, dit mon ami. Vous pouvez lui parler ; elle comprend un peu l'anglais.

Une émotion étrange s'empara de moi. Je sentis le corps astral de cette jeune fille pénétrer voluptueusement l'enveloppe invisible et palpitante de mon corps.

Où l'avais-je donc vue ? Nulle part. Mais son visage fluide et tremblotant correspondait à merveille au visage fixe que je cherche sur la terre.

Le mystère de cette ardeur à s'unir que l'on nomme amour, m'est toujours apparu comme une réminiscence terrible ; un ordre donné par un ancêtre des cavernes ; un Juif errant à travers les siècles et les corps, et qui cherche éperdument. Quelqu'un de mes ancêtres avait aimé dans les

cavernes et il n'a pas pu la posséder, une femme qui ressemblait à cette Chinoise qui tremblotait devant moi.

« Siu-lan », murmurai-je en moi-même, et toute ma chair en fut contente.

Comme les sorcières des vieilles cours impériales en Chine, qui sentaient les nouveau-venus et comprenaient par l'odeur s'ils étaient des amis ou des ennemis, mon âme sentait en Siu-lan un parfum très doux, infiniment ancien, que je croyais évaporé, un corps qui s'adapterait profondément aux courbes et aux creux de mon corps.

J'ai toujours haï les plumes romantiques qui rendent ridicule ce monstre insatiable et qui n'est pas du tout beau, ni doux, ni pur.

« O mon maître ! O mon maître ! m'écriai-je ; tu anéantis toutes choses sans être cruel ; tu donnes abondamment sans être bon ! Tu es plus âgé que la plus haute antiquité et tu n'es pas vieux ! Tu modèles toutes les formes sans être habile !

C'est toi que l'on nomme Amour ! »

Siu-lan m'offrit une tasse de thé ; je pris la tasse entre les deux mains avec une ardeur subite. En ce moment un jeune garçon bondissait sur la scène. Il était très beau, très fardé, aux longs yeux pervers. Il ressemblait à de jeunes Bouddhas que j'avais vus dans la pénombre des temples hindous : hermaphrodite, à la poitrine troublante de femme, au sourire voluptueux et équivoque.

Il se mit à exécuter une danse effrenée ; jamais paroles ou musique ne pourraient exprimer avec une telle frénésie la puissance du désir et la joie délirante de vivre.

Je me retournai vers Siu-lan d'un air interrogateur. Elle baissa les yeux, perplexe.

— C'est le démon ! murmura-t-elle après quelques secondes. Le Tentateur, l'esprit du mal.

— Je croyais que c'était l'amour... dis-je en souriant. Il lui ressemble tant !

— Non, non ! C'est le démon, l'Esprit du mal ! insista-t-elle.

— Tandis que l'amour est l'Esprit du bien, n'est-ce pas ?

Siu-lan sourit :

— Je ne sais pas, dit-elle.

Une fillette survint essouffée :

— Siu-lan, votre père vous appelle ! s'écria-t-elle.

Je me tournai et vis le vieux mandarin qui nous regardait en agitant nerveusement son éventail. Il était devenu subitement plus triste et plus vieux.

Je lui souris en m'inclinant ; mais son œil me fixait immobile et troublé, très grand.

XXIII

Un petit salon devant le jardin. Les fenêtres sont ouvertes, le soleil est déjà descendu dans la cour. Deux canaris dans une cage dorée lèvent la tête à la lumière et chantent. Le vieux jardinier va et vient et s'attarde devant chaque arbuste ; il le redresse tendrement, il lui enlève une petite branche sèche ; il le caresse. Son œil est sûr et plein d'amour.

Nous prenons le thé aromatisé dans de vieilles tasses fines, Siu-lan, Li-Teh et moi. Au fond de la tasse, aux dernières gorgées, surgit un dragon jaune menaçant.

Accrochées au mur luisent doucement de vieilles peintures sur soie. Je ne les distingue pas clairement dans les ombres bleues du matin ; mais au fond, dans une niche, je salue avec joie une petite statuette de Kwannon, de la Déesse de la miséricorde.

Siu-lan me versa de nouveau du thé. Puis elle s'assit, s'inclina légèrement et tendit sa grande oreille bouddhique.

Je sursautai... Comme Siu-lan ressemblait à Kwannon !

Son visage ovale, ses yeux obliques, ses lèvres

sensuelles, ses sourcils brandis comme des épées tranchantes... La même austérité mêlée de douceur, le même air aristocratique et accueillant.

— Kwannon... Kwannon... murmurai-je en frissonnant.

Mon cœur n'avait jamais pu créer une telle déesse de la miséricorde — sûre, dédaigneuse, immobile. Elle ne guérit pas la douleur en agissant ; elle ne va pas aux malheureux pour leur apporter la consolation. Cette Kwannon est la déesse qui guérit le cœur humain, assise immobile sur son trône. Rien que de la voir suffit pour que tu oublies toute douleur.

Elle s'inclinait légèrement comme si elle écoutait avec son énorme oreille bouddhique. Comme si elle écoutait loin, très loin, la souffrance humaine. Et la jeune fille de Bouddha sourit, car elle sait que la souffrance est une illusion, elle aussi, comme le bonheur, que tu te réveilleras et que la souffrance s'évanouira comme un rêve. Tu t'évanouiras toi aussi et l'Univers et la cause de l'Univers.

Je regardai Kwannon et je sentis mon cœur déborder de réponse. J'étais heureux. Le temps dans ma poitrine s'était arrêté.

— Elle est Japonaise... dis-je machinalement en montrant la belle statuette.

— Non, dit Siu-lan, ferme et timide. Non, elle est Chinoise.

Li-Teh était assis en face de moi ; son visage était calme et fermé ; je sentais son regard fixé sur moi sans tendresse.

Silence. L'air était lourd, chargé de questions refoulées. On sentait dans l'espace, entre Li-Teh et moi, une lutte invisible et muette.

Siu-lan était assise entre nous deux ; elle portait une robe bleue aux larges manches brodées, aux boutons d'argent. Son père, nous annonça-t-elle, regrettait de ne pas pouvoir prendre le thé avec nous ; il avait eu un mauvais rêve et il était attristé...

Brusquement Li-Teh éleva la voix ; Siu-lan, s'inquiète, elle leva la tête et regarda son frère, suppliante.

— Quelle sensation inédite êtes-vous venu chercher en Chine? Car je vous connais, cher ami. Vous êtes un pirate ; vous écumez les mers. Un vrai Blanc.

Je me tus. Comment faire comprendre à ce Jaune si décidé et si pratique les inquiétudes vagues et profondes de mon être? Je le sentais attelé à une tâche positive ; il devait être à coup sûr un des chefs du Kuo-min-tang. Il avait un but précis : libérer sa patrie des Blancs ou des Jaunes ; réveiller son peuple ; le rendre digne de liberté et de justice. Chaque jour, il faisait un pas vers ce but. Il voyait, il touchait, il pouvait mesurer la marche de son esprit. L'étage supérieur, l'invisible, lui manquait. Son âme n'avait qu'un rez-de-chaussée. Comment donc pourrait-il me comprendre?

Li-Teh alluma une cigarette ; il la porta à sa bouche nerveusement deux ou trois fois et il l'écrasa dans le cendrier.

— L'opium supérieur? ricana-t-il. Vous cherchez chez nous l'opium supérieur? L'oubli? Le poison jaune?

(Oui, oui, le poison jaune... Inoculer dans mon sang ce virus puissant. Annexer la Chine à mon âme... Guérir.)

— Non ! répondis-je.

— Tant mieux ! Vous seriez déçu... Nous ne sommes plus des exotiques. Nous souffrons, nous les Jaunes aussi, du poison blanc. Canons, faim, colère... Démangeaison de justice et de liberté...

— Je suis un animal apolitique.

— Alors quoi? roucouler à notre époque? Voir les beautés de la Chine : palais, temples, bibelots, porcelaines, Bouddha? Vous n'avez donc pas encore fini votre service à la Beauté?

(Il voulait sans doute ajouter : « N'avez-vous pas honte? » mais il se retint.)

Li-Teh se tut. Je regardai Siu-lan ; elle avait baissé les yeux, confuse. Ses narines très fines palpiétaient. Tout son être tendu attendait une réponse.

— J'ai fini tous mes services, répondis-je. Je suis un homme libre. Je n'ai aucune illusion. Je n'espère rien. Je m'abstiens de lutter non pas par nonchalance ou par lâcheté mais parce que je sais.

— Qu'est-ce que vous savez?

— La fin de toutes choses.

Li-Teh siffla comme un serpent.

— Dans notre époque de fer — de fer, de pétrole et de gaz — il ne faut pas trop se creuser la tête. Nous sommes au commencement des choses ; laissons la fin — les philosophies, les métaphysiques, l'inaction supérieure — aux générations de la fin !

Nous sommes nés en une époque de guerre, combattons ! Prenons tout, bonnement et sans chichis intellectuels notre poste à la bataille. Choisissons ; à droite ou à gauche, c'est égal ; mais choisissons !

(Oui, je savais tous ces mots d'ordre ; mes oreilles

en étaient rebattues. Mais je voyais derrière ces mots d'ordre la perfidie et le vide. Et je suis resté seul. Je me sens, même au milieu de mes amis, surtout au milieu de mes amis, un indésirable. Une main qui ne veut pas toucher de salaire ; un œil qui voit clair.)

Je me tournai vers Li-Teh :

— Qu'est-ce que vous avez fait vous, l'homme d'action, pendant les dix longues années où nous ne nous sommes pas vus ?

Li-Teh se mordit les lèvres. Il clignota les yeux ; un instant je le sentis se perdre dans quelque vision affreuse. Le cadavre immense de la Chine... Empire, république, communisme ? Non, mais une grande chose qui se décompose. Les généraux se vendent — yens japonais, livres anglaises, roubles, dollars — ils se promènent d'un camp à l'autre, au plus offrant, ils traînent derrière eux une longue queue de coolies en guenilles.

Li-Teh secoua la tête ; de fines gouttes de sueur perlèrent sur son front.

— Rien ! répondit-il avec rage. Rien ! Et vous ?

Je sursautai. Ma vie ? des voyages, une ligne couleur de sang, à travers les continents. Un cœur qui, dans l'espace vide, se cherche et se perd. Une âme qui n'a pas honte de se confesser publiquement sur du papier imprimé et de se jeter en petites bouchées aux pourceaux.

« Un scribe ! Une vie de papier et d'encre noire... Une âme prostituée ! »

— Rien... répondis-je tout bas.

Silence lourd. Les deux canaris s'étaient tus inquiets. On entendit Siu-lan soupirer légèrement. Elle se leva en silence, sur les pointes de ses pieds

minuscules, comme une danseuse... Elle posa deux roses entre Li-Teh et moi, elle versa du thé dans nos tasses vides. Pui elle s'assit tranquillement ; elle avait rempli, soumise et toute-puissante, son devoir de femme.

L'odeur des roses se répandit dans l'air empoisonné par la lutte. Douceur, bonheur, une présence ineffable. Entre les hommes qui combattaient et se déchiraient, sans égards ni pitié, la femme apportait, argument suprême, les deux roses.

Un instant je fermai les yeux pour mieux laisser pénétrer en moi la rose irréfutable. Et je continuai l'appel que j'avais commencé hier en voyant Siu-lan :

« O mon maître ! ô mon maître ! Tu as une infinité de mains qui attirent et repoussent, qui prient, promettent et menacent, qui caressent, blessent et recommencent la caresse... O toi qui viens en apportant deux roses à l'heure terrible et vaine où les hommes se disputent. O mon maître ! O mon maître, ô Amour ! »

Je rouvris les yeux. Li-Teh s'était retiré de la chambre ; Siu-lan penchée à la fenêtre du jardin, respirait, un peu pâle, avec une avidité contenue, la terre.

A l'autre bout du jardin, le vieux père fumait engourdi dans une torpeur béate ; les petites boulettes d'opium grésillaient sur le fourneau de terre. On entendait le glouglou de la pipe. Les deux canaris d'or levèrent la tête et se mirent à chanter libres, heureux, l'un à côté de l'autre, rivalisant d'amour.

XXIV

— Siu-lan, dis-je tout bas.

Elle se retourna ; elle s'aperçut que nous étions restés seuls ; elle eut, pendant un éclair, un vague mouvement de peur. Mais elle sourit aussitôt.

— Vous avez peur, Siu-lan ?

— Non, répondit-elle en rougissant ; peur ? pourquoi ?

Elle baissa la tête, perplexe. Tout son jeune corps frissonnait légèrement.

« L'amour, me disais-je, le grand vautour... Ses ailes puissantes jaunes et noires... Et l'air tremble... »

La chatte aimée de Siu-lan poussa en ce moment la porte très doucement et avança sans bruit, câline et souple et très forte, comme une petite lionne.

Siu-lan tressaillit, heureuse. Elle prit la chatte entre ses bras et s'assit auprès de la fenêtre, rassurée. Elle n'avait plus peur, elle n'était plus seule, les grandes ailes qu'elle venait de sentir au-dessus d'elle s'étaient repliées.

Elle me regarda dans les yeux et son sourire ne tremblait pas :

— Le Japon... Parlez-moi du Japon, supplia-t-elle.

Au parfum de cette haleine ma mémoire s'épanouit, tropicale ; le Japon surgit des flots avec une intensité hallucinante.

Mais comme je me taisais, Siu-lan insista d'une voix caressante.

— Quelle a été votre plus grande joie là-bas, dans « le pays des nains » ? Votre plus grande douleur ? Parlez-moi, je vous en prie.

Je ne me rappelle plus bien mes paroles. Mais je me souviens des gestes enveloppants de mes mains et de l'ardeur essoufflée de ma voix. Et surtout je me souviens de l'air qui s'interposait entre Siu-lan et moi. Je n'ai jamais senti sous la paume de ma main un élément plus plastique. Combien cette masse d'air bleu se matérialisait, devenait une substance précieuse, comme celle du jade, prenait des formes, suivait les courbes et les aspirations sinueuses de la pensée !

Le Japon soudain s'était dressé devant moi comme un organisme concret et vivant, tous les détails flous étaient fondus en un ensemble solide, la masse multiforme de mon expérience japonaise avait pris un visage.

— Siu-lan, dis-je, la vision du Japon a changé en moi, elle s'est complétée, élargie, elle a pris une saveur plus humaine, je veux dire plus intime et plus amère.

— Pourquoi ? murmura Siu-lan sans lever la tête.

— Peut-être parce que je suis devenu moi-même plus humain et par conséquent plus intime et plus amer ! répondis-je en riant pour cacher mon émotion.

Les souvenirs tristes surgissaient du fond de mes

yeux et de mes oreilles et de mon toucher endolori.

Et entre ces souvenirs un surtout, le plus triste, serra mon cœur.

Je devais avoir évoqué ce souvenir à haute voix, car peu à peu les yeux de Siu-lan se voilèrent et se remplirent de larmes.

« Qui n'a pas d'enfants, me disait un jour un Japonais, celui-là ne connaît pas le Ah ! des choses ! »

— Très loin, Siu-lan, dans un autre pays, je franchissais un jour les cimes couvertes de neige du mont Athos, de la sainte Montagne aux couvents byzantins, très austères. Tout à coup je me suis trouvé devant la grotte d'un ascète. Il n'y avait dans cette grotte qu'une grande croix de fer, deux images saintes et une cruche d'eau. Sur le seuil de la grotte était accroupi le vieil ascète en grelottant. Je m'arrêtai et nous échangeâmes quelques paroles.

— Ta vie est très dure, ô saint anachorète ! lui dis-je. Tu souffres.

— Moi ? répondit l'ascète en hochant la tête. Je souffre, moi ? Est-ce cela de la souffrance ? (Et il me montra ses pieds gelés, ses haillons, la nudité de la grotte.)

Ce n'est rien, mon enfant, des bagatelles. Les souffrances sont autres...

— Lesquelles, mon père ?

— Avoir un enfant et le perdre. C'est le seul Ah ! qui existe au monde.

Mais un soir, dans un quartier affreux de Tokyo, j'ai connu, moi, un autre « ah ! » plus profond et plus lourd, car il nous avilit et nous déshonore.

Des visages lourdement badigeonnés de poudre

de riz, des milliers de masques hallucinants, qui sortent à demi-étranglés des guérites des portes, tendent le cou, les yeux gonflés, et appellent plaintivement...

Pendant des semaines je fus hanté par le désir d'aller voir ce quartier immonde où se vend la chair jaune. Mais je ne pouvais surmonter mon dégoût. Les maladies du corps et de l'âme, la dégradation de l'être humain me remplissent d'indignation. Non pas envers ces malheureux qui souffrent mais envers la nature humaine qui est susceptible de tomber si bas. Envers l'âme et la chair qui n'ont point la force de résister.

Mais un soir j'eus honte de ma faiblesse ; je pris mon cœur à deux mains et je sautai dans un taxi :

— Tamanoï !

Il pleuvait doucement. La nuit était tombée ; une nuit tragique. Dans les différents pays où j'ai amené paître les cinq sens qui me composent, les nuits ont des saveurs différentes.

Aux Indes la nuit est une tigresse qui sort de la jungle et hurle amoureusement, en rôdant autour des villages. Et dans les stoupas, les grands monastères, les bikkous aux robes de safran entonnent leur hymne du soir, « la mélodie du tigre », très insinuante, monotone et pleine d'effroi.

En Afrique la nuit est une ogresse, aux mamelles énormes remplies de lait noir. Et les humains, repus, tombent à la renverse, les poings fermés.

En Andalousie je surpris la nuit à voltiger au-dessus des grenadiers en flammes, comme un oiseau bleu, à la longue queue étoilée. Et en Grèce la nuit est pareille à un citronnier en fleurs.

Mais ici, à Tamanoï... La nuit est une hyène. Quelque chose entre hyène et femme qui pleure.

Des ruelles sinueuses et obscures, très étroites. Une odeur nauséabonde d'acide phénique et de sueur. Des milliers de baraques de bois vermoulu ; à droite et à gauche, et de la guérite de chaque porte, émerge une tête de femme, ahurissante. Une apparition spectrale qui sourit aux longues litanies qui passent. Des vieillards, des hommes mûrs, des adolescents...

Le sourire est figé, incrusté dans la poudre de riz et dans le rouge coagulé des lèvres. Il ne bouge pas, il ne change pas d'expression, il reste le même, raidi, toute la nuit. Parfois la bouche s'entrouve avec difficulté ; on attend alors craquer toute la croûte desséchée du visage.

Je marche d'un pas précipité. Cette horreur, je ne puis la supporter. Des pharmacies, des salons de coiffure, des débits de tabac et de saké... Mes pieds pataugent dans la boue. J'ai acheté deux grosses pommes rouges pour qu'elles me tiennent compagnie et me donnent du courage. Je les tiens dans mes mains, fraîches et odorantes, et je ressens une consolation étrange.

Je force mes yeux à regarder sans peur ces têtes immobiles et bleuissantes dans l'air humide.

A Yoshivara, dans l'autre bazar moins populaire de la pauvre chair de la femme, le spectacle n'est pas si épouvantable. Les maisonnettes de bois sont très propres. Un crieur, assis sur ses genoux, devant chaque porte, derrière les grilles du comptoir, fait à haute voix l'éloge de sa marchandise ; et il donne le prix :

— Un yen ! Un yen ! Regardez les photos !

Nous avons les plus belles geishas. Un yen ! Un yen ! Regardez les photos ! Choisissez !

On regarde les photos. Devant chaque porte une longue vitrine étroite en forme de cercueil. Derrière le crystal, éclairé par de minuscules lampions de couleur, on voit étendues sur des couches de coton de grandes photos de geishas qui sourient ; elles se ressemblent toutes comme des sœurs... Et comme elles sont à la renverse au fond de la vitrine, dans une lumière mauve, bleue, verte, on croit voir au fond de la mer des femmes noyées qui descendent à reculons...

Oui, le spectacle à Yoshivara est triste ; mais de temps en temps quelques rires se font entendre ou les notes du shamisen, sèches, pareilles à des griffades d'oiseaux de proie. Et derrière les écrans des murs on entend quelquefois une femme qui chante :

*Okao ni usubeni tsuketa to sa
sano, sano, tsuketa to sa...*

(Elle a peint son visage d'un rouge léger, la la la, d'un rouge léger...)

Mais ici, à Tamanoï, on étouffe. Ici les bouches des femmes restent immobiles, les yeux sont fixes et grands ouverts. Tu t'approches et tu découvres dans ces yeux une douleur animale et muette...

Siu-lan, cette nuit à Tamanoï a empoisonné mon cœur. Toutes ces têtes qui sortaient des guérites me paraissaient subir la torture horrible du carcan. Oui, toutes ces femmes, nos pauvres sœurs, portaient en carcan la porte, la baraque entière, Tamanoï, Tokyo, vous et moi, l'humanité entière...

Je me sentis couvert de honte. Lâche. Nous

avons, nous les hommes, laissé les femmes assumer toute la responsabilité. Nous les avons laissées combattre aux postes les plus dangereux ; et nous, lâchement, nous étions embusqués derrière elles.

Tout à coup, dans ces ruelles affreuses, Bouddha glissa comme un long regard.

Mais ce n'était pas le Bouddha que nous aimons ; il ne resplendissait pas dans la fleur de sa jeunesse ; il n'avait pas une bouche sensuelle ni des yeux riants. Il était vieux, triste, miséricordieux comme la mort.

Je pus aussitôt surmonter le dégoût. Je me suis approché d'une tête fardée ; et je l'ai regardée droit dans les yeux en m'efforçant de lui sourire. Était-elle jeune, vieille ? Était-elle belle ? A travers cet épais masque figé, impossible d'atteindre le visage. Mais je voyais bien qu'elle avait des yeux humains.

Une fois, dans une ville lointaine du nord, j'avais vu une vieille guenon derrière les grilles d'un jardin zoologique. Je la trouvais toujours accroupie tout près de la porte, la main appuyée sur la joue ; elle me regardait avec une tristesse immense. J'étais jeune alors, et cruel. Mais grâce à cette guenon je commençai à comprendre la douleur qui se trouve parfois dans l'œil humain. De temps en temps elle toussait. Ses mamelles étaient deux poches vides. Elle me regardait et de tout son être en détresse et de ses yeux humains montait une question effrayante et très simple : Pourquoi ? Pourquoi ?

Je secouai la tête pour éloigner cette vision abominable. Je vis de nouveau la tête fardée devant moi et je parvins à sourire. La femme prit courage.

Elle prononça une parole. Je n'avais pas compris ce qu'elle avait dit ; mais l'intonation de la voix était si suppliante que je sentis que le mur entre nous deux s'était écroulé.

Et, en vérité, la petite porte vermoulue s'ouvrit et, sans m'en apercevoir, je me suis trouvé assis sur une vieille natte. Je regardai autour de moi ; je me souvins de la grotte de l'ascète dans l'autre saint Tamanoï, le mont Athos ; quelques photos de marins américains, une cruche d'eau fraîche et un matelas déployé.

Il faisait froid. La femme ferma la guérite, s'agenouilla en silence et poussa devant moi un petit brasero allumé.

elle est plus que ta fille, plus qu'une Chinoise ; elle est une femme. Elle est l'une des deux ailes de la grande force universelle qui engendrent la vie ; je suis l'autre aile. Nous unirons les deux ailes, que tu le veuilles ou non. »

Je me redressai vivement et tâchai de rire.

— Siu-lan, dis-je, je ressemble à ces conteurs populaires que je rencontre tous les soirs dans les carrefours de Peiping. Ils racontent leur histoire amusante ou tragique en jouant tous les personnages. Des hommes-orchestres. Obéissant au souffle de leur conte ils pleurent, ils rient, ils se transforment sous nos yeux éblouis en princes, en mendiants, en démons, en jeunes filles. Et les larmes naïves de la foule coulent en abondance. — Je vous ai fait pleurer, Siu-lan, excusez-moi. Mais si vous voulez, je tourne la page, je vous raconte une histoire amusante et je vous fais rire. Voulez-vous ?

— Non ! fit-elle vivement. Non, je préfère pleurer.

Et, après une seconde, d'une voix sourde :

— Oh ! c'est un triste métier que d'être femme ! murmura-t-elle.

— Non, pas toujours, répartis-je en riant. Juste un jour après cette nuit d'enfer, j'ai connu un des plus beaux sourires qui existent encore sur notre triste terre : celui de la geisha... Je me promenais dans le quartier populaire d'Asakousa, au cœur de Tokyo. Le grand temple de Kwannon mugissait comme un taureau. Des bonzes battaient les tambours, une foule fourmillante claquait des mains, jetait des sous dans une auge énorme de bois et priaït, les mains jointes.

XXV

Un sanglot. Je sursautai. Le Japon disparut et je me retrouvai dans ce jardin paisible de Peiping, par un jour ensoleillé. Siu-lan avait enfoui son visage entre ses genoux et pleurait.

Je me baissai tendrement.

— Siu-lan, Siu-lan, ne pleurez pas...

Je fus pris d'un désir irrésistible de toucher cette nuque d'ivoire aux cheveux finement frisés, et de sentir au bout de mes doigts les larmes chaudes de la femme.

Mais au moment où j'étendis la main, j'entendis quelqu'un tousser dans le jardin. Je me retournai, et je vis le vieux père qui, de ses yeux morts nous fixait, le cou tendu, les lèvres pendantes ; sur tout son visage s'était répandu une indescriptible terreur.

Je sentis en ce moment le martyr atroce du vieux mandarin. Lui, le conservateur fanatique, qui à coup sûr, levait tous les soirs les bras au ciel et priaït les vieux ancêtres : « O grandes forces de la Chine, jetez les démons blancs à la mer ! » — voyait maintenant la race maudite pénétrer jusqu'au fond de sa maison et lui ravir sa fille adorée.

« Elle est à moi ! grommelai-je entre les dents ;

Cette petite Kwannon, une statuette noire, avait été retirée du fond de la mer, il y a treize siècles, par des pêcheurs. On l'avait déposée ici même, sous une humble chaumière. Et la chaumière est devenue un temple colossal et autour de ce temple se dressent les baraques éternelles de l'homme où l'on vend de quoi manger et boire, des jouets d'enfants et des talismans miraculeux — tout ce dont l'homme a besoin pour résister un peu à la mort.

Je me promenai lentement parmi cette foule sous d'énormes lanternes rouges. Deux démons gigantesques en bois de camphrier, à l'entrée du temple, regardaient la foule et éclataient de rire.

Les marches de bois du temple luisaient, très polies par le contact d'innombrables pieds nus. Je me mêlai aux fidèles bourdonnants qui, assis sur les genoux, murmuraient en sourdine la phrase magique :

« *Namou myoho reghenkyo... Namou myoho reghenkyo...* »

— Que signifie ce refrain? demandai-je au moine rusé qui s'était emparé de moi sur les marches du temple.

« Gloire à la soutra de Lotus de la Vérité. »

— Mais encore?

— C'est le mot d'ordre, vous comprenez? Lorsque tu frapperas à la porte du Paradis et tu entendas du dedans la voix terrible : « Qui est là! » toi tu chantonneras le mot de passe : *Namou myoho reghenkyo* » et la porte s'ouvrira.

— En es-tu bien sûr?

Le moine matois me regarda de ses petits yeux louches.

— Très sûr! répondit-il en souriant.

Ce moine incroyant et fourbe souriait et il s'attendait à me voir m'unir à sa raillerie.

Mais moi je regardais ces hommes et ces femmes agenouillés sur les nattes du temple, sous les lanternes allumées. Je contemplais leurs visages extatiques, resplendissants de certitude et de joie; ces hommes et ces femmes étaient libérés de leurs intérêts mesquins, de leurs petites joies et douleurs. Ils étaient déjà entrés dans le paradis. Qu'ont-elles besoin, ces âmes, d'un paradis après la mort? Elles sont entrées déjà dans le paradis des immortalités instantanées de l'extase.

Je les regardais et murmurais entre mes dents ces paroles de je ne sais plus quel sage :

« Si tu crois avoir trouvé le salut, tu l'as trouvé; si tu crois ne l'avoir pas trouvé, tu ne l'as pas trouvé. »

Oui, tout cela était beau, j'allais et venais au milieu de cette foule heureuse mais je me sentais triste jusqu'à la mort. Derrière ces dieux et ces lanternes je distinguais deux yeux immobiles qui me regardaient en détresse. Je voyais une bouche fardée, une blessure ouverte, qui me criait : Au secours! Tamanoi était là, au milieu du temple, Tamanoi, le grand vautour puant; et toutes ces colombes de paradis prenaient la fuite.

Siu-lan, cette douleur ne me suffoquait pas alors avec l'intensité que je sens aujourd'hui en vous la racontant. Oui, j'étais sans doute triste, je voyais ces deux yeux et j'entendais cette bouche, mais de minces détails de la vie : une odeur, une couleur, une belle sculpture, une femme qui passait, avaient la force alors de me distraire... Ma grande douleur

était, à chaque instant, interrompue par de petites joies.

Mais en ce moment, Siu-lan, en évoquant pour vous ce souvenir, je sens pour la première fois la grandeur de ma douleur d'alors. Une douleur intégrale, pure, qui n'est dégradée par aucune joie, petite ou grande...

Je me tus. J'étais vraiment très ému. Je sentis tout à coup que je perdrais Siu-lan. Comme si cette douleur, ressentie si pure soudainement, n'était qu'un pressentiment horrible, une préparation de mon cœur à recevoir la grande perte. Je dressais déjà mon âme et mon corps à pouvoir supporter...

Siu-lan leva la tête; sur ses longs cils pendait encore une goutte de rosée amère. Elle me regarda longuement en silence; je crus surprendre dans ses yeux une cruauté inattendue; une lueur d'acier.

Ses lèvres remuèrent; un instant elles se figèrent en un sourire moqueur. Et j'entendis sifflante sa voix qui m'apparut nouvelle :

— Et les geishas?

— Excusez-moi, fis-je; je les avais oubliées.

— Moi non! reprit Siu-lan de sa nouvelle voix incisive.

XXVI

— Voici, je vais vous obéir, Siu-lan!

Tandis que j'errais ainsi désespéré dans le temple de Kwannon, je rencontrai mon ami japonais Ku-ghé. C'était un maître d'école très maigre, très jaune, aux grands yeux de flamme. Je l'ai beaucoup aimé car il ose dire « moi » et entendre par ce petit mot toute sa race. Je l'aimais pour sa pureté ardente, pour sa jeunesse cruelle et pour l'insolence de ses affirmations.

Aussitôt qu'il m'aperçut au milieu de la foule, seul et désemparé, il courut à moi :

— Qu'avez-vous donc, ô démon de l'océan? s'écria-t-il en me secouant par l'épaule. Mais, mon pauvre ami, vous faites là un drôle de nez! Que vous est-il arrivé dans ce pays des canons camouflés?

Je lui racontai ma descente dans la « cité douloureuse ».

— Allons, dit-il, il ne faut pas que vous quittiez le Japon avec ce souvenir amer. Venez ce soir avec moi. Vous verrez d'autres femmes plus pures que vos vierges, innocentes et voluptueuses comme des gazelles. Et qui savent sourire.

— J'en ai assez des masques! m'écriai-je dépité.

— De quels masques?

— Voilà, des visages japonais. Tous, hommes et femmes sourient comme des masques. Et tu ne sais jamais quel visage est caché derrière le masque. J'ai désiré voir enfin un vrai visage de chair chaude, riant ou pleurant, c'est égal ; ou qu'il me jette des injures. Mais pas de masque !

— Mais il n'y a pas de masque, ô Barbare blanc ! Ou bien, si vous préférez, il n'y a pas de visage ! Si vous enlevez le masque dont vous parlez, vous en trouverez un autre, exactement pareil au premier. Et si vous enlevez encore ce deuxième masque vous en trouverez un autre et un autre et un autre encore, à l'infini ! Mais laissons les paroles vaines ; il se fait tard, les lanternes sont allumées, allons !

— Ku-ghé san, dis-je, ne marchez pas si vite ! prenons lentement congé du vieux Japon. Ayez pitié de lui, cher ami. Jetez-lui un regard d'amour. Il se meurt...

Ku-ghé rit.

— Qui meurt chez nous rentre dans le réservoir sacré des ancêtres et devient dieu. Pourquoi donc avoir pitié du mourant ? Il n'y a pas de mort. La mort est une invention occidentale.

Ku-ghé se tut un instant ; il fut pris par sa toux creuse de poitrinaire. Je le regardai et je fus saisi de pitié. « Il va mourir vite... me disais-je, il va mourir vite... »

— Le vieux Japon ne s'en va pas, continua mon ami, très pâle ; il ne s'en va pas, il rajeunit. Nous greffons sur notre vieux tronc des variations nouvelles. Tenez, je vais vous révéler, cher Blanc, les trois traits les plus caractéristiques de notre âme

qui vous apparaît si énigmatique : l'âme japonaise accepte très facilement des idées étrangères ; elle ne les accepte pas servilement ; elle les assimile ; une fois assimilées elle les réintègre indissolublement à l'ensemble de ses traditions et tout redevient homogène...

Tout à coup Ku-ghé s'arrêta. Une ruelle tranquille. Deux grandes lanternes rouges. Au-dessous des lanternes une porte ouverte. Nous entrâmes. Une courette aux dalles fraîchement lavées. Deux cerisiers en fleur dans des pots de porcelaine ; dans une minuscule vasque de marbre blanc nageaient quelques fleurs jaunes.

Trois jeunes filles apparurent, le visage espiègle et souriant ; elles saluèrent profondément et la petite cour se remplit de leurs voix gazouillantes.

— *Irassamaïssé ! Irassamaïssé !* (Soyez le bienvenu !)

Elles nous déchaussèrent, elles nous firent enfiler des pantoufles de cuir souple, elles se mirent en avant pour nous montrer le chemin. Nous montâmes un grand escalier de bois odorant.

L'escalier était très haut, les jeunes femmes très belles, l'odeur douce et tout à coup je me sentis heureux. Un bonheur simple et très pur, une extase légère qui ne bouleverse pas les sens mais qui fait disparaître, en les caressant, les frontières entre l'âme et le corps. Une ivresse transparente, faite de parfum, de sourire et de promesse d'amour.

Chambre nue : des nattes fines, un brasero, des coussins. Suspendu au mur de bambou un kakémono : Bouddha, au ventre énorme, monté sur un buffle, riait à gorge déployée. Il tenait

entre ses doigts charnus une grande fleur bleue.

Nous nous assîmes sur les genoux à côté du brasero aux charbons ardents. On nous apporta du thé vert et des gâteaux de riz ; puis des pistaches grillées et un flacon aplati de saké.

Je bus du saké tiède, je grignotai des pistaches et je pensai combien l'amour peut être une joie douce, chaste, sans complications de moralité, sans aucune sensiblerie chrétienne ou romantique. Les trois geishas accroupies auprès de nous nous regardaient en souriant et attendaient un signe.

— Kughé san, dis-je à mon ami, demandez, je vous prie, à la plus âgée, quelle a été la plus grande joie de sa vie.

Mon ami, légèrement choqué de mon indiscretion, transmit ma demande ; la jeune femme baissa les yeux en silence.

— Je ne me souviens d'aucune grande joie, dit-elle enfin, d'une voix douce. Mon père m'a vendue à l'âge de sept ans. Je commençai aussitôt à apprendre à danser, à chanter, à jouer du shamisen, à plaire aux hommes. J'ai eu beaucoup de plaisir dans ma vie mais...

Elle se tut, confuse. Elle sentit qu'elle avait trop parlé.

Nous demandâmes à la plus petite, accroupie auprès de moi comme une chatte.

— Quel est votre plus grand désir ?

Elle rougit et pencha le visage sur le brasero. Elle restait muette. Alors la plus âgée se mit à rire avec une ironie amère.

— Se marier. Trouver un homme qui veuille l'amener à sa maison. Faire des enfants. Voilà ce que nous désirons toutes !

Une ombre de tristesse se répandit dans la chambre. J'étais saisi de remords. Que de fois dans ma vie n'ai-je pas oublié la grande recommandation de Bouddha : « Ne demande jamais à personne son histoire ; elle est toujours affreusement triste ; l'homme oublie souvent mais toi tu ne l'oublieras jamais plus ! »

La geisha la plus âgée posa le shamisen sur ses genoux et se mit à chanter :

« Je suis geisha ici depuis de longues années — et j'attends mon bien-aimé. — Et ce matin je vis en rêve qu'il était venu ; — je m'éveillai et pleure, pleure, pleure encore ! »

La jeune geisha s'approcha de moi, se prosterna et son nez mignon s'aplatit sur la natte.

— Elle demande la permission de danser, expliqua mon ami.

L'autre geisha, accroupie auprès de Kughé, fardée, odorante, silencieuse, resplendissait dans l'ombre comme un petit temple illuminé.

La geisha au shamisen continuait à chanter :

— « Dans cette nuit longue, longue, longue — comme la queue du faisan d'or — dois-je donc dormir toute seule ? »

Le cri éternel de la femme qui ne veut pas dormir seule. Mon cœur fondit de pitié ! Une autre femme, il y a des milliers d'années, jetait le même cri sur les rivages embaumés d'une île grecque : « La lune est couchée et les pléiades ; il est minuit, l'heure passe, et moi je dors toute seule ! »

La jeune geisha se mit à danser au son du shamisen ; des mouvements chastes, une expression ardente et sobre, une impatience fiévreuse contenue par la grâce. Au moment où la passion va éclater,

elle se ressaisit et rentre dans le cadre frémissant de la pudeur. Elle mimait la femme qui attend son amant.

Je la regardai, doucement transporté par ce jeu merveilleusement équilibré de la passion et de la grâce. L'écran du mur recule ; Bouddha, descendu de son kakémono, approche de la femme ; il a pitié d'elle ; il prend le visage de son amant. La femme jette un cri de bonheur et la voilà qui se prosterne de nouveau devant nous, le petit nez écrasé sur la natte. La danse est finie.

Elle se relève, sourit et se blottit tout près de moi. J'entends mon cœur et le cœur de la femme, deux animaux qui trottaient sur la natte et jouent. Chat et souris. Je me sens tantôt le chat tantôt la souris dans ce jeu subtil. L'autre geisha se lève, le shamisen recommence ses cris.

Elle chante d'une voix un peu rauque :

*« Tatoi hi no naka mizou no soko
mirai madéma misto yato... »*

« A travers le feu et les flots nous sommes unis, homme et femme, au delà de la mort ! »

La geisha se jette dans la danse. L'amant est venu, la passion éclate, la pudeur est débordée par l'amour.

On apporte un autre flacon de saké et des huîtres. La joie allume nos joues. Je me mets à placer tous les mots japonais que je connais : cœur, fleur de cerisier, merci, soleil, lune, oui, non, je suis content.

Une petite aux yeux rieurs apparaît sur le seuil :
— Le bain est prêt ! dit-elle.

Le corps s'est rafraîchi, nous avons endossé la

youkata légère et, pieds nus, nous rentrons dans la chambre du gros Bouddha.

Crissement d'étoffe de soie qui se déchire. Est-ce un kimono ? Ou bien le matelas de soie qui se déploie bien vite ?

Odeur de saké, d'huîtres et de poudre de riz qui fond à la sueur...

Et lorsque nous nous levâmes vers l'aube, les deux geishas s'agenouillèrent devant nous sur la natte, en signe de remerciements et d'hommage.

Un gong très mélodieux retentit dans l'air ; quelqu'un doit être entré pour prier de bon matin dans le temple voisin.

Sorti dans la rue je me sentis comme un scarabée saupoudré de poussière jaune ; il a passé sa nuit, ce lourd scarabée, dans une fleur, et tout son corps, la tête, les pattes, le ventre, en sont sortis chargés de pollen.

J'étais heureux et pur, j'avais vaincu le cauchemar du christianisme, j'avais enfin embrassé la femme sans penser à autre chose qu'à la femme.

J'étais content de mon corps ; mon corps était content de moi. Et sur mes lèvres satisfaites trottaient une haïkaï libératrice et tendre :

« L'un pour l'autre, ayons de la sympathie, ô cerisier de la montagne, ô mon corps. En dehors de toi je ne connais personne. »

Je me tus. L'homme devant la femme convoitée revient à des formes animales, — le paon, le dindon, le coq — qu'il croyait avoir à jamais dépassées. J'avais déployé devant Siu-lan toutes mes plumes éclatantes pour lui faire la roue. Ni la joie chez les geishas, ni la douleur à Tamanoï ne furent point

si aiguës ; mais j'avais élevé le ton pour faire parade de cœur et d'esprit.

Je me tus un peu honteux et j'écoutai enfin dans le silence les deux canaris chanter éperdument l'amour.

— Oui, dit enfin Siu-lan, les lèvres pincées et se leva.

— Siu-lan, m'écriai-je, non, je n'avais pas ressenti cette nuit-là le grand bonheur que j'ai décrit. En vous sentant si près de moi devant ce jardin en fleurs, je me suis emporté, mes paroles ont pris une ardeur qui dépassait de loin le plaisir que ces geishas m'avaient donné. Veuillez m'excuser !

Siu-lan baissait la tête, indécise. Elle s'était vivement levée pour s'en aller et la voilà qui restait hésitante.

Je compris que le moment était chargé de destin.

— Siu-lan, murmurai-je, ô cerisier de la montagne...

Un léger frisson parcourut son corps délicat et fort. Elle paraissait émue... Désir, pudeur, crainte — elle pesait tout entre ses longs sourcils frémissants.

Peu à peu son visage se rasséréna, un sourire imperceptible se dessina autour de ses lèvres. Elle ouvrit la bouche...

J'attendais sa parole décisive, le corps penché, les traits tendus, en tremblant un peu.

Mais, voilà, juste en ce moment un appel désespéré se fit entendre du jardin. Nous nous retournâmes effrayés ; nous avions oublié la présence du vieux père.

— Siu-lan ! criait le vieillard d'une voix étouffée, Siu-lan !

La jeune fille s'élança, inquiète.

Je me mordis les lèvres de rage. Siu-lan traversait déjà le jardin de ses pas sautillants. Je la vis embrasser son vieux père, lui parler tendrement, lui verser du thé et s'asseoir à ses pieds, soumise.

— Siu-lan ! m'écriai-je du fond de mon angoisse, Siu-lan !

J'eus envie de crier, je fis quelques pas vers le jardin. Mais en ce moment, derrière moi la porte s'ouvrit :

— Mon oncle Kung-Ta-Hen vous prie de lui faire l'honneur de dîner ce soir avec lui. Il a invité, pour vous faire plaisir, des savants et des poètes chinois.

Li-Teh me parlait avec hâte ; il portait sa serviette bourrée de paperasses. Son œil était dur et froid.

— Quel oncle ? demandai-je.

— Le vieux mandarin avec qui vous avez causé le premier soir de votre arrivée chez nous. Vous en souvient-il ? Il répétait à chacune de vos questions angoissantes : « Oui, oui, mais la Chine est éternelle ! »

Je revis le vieil aristocrate et le son grêle et fier de sa voix retentit de nouveau à mes oreilles. Comme c'était loin !

— J'irai avec plaisir, répondis-je. Vous viendrez aussi, n'est-ce pas ?

— Je regrette, cher ami, impossible. Je suis accablé d'un travail urgent. Veuillez m'excusez, je m'en vais.

Il monta dans son riksha et disparut.

XXVII

Je sortis de la maison le cœur lourd. Je m'enfonçai dans le spectacle hallucinant de Peiping, comme un insecte vorace dans les plis et les replis d'un grand orchidée. J'en sortais toutes les fois ébloui et fatigué.

Plus je respirais l'air de la Chine, plus le mystère s'épaississait autour de moi ; et plus le mécanisme dans la poitrine jaune m'apparaissait incompréhensible et dangereux.

Le ver à soie, le ver le plus romanesque de la terre, voilà le totem de la Chine. Les Chinois pratiques et rampants ont parfois l'insouciance et la délicatesse des papillons. Les poètes de ce peuple terre à terre ont su trouver des accents uniques pour chanter les délices de l'inaction et du rêve.

« Dressons notre chaumière sous les pins — et là, la tête nue, faisons des vers — ne nous souciant que des levers et des couchers du soleil ! »

En cette transmutation de la boue la plus fétide consiste le charme irrésistible de la Chine. Tout s'y élabore en cachette, minutieusement ; la haine est refoulée, l'amour est cruel, le sourire armé de dents voraces. Lorsque le Chinois s'incline humblement et sans mot dire devant toi et se soumet à ta

voix irritée, tu frémis car tu devines sourdement que son silence est fait de grands cris refoulés.

Hier, dans un pavillon de thé, je regardai avec admiration le garçon qui me servait. Je n'avais jamais vu de doigts plus prestes et plus habiles, une soumission plus intelligente et plus sobre, une intuition plus infaillible ; avant que tu n'amorces le premier mot, avant que tu n'esquisses le premier geste, il comprend et il apporte la chose désirée.

Quel bonheur, pensai-je, que d'avoir un serviteur si fidèle et si merveilleusement dressé ! La vie pourrait devenir supportable.

Je levai les yeux pour lui adresser un sourire d'approbation mais je reculai effrayé ; j'avais surpris son regard qui me transperçait comme un poignard.

Le soleil se coucha dans des vapeurs roses et oranges. L'étoile du soir se suspendit à l'occident comme une goutte de rosée. Les murailles rougeâtres de la Cité défendue, les tuiles vertes et jaunes de miel s'évanouirent lentement dans l'obscurité bleue.

Nous étions sur une haute terrasse. Joie très simple, humaine, sans aucune exaltation, presque inconsciente. Je pensai aux paroles si pondérées de Confucius : « Je sais pourquoi le bonheur est si rare dans le monde : les idéalistes le placent trop haut, les matérialistes trop bas. Mais le bonheur se trouve à côté de nous, à la hauteur de notre cœur. Le bonheur n'est point le fils du Ciel ou de la Terre ; il est le fils de l'homme. »

« Siu-lan, me dis-je, Siu-lan, à la hauteur de mon cœur, humble bonheur d'argile... »

Les invités arrivent, gras, souriants, aux longues

robes bleues ou noires, aux petits gestes obséquieux. Presque tous des vieillards ; des lèvres charnues, des mains potelées, des yeux calmes et souriants. La vieille Chine...

La politesse extrême devenue routine ne coûte rien. Les trois cents règles si compliquées du cérémonial, les trois mille préceptes de conduite tombés, à force d'élaboration consciente, dans l'inconscient, sont devenus des instincts très simples. Tous ces Chinois racés se saluent, se parlent et se taisent avec une stylisation exquise.

On apporte le thé parfumé au jasmin ; et dans de petites soucoupes des graines de pastèques grillées.

— S'il n'y avait pas tant de graines de pastèque en Chine, dit un vieillard grassouillet et jovial, nous aurions eu beaucoup plus de révolutions ; grignoter, cela apaise les nerfs.

La longue litanie des plats chinois commence : compliqués, raffinés, suspects.

— N'ayez pas peur, me dit Kung-Ta-Hen en riant. Ne regardez donc pas de si près ; goûtez de tout courageusement. On ne sert pas pour ce soir de gâteaux aux vers à soie, ni de chiens et de chats ni de sauce aux chenilles...

Puis, en montrant de son doigt délicat quelques bouteilles de vin :

— Choisissez, ajouta-t-il. Dans ce vin on a égorgé un jeune singe ; il paraît être très excitant, un merveilleux apéritif pour l'amour. Dans celui-ci on n'a égorgé qu'une simple poule : ce vin calme, paraît-il, les souffrances physiques. Dans celui-là on a égorgé un serpent : il doit éveiller des curiosités étranges... Choisissez !

Je choisis le vin de serpent.

— Buons à la santé de votre compatriote, de Socrate ! s'exclama un vieux professeur à longue barbe ; Confucius et Socrate étaient deux masques qui couvraient le même visage : le visage lumineux, aux lignes précises, de la logique humaine.

Le vin de serpent me parut fort, sans aucun bouquet et déchirait la gorge.

— Si nous buons, dis-je, deux verres encore de ce vin, la logique humaine sera en danger.

— Tant mieux ! répondit un vieux poète, aux ongles très longs et brillants. Elle cédera la place à la musique qui est la logique suprême. Et vous savez comme notre Confucius aimait le vin, la musique et les femmes. Exactement comme votre Socrate.

Je contemplai avec admiration ces vieillards autour de moi, à la joie si équilibrée, au sourire si fin, au cœur si merveilleusement jeune. Que de fois, au milieu de la rue, ne me suis-je pas arrêté pour admirer un vieux mandarin qui passait lentement, le visage resplendissant très calme, la bouche désabusée souriant à tout le brouhaha infernal de la rue chinoise et les petits yeux comprenant et pardonnant toutes les laideurs...

Kung-Ta-Hen claqua des mains.

Il donna un ordre bref au garçon au corps flasque d'eunuque qui apparut.

On lui apporta une carte imprimée, de papier rose ; le vieux mandarin y traça quelques lignes.

— Vite, ordonna-t-il au garçon.

Et, se tournant vers nous :

— Avec votre permission, dit-il, j'ai invité la Fleur du Soir, notre renommée « sœur de la Chaumière ». Elle n'est plus de la première jeunesse mais elle est troublante.

On apporta un grand plat de confitures :

— Goûtez, goûtez ! me chuchota le vieux poète ; ce sont des lotus : vous oublierez la patrie.

Nous bûmes de nouveau du vin de serpent, les frontières des choses se mirent à chanceler.

Et soudain apparut, sans bruit, comme un fantôme, au milieu de la terrasse, très fardée, aux sourcils « semblables à la lune de deux jours », aux longues boucles d'oreille de jade, au visage léché, lissé par les baisers, telle une pierre au fond de la mer, une femme.

Oui, son visage était amaigri ; lentement rongé par les caresses des mains et des lèvres d'innombrables pèlerins... Porciuncola, la petite chapelle de Saint-François-d'Assise, me vint tout à coup à l'esprit ; elle aussi, comme cette femme, a été léchée, lissée par les baisers sans nombre, pendant des siècles, des pèlerins ardents.

— La Fleur du Soir ! prononça gravement le vieux mandarin en s'inclinant.

Je sursautai. Où donc avais-je vu cette femme au visage ravagé par l'amour ? Au milieu d'une grande foule... Dans une ville lointaine... Mais où ?

La Fleur du Soir s'assit, ouvrit son éventail et elle nous sourit.

Ses yeux étaient longs et bridés, ils se mouvaient lentement et coulaient sur chacun de nous, longtemps, un regard somnolent et lointain. Elle avait l'air d'une tigresse qui a bu du sang, prête à bâiller, très tranquille.

Enfin elle desserra la bouche et commença à chanter à mi-voix une mélodie lointaine du désert. C'était une chanson de chameliers traversant le

désert effroyable de Gobi. Une chanson monotone, insistante, désespérée.

Mais où donc avais-je entendu cette voix ?

La Fleur du Soir finit sa chanson ; elle se tut ; sa voix était rauque et fatiguée ; ses mains très fines embrassèrent la tasse de thé et la levèrent :

— Je me sens heureuse, dit-elle en souriant. Je me sens heureuse mais je ne puis chanter davantage ce soir. Excusez-moi, seigneurs ; je suis un peu fatiguée...

Elle enleva de ses cheveux et nous distribua des fleurs de jasmin chaudes, fanées et très odorantes.

Elle se tourna vers moi. Un éclair aussitôt traversa ma mémoire. Oui, je l'avais vue à Moscou, en un grand anniversaire, dans une salle impériale du Kremlin. Elle était venue au nom de la Chine rouge et elle avait chanté, ce soir-là, un chant révolutionnaire. Comment oublier le rythme saccadé, la voix rauque, le martellement impitoyable des brefs mots étrangers ? Des cris d'oiseau de proie qui a faim.

Je m'approchai de la Fleur du Soir. Elle venait d'humecter ses lèvres dans la tasse de thé. Je m'inclinai devant elle. Elle me regarda en souriant. Mais tout à coup son visage s'assombrit. Elle baissa les yeux comme si elle voulait regarder au fond de la tasse le petit Bouddha qui y était accroupi.

— Est-ce que je vous ai vue quelque part, ô Fleur du Soir ? lui demandai-je tout bas.

— Non ! répondit-elle vivement. Où ?

— Quelque part dans une ville lointaine... dans la neige...

Elle fronça les sourcils.

— Vous devez m'avoir vue en rêve, ô cher Étranger ! murmura-t-elle sourdement. Je trouble parfois le sommeil des hommes... ajouta-t-elle d'un ton sec.

Et se tournant vers les seigneurs rassasiés et demi-ivres :

— L'envie m'a prise, seigneurs, dit-elle de vous chanter encore une nouvelle mélodie à la mode ; vous le permettez ?

Et, sans attendre leur réponse, elle se mit à chanter, debout, les yeux enflammés :

— « Mangez, buvez, embrassez, ô Seigneurs ! — Quel est cet oiseau rouge au-dessus de vos têtes ? — Ce n'est pas une blessure, n'ayez pas peur, ô Seigneurs ! — c'est ma bouche qui chante ! »

— Buvez à la beauté de la Fleur du Soir ! m'écriai-je. Heureux les yeux qui l'ont vue une fois ; trois fois heureux les yeux qui l'ont vue une seconde fois ! Et la bouche qui l'a touchée se changera dans la terre en une grande fleur rouge !

A l'instant où nous vidions nos tasses, la Fleur du Soir disparut. Elle ne nous laissa que le parfum du jasmin.

— Elle commence à se faner la Fleur du Soir, murmura Kung-Ta-Hen après un court silence. L'automne est arrivé !

Sa voix était compatissante et triste ; il était trop vieux pour pouvoir badiner sur la mort.

— C'est la saison la plus succulente de la femme. Son corps est plein de sève et de parfum et de pressentiments troublants de pourriture... dit le vieux poète aux lèvres de bouc... J'aime beaucoup ces fruits mûrs ; ils fondent dans la bouche...

Et moi je pensai avec délices au souffle mortel

de la femme qui s'est enrôlée pour une idée inexorable. Yoshiro traversa comme un éclair mes yeux troublés par le vin de serpent. J'ai ce soir confiance en elle ; j'ai ce soir confiance en la haute visée de sa luxure ! Et sa chanson rauque retentit, ce soir, à mes oreilles, comme un psaume de sainte martyre qui chante en brûlant pour son dieu...

Et cette Fleur du Soir comme elle suce la moelle à ces vieux seigneurs moribonds ! Bénie soit-elle, cette femme sans pitié ! Elle sape et disloque leurs reins et promène la flamme de sa bouche sur leurs bouches édentées. Qu'ils rentrent dans la terre ! Que la Chine, par Siu-lan, par la Fleur du Soir ou par Yoshiro — n'importe ! — se rajeunisse !

Dans ces époques terribles et succulentes où une civilisation s'écroule et une autre se lève, la femme — bénie soit-elle ! — accomplit merveilleusement sa haute mission : elle tue les moribonds, sans pitié et vite !

Le vieux mandarin appela de nouveau le garçon eunuque. Il remplit de signes mystérieux un nouveau papier rose.

— Vite ! recommanda-t-il au garçon. Et à nous : — Une ombre, dit-il est tombée sur notre table. Abec votre permission j'ai fait appeler un Siang-kon.

Kung-Ta-Hen me regarda en riant :

— Tenez bon ! me dit-il. Buvez encore une tasse de vin de serpent. Vous sentirez de nouvelles curiosités en vous.

Mon voisin, le poète, se pencha vers moi et murmura :

— Siang-kon signifie « petit-maître ». C'est un fruit aigre-doux très goûté chez vous aussi dans

l'antiquité... Les femmes, voyez-vous, nous laissent un arrière-goût amer, un peu nauséabond ; c'est alors que viennent à notre secours les jeunes garçons, tendres et silencieux et très habiles. Ils dansent, chantent, caressent et nous font oublier l'amertume...

Kung-Ta-Hen a raison ; buvez encore, cher hôte, une tasse de vin de serpent.

— A votre mort ! murmurai-je au fond de mon cœur et je vidai ma tasse.

Des tintements de bracelets se firent entendre sur l'escalier de la terrasse. Un froufrou de soie. Nous tournâmes la tête ; au sommet de l'escalier un garçon d'une douzaine d'années apparut, fourré dans de longs habits de soie et d'or. Une lourde dalmatique d'évêque...

Son visage était très poudré, sa bouche, ses joues, ses ongles, très rouges. Il paraissait maigre, triste et fatigué ; mais ses larges lèvres souriaient, ambiguës et perverses.

— Sois le bienvenu, me dis-je en frissonnant, ô petit Bouddha androgyne !

XXVIII

Je rentrai à la maison très tard. Comme toutes les nuits, Siu-lan veillait. Elle ne dormait, m'assurait-elle, qu'à l'aube. Elle travaillait, écrivait des lettres, classait des rapports, aidait son frère. Ses yeux étaient très fatigués, cernés de bleu.

Elle m'apporta, ce soir aussi, une tasse de thé. Elle s'inclina en silence et se retira. Je suivis le bruit pointu de ses pas, je distinguai, un instant, dans la pénombre, ses hanches se balancer indécises.

Pour la première fois ce soir je sentis le charme mystérieux de cette mutilation barbare des pieds. Cette démarche incertaine, ces bras écartés, cette inclinaison légère du corps qui s'abandonne un peu au hasard, suggèrent sournoisement l'hésitation, le trouble et les pas titubants de l'amour.

Je me fourrai dans le lit et je pensai à Siu-lan comme on pense à un pays lointain, hérissé d'une flore impénétrable. Il y avait dans son regard, dans ses mouvements estompés, dans l'odeur suave de clou de girofle qui émanait de son corps, le mystère d'un animal musqué qui va et vient, telle une chatte hiératique, et surveille la maison.

Vivre avec une telle femme pleine de silence et de regard, aux mains si délicates et si promettantes

aux gestes si soumis et en même temps si fiers et si sûrs — quel enrichissement de la vie quotidienne !

En pénétrant dans ses secrets, j'aurais pénétré la Chine immémoriale et immense, ses montagnes, ses déserts, ses fleuves et ses forêts odorantes. Au fond de la petite poitrine si savamment cachée de cette jeune fille s'agitait toute la faune dangereuse et fascinante de l'âme jaune ; des légendes touffues, des dragons d'or, des oiseaux de jade ; des danses de printemps, des instruments de musique inconnus, des incantations magiques :

« En ce jour faste, en cette heure bonne — respectueusement je désire m'unir à ton corps. — Je porte l'épée longue avec une poignée de jade — mes pendentifs chantent ling-lang — j'offre une coupe de vin poivré et à la cannelle ! — Levez les bannières, battez les tambours — faites résonner les cloches, soufflez dans les hautbois ! — Je désire respectueusement entrer dans ton corps ! »

La nuit s'en alla les mains vides, le jour revint ironique et hésitant ; au toucher de l'amour mon vieux cœur avait retrouvé sa virginité longtemps perdue ; il redevint, ce vieux loup, timide et tremblant, plein de pudeurs. Il désirait et évitait la chose désirée, il était gonflé par des cris ardents et il ne laissait sortir que des paroles ternes, il était redevenu le jouet d'une jeunesse imprévue.

Ce jour-là, à table, je sentis sur moi le long regard de Siu-lan. Je le sentis me fouiller comme une main. Je pus dominer mon trouble et levai la tête ; j'eus le temps de surprendre une douleur étrange dans ses grands yeux en amande.

— Siu-lan, dis-je, pour justifier mon regard

insistant, Siu-lan, vous paraissez fatiguée. Vous ne dormez peut-être pas assez.

Siu-lan, interdite, baissa les yeux. Li-Teh vint à son secours :

— Nos fils et nos petits-fils, dit-il, auront peut-être le temps de dormir... Eux, au moins, seront libérés.

— Libérés de qui ?

Li-Teh hésita un instant.

— Des Blancs... répondit-il enfin. Cher ami, excusez-moi. Des Blancs et des... autres Jaunes.

— Et s'ils ne le sont pas ? Alors toute cette insomnie aura été en vain et la partie perdue. La partie, c'est-à-dire la vie, cette chance unique !

Je n'osai pas regarder Siu-lan à qui ces paroles étaient secrètement adressées. Mais je vis les sourcils de Li-Teh se froncer d'irritation.

— Combattre pour la liberté, répondit-il sèchement, c'est être déjà libre. Nous, quelques-uns en Chine, une petite élite, nous sommes libres. Et la partie est gagnée.

Le ton de ces paroles me parut un peu agressif. Li-Teh avait fait un mouvement instinctif, comme s'il voulait s'interposer entre Siu-lan et moi.

Je redressai la tête prêt au combat :

— Oui, je sais, dis-je, l'élite gagne toujours la partie. Même si elle est vaincue, surtout si elle est vaincue ; car ce n'est que dans ce cas que sa vertu reste pure — je veux dire, sans récompense. Lutter pour une cause que l'on sait perdue, voilà la seule lutte digne de l'homme fier.

Li-Teh serra les poings ; sa lèvre supérieure frémit et les dents blanches se découvrirent. Li-Teh était pareil à un chien qui va mordre.

— Nous ne luttons pas pour une cause perdue ! dit-il et sa voix était sourde. Votre vertu pure est une vieille fille ; elle se fait gloire d'être restée vierge, le ventre immaculé. Nous haïssons les vieilles filles !

— Oui, je sais, répartis-je ; vous êtes un homme pratique ; vous voulez toucher le salaire de vos efforts ; changer votre vertu en menue monnaie.

— Notre menue monnaie, s'écria Li-Teh de plus en plus irrité, s'appelle : la liberté de la Chine !

— N'importe ! C'est toujours une récompense. C'est une affaire ; une bonne affaire, peut-être ; on y place bien le petit capital de sa personnalité. Héros ou martyr, mon cher Li-Teh, vous aurez votre récompense : de la gloire, une statue, une petite légende...

— Que voulez-vous donc ? Chercher coûte que coûte à plaider des causes perdues ?

— Non, mais quand on sert une cause lucrative, être plus modeste.

(Et Siu-lan ? m'écriai-je en moi-même. Renoncer à Siu-lan ? Pas de récompense ? Et tout ce déploiement royal des ailes intérieures ? Pas même un cri qui trahisse la joie fière du renoncement ?)

Siu-lan toucha, suppliante, le poing crispé de son frère.

— Frère, dit-elle tout bas, regardez le père ; comme il est pâle ! Il doit souffrir. Dites-lui un mot, je vous prie.

Le vieux mandarin, assis dans son fauteuil ancestral à bordure de dragons, promenait sans appétit dans le grand plat ses longues baguettes d'ivoire. Il n'avait pas faim, il soupirait tout bas, il regardait son fils à sa gauche, sa fille à sa droite,

et moi devant lui, d'un regard distrait et pensif.

« Il comprend tout, me dis-je, ce gros vieillard engourdi ; la lutte engagée entre lui et son fils ; entre son fils et moi ; entre lui-même et moi. Et Siu-lan reste au milieu, indécise, déchirée, suppliant. »

Dans les instants de faiblesse ou de bonté je me décidais à partir. Détendre un peu cette atmosphère surchargée ; adoucir un peu le destin ; mais la joie de la lutte l'emporta. Rester, combattre, arracher à ces deux hommes ce jeune corps à l'odeur enivrante et subtile, cette âme silencieuse et fière.

L'amour pour une femme d'une autre race est poignant, travaillé par des curiosités profondes, déchiré par des remords mystérieux d'une haute trahison. Plus l'on s'écarte du droit chemin, plus la tentation est douce et les promesses grandes. Le danger de nous perdre s'accroît mais le cercle de nos expériences s'élargit et l'espoir de nous dépasser augmente. Et n'est-ce point là ce que désire la vie, cette aventurière des grands chemins ?

Entrons, les yeux ouverts, dans les pièges de cette garce ! Tâchons de goûter à l'appât sans que la trappe du piège se referme derrière nous ! Enrichissons notre âme en embrassant, en caressant la matière. On ne fait jamais l'esprit avec de l'esprit ; on en fait toujours avec de la chair !

Siu-lan est un corps merveilleusement conforme à mes désirs...

Siu-lan seule peut apaiser la soif ancestrale de ma chair... Son silence vibrant, ses gestes gracieux et condensés, ses paroles pleines d'ardeur et de sagesse, Siu-lan, la fleur de cette grande terre jaune — voilà le salut !

Se débarrasser enfin des femmes blanches, présumptueuses et dévergondées, qui remplissent l'air d'un vacarme futile ou provocant ; retrouver les racines silencieuses de l'être !

Le christianisme a fait de l'amour une maladie compliquée. En le couvrant de honte, il a obligé à refouler et à déformer ces gestes si simples et si sacrés. Se libérer de cette tare judaïque, revenir avec simplicité et reconnaissance aux deux colonnes impeccables qui soutiennent la vie — à l'homme et à la femme !

Li-Teh regarda son vieux père ; il parvint à dominer son irritation. Il adressa, d'un ton tendre, quelques paroles au vieillard.

Le vieux mandarin hochait la tête et sa voix se fit entendre, grave et fatiguée :

— La Chine est malade, dit-il ; je me sens aussi malade, comme elle ; ô seigneur blanc, veuillez m'excuser.

Li-Teh me traduisit ces paroles et il ajouta :

— Oui, veuillez l'excuser ; mon père dépérit sous sa blessure profonde. Nous souffrons tous mais lui est trop vieux pour réagir par l'action. Il croise les mains ; il se réfugie dans les Quatre Livres de la sagesse et fume le soir sa longue pipe pour s'endormir...

Un instant après il ajouta à voix basse :

— C'est la vieille Chine ; elle s'en va...

Un silence lourd s'abattit sur la table.

Li-Teh et moi nous nous repentions des paroles violentes que nous venions d'échanger ; nous nous efforcions secrètement tous les deux de trouver une occasion de nous rapprocher un peu. Il ne m'aimait pas, je le sentais bien ; mais il était poli

— Siu-lan, dis-je, pour conjurer ce lourd silence, Siu-lan, votre frère a bien voulu me promettre de flâner avec moi dans la cité défendue. Voudriez-vous venir avec nous ?

Une rougeur subite colora les joues de Siu-lan.

— Mon père ne le permettrait pas, murmura, t-elle.

— Émancipons-nous du père, Siu-lan, dit le frère d'un ton tendre et ferme. Suivons notre chemin à nous, ma sœur. Venez !

Le vieux mandarin se leva en ce moment, joignit les mains, salua et se retira. Siu-lan, de son pas dansant, courut le rejoindre ; comme tous les jours, elle allait lui allumer la longue pipe et lui servir le thé. Elle le prit tendrement par le bras et ils s'éclipsèrent doucement derrière la porte aux vieilles ciselures dentelées.

— Siu-lan, murmura Li-Teh, comprend tout mais n'est qu'une femme ; il faut l'excuser.

Et après un moment de réflexion :

— L'excuser et la pousser, bon gré, mal gré, mais tendrement vers... le droit chemin. L'évolution de la femme est lente ; il faut la brusquer.

En ce moment Siu-lan apparut de nouveau ; elle nous apportait du thé.

— Siu-lan, reprit Li-Teh, vous viendrez avec nous, n'est-ce pas ?

Siu-lan ne répondit pas. Elle nous versa le thé, elle regarda par la fenêtre la rue fourmillante ; des rikshas, des coolies, des marchands ambulants, des mendiants ; des enseignes aux lettres d'or ; une jeune fille robuste qui dansait au coin et sa vieille mère accroupie qui tapotait le tambourin.

Une rumeur confuse s'élevait jusqu'à nous et

pénétrait irrespectueusement dans cette vénérable salle à manger, aux vieux fauteuils vides des aïeux.

— Siu-lan... insista le frère.

— Oui... répondit Siu-lan et elle baissa la tête ; sa voix tremblait un peu ; une grosse larme avait brusquement jailli de ses yeux assombris.

J'eus pitié de sa douleur. Je comprenais bien la lutte qui se livrait dans son être ; son intelligence était d'accord avec son frère : se libérer des vieilles traditions, laisser les morts pourrir enfin dans leurs tombeaux, reconnaître aux vivants le droit et le devoir de vivre...

Oui, oui, Siu-lan comprenait tout ; son intelligence, grâce à son frère impitoyable et doux envers elle, était enfin libérée ; mais son cœur, son pauvre cœur aimant, restait encore esclave ; il s'attardait auprès du vieux père.

Li-Teh surprit la grosse larme furtive et se renfrogna. Il était jaloux de l'empire que son père continuait à exercer sur le cœur de Siu-lan. Li-Teh ressentait envers lui une animosité sourde, une haine inconsciente. Il regardait souvent sa masse lourde de vieux Bouddha arthritique et la colère lui montait aux yeux ; la colère, la tristesse et la peur. Comme s'il voyait en son père, raccourcie et flasque, toute la Chine. Comment transformer cette masse molle et traînante en une pointe d'acier ? La vue de son père lui donnait parfois le frisson. Arriverait-on jamais à la victoire ? La tentative de libération de cette masse énorme, engourdie, serait-elle irréalisable et folle ?

Voilà que dans sa propre maison, il ne parvenait pas à libérer totalement sa propre sœur. Le vieux la lui disputait à chaque pas.

— Siu-lan, dis-je en tâchant de refréner la tendresse qui tout à coup m'avait envahi, Siu-lan, si cela vous fait de la peine, je n'insiste pas !

— Non, non, Siu-lan viendra ! intervint de nouveau son frère d'un ton un peu brusque. Siu-lan lutte, chaque pas qu'elle fait en avant lui coûte, mais elle le fait. Siu-lan est notre Chine nouvelle. Si elle succombe, nous sommes perdus !

Siu-lan leva les yeux. Ce rôle que son frère lui donnait la chargeait de responsabilité et d'orgueil. Siu-lan incarnait la Chine nouvelle ; comment pourrait-elle alors compromettre sa race ? Souffrir et vaincre... Souffrir atrocement et vaincre... voilà son destin.

— Oui, dit-elle, d'une voix raffermie et une petite goutte brilla au bout de ses longs cils ; oui, mon frère, je viendrai.

XXIX

— Voici la cité défendue ! grommela Li-Teh en me montrant les arcades et les toits puissants aux cornes dorées et aux tuiles vertes. Ci-gît la Chine exotique, bonne pour les touristes.

Ce ton de persiflage déplaisait hautement à mon cœur. Je me retournai vers Siu-lan, comme si je voulais lui demander du secours ; mais elle franchissait déjà le seuil sacré, un peu pâle, les yeux baissés.

« Soyons sur nos gardes ! » dis-je en moi-même. « Retenons notre cri. Contemplons la beauté en silence. »

De mauvais pressentiments, très vagues, m'oppressaient ; les ombres de l'amour et de la mort en alternant ensoleillaient et obscurcissaient mon âme. Jusqu'à l'aube j'avais regardé par la fenêtre ouverte la nuit passer, transparente et bleue, et humé avec une sensualité douloureuse l'odeur de la terre fraîchement remuée des jardins.

Je monte les magnifiques escaliers de marbre et un miracle immense éclot sous la flamme de mon regard. Des palais rouges, verts, bleus, s'effritent doucement sous la brise ; je ramasse les plâtres colorés et je les frotte entre les doigts je sens la

poussière de l'ancienne luxure me couvrir comme du pollen.

Je marche lentement et je jette autour de moi « le regard de l'éléphant » que Bouddha recommandait à ses disciples :

« Vois toutes choses comme si c'était la première fois ;

Vois toutes choses comme si c'était la dernière fois ! »

Je salue et je prends congé de toutes choses. Je caresse de ma main gauche — l'autre est crispée d'indignation et de douleur — les marbres, les portes, les bois sculptés, les plantes sauvages.

La vieille Chine s'en va, le fard tombe de ses joues fanées et ses doigts effilés sont rongés par la lèpre ; seules les bagues de jade restent encore...

Li-Teh, derrière moi, frappe les pierres de sa mince canne de bambou ; il ne parle pas mais je le sens nerveux et vibrant.

Je veux le forcer à ouvrir sa bouche ; je ne puis plus supporter ce silence hostile.

— Que le luxe soit loué ! m'écriai-je d'un ton provocant ; ce que nous appelons luxe superflu, plume de paon ! La civilisation ne consiste qu'en ceci : sentir le luxe aussi indispensable que le pain ; aspirer à quelque chose au-delà de la nourriture, du sommeil et de l'amour. La vie est une femme ; elle va en avant en aimant, en dépensant sans calculer, en élevant le luxe à sa place véritable : à la place sacrée de la nécessité. Une œuvre de beauté pèse plus qu'une œuvre de bonté, de vérité ou de justice. Pourquoi ? Personne ne le sait.

Votre Confucius, l'épi suprême du sens commun, a dit : « Le roi est semblable au vent ; le

peuple est semblable à l'herbe. Lorsque le vent passe l'herbe doit s'incliner. » Qu'est-il arrivé ? Le vent a passé, l'herbe a passé mais la belle phrase reste.

— Oui... commença Siu-lan émue et elle s'appuya sur une cigogne de bronze. Mais elle se tut aussitôt ; elle avait remarqué la main de son frère qui se crispait nerveusement.

— Vous êtes un poète, dit Li-Teh avec sarcasme. Votre cœur en apparence si tendre, est sec et cruel, comme le cœur de tous les artistes. Vous ne pensez pas à la souffrance de l'homme ; mais à l'expression de son visage et aux intonations de ses cris quand il souffre. Nous autres, hommes d'action, si durs en apparence, lorsque nous voyons un homme ou un peuple souffrir, nous souffrons avec lui. Bien plus : nous combattons pour mettre fin à ses souffrances !

Je hais la beauté parce qu'elle dessèche les cœurs et nous verse un poison inhumain : l'oubli.

J'écoutai avec une joie soigneusement contenue cette explosion de Li-Teh. Il devait être aujourd'hui trop nerveux pour se dominer ; je l'avais surpris à un moment de faiblesse et j'en profitais. Il me laissait enfin entrevoir un peu de son âme.

Il se tourna, il me vit penché avidement sur ses paroles et aussitôt il se ressaisit.

— Excusez, cher ami, grogna-t-il ; je me suis emporté. Mais la Chine n'est pas un beau cadavre fardé. Elle vit, elle aussi, elle souffre... Ne comprenez-vous donc pas ?

Je ne répondis pas. Oui, je comprenais. Toute cette peau jaune, au moindre toucher crie de rage

et de douleur. Un complexe d'infériorité l'exaspère. Ses nerfs sont à nu.

Nous fîmes quelques pas en silence. Je voulus me jeter dans les bras de ce frère blessé mais je me retins. Je savais combien tout geste brusque de bonté lui était suspect ; et tout épanchement, à lui aussi bien qu'à moi, nous paraissait dégradant.

Je regardai mon ami du coin des yeux et je l'admirai en silence. Je pensai aux samouraïs japonais qui allaient à la guerre dans leurs lourdes armures d'acier ; mais sur la peau ils portaient une fine chemise de soie. Et lorsqu'ils tombaient sur le champ de bataille on trouvait dans leur casque ou bien dans les replis de leur ceinture quelques vers inexplicablement tendrés :

« O prunier devant ma maison — je ne reviendrai plus mais toi — n'oublie point de refleurir au printemps ! »

Siu-lan allait en avant sautillant, comme une bergeronnette, d'une pierre à l'autre. Autour d'elle les temples s'effritaient en poussière et les herbes folles s'emparaient des dieux... Les palais, ayant parcouru la petite fièvre de la vie, retournaient doucement au néant.

Un instant Siu-lan se retourna et me sourit ; je crus voir toutes les ruines couvertes de violettes sauvages.

Une muraille aveugle, couleur de sang, s'élevait devant nous. A son sommet de grands idéogrammes blancs en relief jetaient un éclat phosphorescent ; ils se nouaient, se dénouaient et blanchissaient au soleil, semblables à de petits squelettes de femmes,

à des crânes, à des vertèbres et à des tibias humains.

— Le gynécée impérial, murmura Siu-lan.

Le soleil s'était obscurci ; quelques gouttes de pluie tombèrent sur nos joues, grosses, chaudes, comme des larmes. Un calme étrange. Une sensation très amère, très douce, une odeur enivrante de terre, des éclairs lointains, muets, bleu-pâles, s'allumaient et s'éteignaient en léchant mollement les cimes des arbres.

J'abaissai un instant mes paupières et je sentis la grâce bouddhique descendre sur moi et lécher comme une langue mes paupières et mes tempes.

J'ouvris les yeux et vis Siu-lan, penchée sur une mare d'eau, regarder son visage. Autrefois c'était un ruisseau qui bruissait joyeusement sous le pont de marbre blanc ; aujourd'hui c'est une eau noire stagnante.

Je me penchai et je vis mon visage rude à côté du beau visage très fin. Tous les deux s'y reflétaient tremblotants... Je frémis ; cette mare soudain m'apparut comme l'œil noir très doux et sans pitié de Bouddha. Les deux pauvres visages unis dans la mort, perdus au fond d'une pupille noire...

J'eus la sensation foudroyante que la vie était brève et que nous n'avions pas le temps d'être timides ou moraux...

Siu-lan se redressa ; sur la surface de l'eau son visage disparut et je restai seul.

— Le gynécée impérial... répéta-t-elle.

Je me relevai et Siu-lan me montra du doigt la muraille rouge aux idéogrammes macabres.

— Siu-lan, dis-je en voyant la pâleur de son visage, vous êtes fatiguée...

— Non, répondit-elle ; montons !

Li-Teh avait trouvé un petit chat misérable, quelque descendant des gros chats impériaux et il le caressait assis sur le pont de marbre.

On raffolait jadis des chats dans ces palais de décadence ; lorsque la chatte favorite de l'impératrice mettait bas, les courtisans lui envoyaient des cadeaux : des rubans de soie, des clochettes d'argent, des petites souris sur des plats d'or...

— Montez, dit Li-Teh en haussant les épaules. Je vous attendrai ici. Je déteste, excusez-moi, les beautés mortes. Je préfère ce chat.

La soie, l'ivoire, l'ambre, la perle exercent un charme mystérieux sur l'âme et sur la peau humaine. Des talons jusqu'au sommet de la tête toute ta peau se réjouit quand tu regardes ces matières précieuses ou quand tu y penses, les yeux fermés. Voilà pourquoi la soie, l'ivoire, l'ambre, la perle ont joué un rôle capital dans l'ennoblissement des sens humains et dans l'amour — c'est-à-dire dans la civilisation.

Je voyais ces objets de luxe et de luxure étendus dans les vitrines du gynécée, pareils à de petits cadavres nus : des éventails, des boucles d'oreille, des bracelets, des miroirs ; de petites lampes à huile qui, une nuit tragique, se sont éteintes pour toujours ; de durs oreillers de porcelaine où sont peintes des femmes pleurant sous les saules.

Voir tous ces objets secrets à côté de Siu-lan remplissait mon cœur d'une douleur et d'un désir ineffables. Je sentais l'odeur musquée de poivre — de poivre et de rose fanée qu'exhalait le corps vierge tout près de moi.

— Siu-lan... dis-je. Je suffoquais et mes lèvres tremblaient.

— Non, non ! fit-elle effrayée et elle se cramponna à une des vitrines aux lampes éteintes. Son regard était rempli de terreur. Mais ses lèvres souriaient, très pâles.

— Vous avez peur, Siu-lan ? dis-je en haletant. Vous avez peur ?

— Oui... murmura-t-elle et son grand œil noir s'agitait éperdu, comme une gazelle aux abois.

Soudain j'eus pitié d'elle. Qu'est-ce donc que ce mystère sans honte, que l'on nomme amour ? A travers le vide je ne vois rien. Rien qu'une aile noire qui passe et nous frôle.

— Siu-lan, dis-je, je ne parlerai pas. N'ayez pas peur, je vous prie.

— Merci, fit-elle tout bas et le sourire s'effaça de ses lèvres.

XXX

Je me promène seul d'alcôve en alcôve, et je caresse de longues séries d'ombres. Des empereurs jaunes, des impératrices jaunes, les annales humaines écrites sur l'eau...

Seul un cœur fervent qui se souvient et qui aime peut encore donner son sang à ces ombres et les ramener à la vie... Et remplir de nouveau les portes, les fenêtres, les escaliers, de corps chauds.

— « Je déclare la guerre au temps ! Je déclare la guerre au temps ! » crie le cœur et tourne la roue du temps en arrière et ressuscite les morts.

L'empereur, grande poupée lourde d'or et de pierreries, surgit de la terre. On le transporte d'un pavillon à l'autre, selon la saison. Le printemps, vêtu de vert, il mange du blé et de la viande de mouton ; l'été, habillé de rouge, il se nourrit de haricots et de poulet ; en automne, vêtu de soie blanche, il mange de la viande de chien ; en hiver, vêtu de noir, il mange du millet et du porc...

Et chaque soir il vient ici dans son gynécée visiter ses femmes. Dix mille femmes et elles guettent le passage de son char traîné par des moutons ; et chacune tend, caressante, un morceau de sel pour attirer à elle seule les moutons...

Raffinement, barbarie, effort surhumain de l'homme pour accomplir une œuvre éternelle. Et voilà que tout à coup sur cette terre jaune pousse, avec la collaboration de tous, un grand arbre humain aux fruits de l'olivier : Confucius.

Vertu agissante, morale utile, ordre, soumission et politesse, le bon sens mesure de toutes choses.

Mais voilà qu'au-dessus de ce génie terre à terre s'élanche dans les airs le grand dragon du Tao mystique, Lao-Tsé. Confucius le regarde ébloui : « Je sais que les poissons nagent ; je sais que les oiseaux volent. Mais le pouvoir du Dragon je ne puis le mesurer. »

Lao-Tsé est l'étage supérieur de Confucius, l'étage supérieur de l'action et de la vertu. Il est la folie divine, l'évanouissement dans le Tout, la vertu suprême aux bras croisés.

Sancho et Don Quichotte, les deux piliers éternels du monde. La coexistence intense d'éléments si divergents crée la civilisation si riche de la Chine. Sans l'intervention solide et pratique le contact avec le Tao resterait confus et sans forme. Sans l'élan mystique, la raison demeurerait stérile, incapable de désirer et par conséquent de réaliser de grandes choses, supérieures à la nécessité immédiate.

Ici encore les deux grands chefs, Don Quichotte et Don Sancho, en collaborant, ont créé le monde visible et invisible...

J'entendis un petit pas sautillant ; je me retournai, Siu-lan venait et ses yeux, très grands, envahissaient le visage alangui.

— Siu-lan, dis-je, regardez ces palais délabrés

et ces herbes folles ; la vie est brève, ayons pitié d'elle !

Elle laissa ses yeux traîner sur les toits en forme de tente, sur les tuiles vertes, jaunes, bleues ; de hautes herbes effilées se balançaient le long des corniches et elles disloquaient lentement les tuiles et les poutres. Et en bas, sur les dalles impériales, rongées par les herbes, se promenaient lourdement des touristes et des corbeaux.

Siu-lan soupira. Elle entrouvrit ses lèvres amoureuses de silence ; mais elle se tut.

— Oui, Siu-lan, continuai-je doucement pour ne pas l'effaroucher, j'ai foulé sur toute la terre les ruines des grands efforts humains. Les assauts désespérés de l'homme éphémère pour conquérir l'immortalité ont toujours rempli mon âme d'admiration et de pitié.

« Vous ne connaissez peut-être pas, Siu-lan, un des plus grands chefs de la race blanche : Don Quichotte. C'est un chevalier errant, intrépide et fantasque, qui se jette dans les aventures les plus folles, sans armes, sans amis et sans espoir. Battu, il recommence ; conquis, il exulte ; trompé, il frise sa moustache grise et il entre de nouveau, triomphalement, dans le piège. A l'heure de son agonie, il jette le gant à l'ennemi suprême et il meurt en niant la mort.

« Notre Seigneur Don Quichotte, voilà un des grands chefs de la race blanche — et de la race jaune aussi. Nous servons, Siu-lan, nous deux, la même armée et j'en suis content. Et vous, Siu-lan ?

J'étendis la main et du bout des doigts je lui touchai l'épaule gauche. Instinctivement, pour transmettre une idée à la femme, une force irrésis-

tible me pousse à lui toucher légèrement le corps. Comme si la femme était à jamais incapable de saisir une pensée abstraite; nous devons la lui offrir enveloppée de chair chaude.

Je sentis frémir Siu-lan. Un instant ses paupières battirent comme des ailes blessées.

Et soudain la longue série des peintures aux couleurs printanières que j'avais entrevues dans ces palais, défila devant mes yeux inondés de désirs qui couvaient Siu-lan.

Des ruisseaux aux roseaux tendres, aux poissons rouges; de frêles barques chargées de jeunes femmes; des arbres aux fleurs de flammes, semblables à de doux incendies immobiles... Une jeune fille apporte un panier de glycines à Bouddha assis sur le gazon; elle le fixe de ses yeux suppliants, sans desserrer les grosses lèvres sensuelles. A quoi bon les paroles? Il connaît bien, lui, le grand Berger des illusions humaines, le cri inarticulé de toutes les jeunes filles.

Subitement tout disparut; et sur le canevas bleu de l'air une dernière peinture vacilla, aux couleurs éclatantes: un vieil ancêtre sourit accroupi sur un grand rocher sauvage. A ses côtés un faisan d'or contemple, tel un roi, le paysage immense couvert de neige. Une ivresse légère envahit l'esprit; le cœur affiné ne crie plus comme un rustre; et l'ascète regarde très loin, à travers un brouillard léger, toutes les formes aimées de la terre s'ébaucher, s'éclairer un instant et se dissoudre doucement dans le brouillard.

Je retirai ma main; je revis devant moi les grandes cours désertes, les lions de granit, les dragons ailés, les terrasses de marbre. Et sur les perrons,

sur les colonnes, sur les linteaux des portes, sculptés à l'infini, les deux symboles éternels de l'effort humain: le Nuage et la Flamme.

Une grande flamme, une passion effrénée, a fait naître toutes ces merveilles, — palais, peintures, lèvres rouges, grandes idées, actions magnanimes — elle s'en est allée en fumée et se balance un instant au-dessus de nos têtes comme un nuage.

Pourquoi? Je regarde ces ruines luxuriantes et désertes, je regarde tout près de moi ce corps de jeune femme aux seins voluptueusement gonflés et je retiens à peine un cri sauvage. En un clin d'œil je sentis la beauté — qu'elle soit une civilisation entière ou une frêle femme — monter de la terre, s'épanouir en l'air vide et retomber dans la terre. J'entendis craquer les soudures de mon crâne. Mais je parvins à retenir ma main qui voulait ardemment sentir de nouveau le frémissement de la jeune épaule.

— Descendons... murmura Siu-lan d'un ton de prière. Li-Teh attend.

Siu-lan allait en avant; ses petits pieds au sabot luisant de chèvre frôlaient légèrement les escaliers des femmes et des eunuques... A force de refouler les mouvements brusques de mon désir, je sentais mes bras et mes genoux affreusement fatigués.

« O grand carré, murmurai-je, qui n'as pas d'angles — grand vase jamais achevé — grande voix qui ne formes pas de paroles — grande apparence sans forme — ô désir! »

XXXI

Li-Teh parlait bas avec un Chinois trapu ; son visage rayonnait. L'homme, penché humblement, répondait à ses questions pressantes.

Aussitôt qu'ils entendirent nos pas, tous les deux se turent et se tournèrent vers nous. Je tressaillis ; j'avais à l'instant reconnu cet homme : le boiteux à la balafre au front !

— Je vous laisse, dit Li-Teh d'un ton joyeux. J'ai du travail pressant. Filons ! chuchota-t-il à son compagnon. Nous n'avons pas de temps à perdre !

Siu-lan eut un mouvement d'alarme ; elle esquissa un geste, comme si elle avait voulu étendre les bras et retenir son frère ; ses lèvres remuèrent comme si elles voulaient crier : Ne nous laissez pas seuls !

Mais déjà Li-Teh, de son pas élastique, franchissait le seuil de la grande porte.

L'homme le suivait, alerte. Il ne boitait plus ; son corps paraissait robuste et souple.

« Joshiro !... murmurai-je en frémissant. Mon cœur se serra. Joshiro doit courir quelque danger... J'ai peur ! »

Et je compris à cet instant combien cette femme laide et cruelle m'était chère.

Elle combattait, elle aussi, dans l'armée décimée mais résolue d'un Grand Guerrier. Elle suivait, elle aussi réprimant sa douleur implacable, les traces de son sang...

Elle donnait un autre nom à ce Grand Guerrier ; elle donnait un autre but à la bataille. Mais, par-delà les apparences si divergentes, nous combattons tous les deux, Joshiro et moi, côte à côte. Elle ne le savait pas ; mais moi je le savais et je l'aimais comme le soldat aime son camarade.

« Joshiro est en danger... Joshiro est en danger... » murmurai-je.

De fines gouttes de pluie printanière se mirent à tomber de nouveau ; l'air suffocant s'était rafraîchi. La terre exhala une douce odeur et les palais s'ensevelirent dans une buée très tendre.

Une impatience étrange s'empara de mon corps. Dépêchons-nous ! Dépêchons-nous ! La vie est courte ; la vie n'est qu'un instant ; ne laissons pas l'instant périr incolore et vide ! Quel est notre devoir ? Transformer l'instant en éternité.

Les ruines des palais, les cimetières, les pluies printanières, l'odeur de la terre creusée, nous donnent le grand conseil : « O ombres éphémères, dépêchez-vous ! »

Et le souvenir de Joshiro fouettait mon cœur.

— Siu-lan, dis-je, nous voilà seuls ! Quelle est la chose que vous aimez le plus à Peiping ? Allons la voir !

Une épouvante soudaine se répandit sur son visage d'ivoire ; mais elle brava le danger.

— Allons ! dit-elle d'une voix ferme. On eût dit qu'elle jouait sa vie dans cette décision insignifiante.

Elle appela les coolies, nous montâmes dans nos rikshas. Les plantes des pieds des coolies tapotaient mollement la terre mouillée. Des acacias en fleur, des glycines, des péonies... Nous traversons un grand jardin ; son parfum suave couvre toute la puanteur de la Chine.

Des vieux arbres nains ; un cerisier dans un petit pot est couvert de fleurs ; je sens un malaise imprévu, comme si je voyais une petite fille enceinte... Dans l'étang verdâtre du jardin des poissons rouges et bleus dansent.

Une litanie de chameaux, aux yeux veloutés ; ils traversent Peiping comme un désert.

Siu-lan blottie dans son riksha, court en avant, et moi, emporté tout à coup de bonheur sauvage, je la poursuis d'une rue à l'autre à travers la foule qui s'écarte.

Nous traversons les ruelles étroites des Éventails, des Lanternes ou du Jade ; nous dépassons les boutiques mystérieuses où l'on vend les philtres de l'amour. La fourmilière humaine va et vient plongée dans une lumière moite, très douce.

« Avoir des yeux et des oreilles, me disais-je, quel bonheur ! Voir, entendre cette féerie superbe, le monde. Courir du berceau au tombeau en jetant des regards rapaces à droite et à gauche ! »

Siu-lan se retourne ; elle sourit, très pâle ; les gouttes de la pluie lui arrosent le visage, comme des pleurs.

— C'est ici, prononça-t-elle en me montrant un grand escalier de pierre.

Siu-lan paraissait fatiguée ; nous montâmes lentement. Légèrement penché sur Siu-lan je humai avidement, discrètement son corps.

Quand pour la première fois je m'étais mis en contact avec cette race jaune, j'avais ressenti une répugnance corporelle invincible. Et voici maintenant que ce jeune corps odorant avait démoli toutes les barrières, rien qu'en soupirant. Est-ce l'amour, le désir, ou simplement cette odeur tiède de la femme qui va en avant et m'aide à comprendre ?

Une de ces nuits en dormant dans la maison de son père, j'ai eu un rêve ; sûrement si son haleine et son parfum n'étaient pas répandus dans l'air que je respirais, je ne l'aurais jamais eu, ce rêve qui illumina et élargit mon cœur :

La terre était recouverte de feuilles de mûrier ; sur ces feuilles des masses énormes de vers à soie rampaient et grignotaient lentement, goulûment... Un homme gigantesque émergeait au milieu de cette vermine et jetait à pleines mains sur ces vers de grandes poignées de feuilles de mûrier...

— Mangez tout... murmurait-il, mangez tout... mangez tout...

On sentait que ce géant avait hâte de faire parcourir à ces vers, très vite, le cercle entier de leur évolution... de les pousser au degré suprême du vers à soie : au papillon blanc.

Un instant le géant se retourna et me sourit ; j'inclinai la tête lentement ; je l'avais reconnu : c'était Bouddha.

Oh ! le long pèlerinage à travers ces vers à soie, toute la nuit ! Ce bruissement lent des bouches qui mangent, des corps qui s'enlacent vautrés dans leurs tas d'ordure... Et tout à coup la soie qui se dégage et l'esprit aux grandes ailes qui s'en va !

Dès cette nuit j'avais commencé à voir le cercle

entier — la feuille du mûrier, les ordures, la soie. Je commençais à comprendre la Chine.

— Siu-lan, dis-je en touchant légèrement la main de mon guide, Siu-lan, je vous remercie...

Nous étions déjà sur le haut de l'escalier dans un petit jardin.

Siu-lan se retourna surprise :

— De quoi? demanda-t-elle.

Et sans attendre la réponse elle glissa dans le petit temple apparu devant nous entre les arbres.

Obscurité très douce, très odorante ; j'avancai derrière Siu-lan en tâtonnant.

— Qu'est-ce? dis-je tout bas ; je ne vois rien.

— Ne parlez pas ! implora-t-elle.

En ce moment un corps blotti dans l'ombre se redressa. Je distinguai un vieux bonze, à la robe orange. Il étendit la main, la lumière se fit. Je retins à peine un cri : devant nous, au fond d'une niche, une apparition hallucinante, Bouddha !

A la fleur de son âge, très tendre, aux longs yeux troublants. Et le sourire ruisselait sur tout son corps de pierre précieuse.

Jamais statue ne me communiqua une joie aussi intense ; non, ce n'était pas de la joie, c'était la libération, la liberté, la sensation fière que je m'étais enfin débarrassé du moi haïssable, que j'avais démoli les barrières du corps, de l'âme et de la pensée et que je m'élançais à me perdre enfin — ou à me retrouver — dans l'immensité transparente du Néant.

Ce que seules la danse, la musique et la nuit étoilée peuvent donner, voilà que cette écorce divine de la matière, cette statue de Bouddha me la donne.

Ta première sensation en regardant ce Bouddha c'est la joie du plongeur lorsqu'il joint ses mains étendues, tend les jarrets, s'immobilise une seconde sur ses orteils et se jette dans la mer.

Je me sentis nager sans bruit, lentement, comme en rêve, dans des eaux vertes et transparentes, au clair de lune. Pour la première fois j'avais compris la doctrine de Bouddha. Qu'est-ce que le nirvana? L'anéantissement absolu ou bien l'union éternelle avec l'univers? Le long des siècles, théologiens et savants se disputent sur ce problème insoluble. Tu vois ce Bouddha de jade et ton esprit se remplit de certitude. Tu vis le Nirvana. Ni anéantissement ni immortalité ! Le temps et l'espace s'évanouissent ; le problème change de forme, il atteint à sa plus haute expression qui dépasse la parole humaine. Tu ne peux que le vivre ; tu le résouds tout simplement en le vivant.

Tu vois ce jeune Bouddha et ton corps se rafraîchit, ton esprit s'immobilise, un instant, tranquille au-dessus de l'abîme. Jusqu'à ce moment la flamme de cet esprit s'agitait ballotée au gré des vents ; passions, intérêts, gloire, visages chers, patrie, idées... Tu vois le Bouddha et la flamme peu à peu s'éteint ; elle ne s'éteint pas : elle devient Bouddha.

Je restai longuement abîmé dans ce centre mystérieux du monde. Je sentis que dans ce corps phosphorescent aboutissaient tous les rayons de la terre.

Un crissement de soie ; je me retournai : Siu-lan s'inclinait profondément devant son Dieu. Elle posa son front sur les dalles fraîches ; elle se leva ; elle battit trois fois les mains comme si elle appe-

lait Bouddha. J'avais souvent entendu les mendiants, debout sur le seuil, battre les mains et demander l'aumône.

Siu-lan remua légèrement les lèvres. Elle demandait sans doute à son Dieu l'aumône. Puis elle se tut en regardant Bouddha.

— Siu-lan, dis-je tout bas, en lui prenant la main.

Elle se retourna, très calme ; on eût dit qu'elle s'attendait à mon geste et à mes paroles.

— Siu-lan, voulez-vous que nous nous acheminions ensemble vers ce néant de jade ?

Je sentis sa main trembler dans le creux de ma main, comme un petit oiseau captif.

— Siu-lan...

Mais elle restait plongée dans son Bouddha ; je la sentais heureuse, bondissante, dansante comme une algue dans les eaux profondes de Bouddha.

Elle avait entendu mes paroles mais elle ne se pressait point de répondre. Le temps était aboli dans son cœur, il était transformé en une musique muette.

— Siu-lan...

Elle se tourna ; son visage resplendissait comme un galet qui sort des flots.

— Oui... chuchota-t-elle et elle baissa les yeux.

Quand nous sortîmes du temple, le soleil se couchait déjà ; l'air avait pris des nuances vertes et dorées. La pluie avait cessé et dans le ciel d'Occident traînaient des nuages éclaboussés de sang. Du côté de l'Orient se levait immense, toute rouge, silencieuse et très triste, la pleine lune.

Je m'appuyai sur le tronc d'un arbre pour donner le temps à mon cœur de se calmer un peu.

Siu-lan cueillait en silence de petites fleurs jaunes.

Tout à coup je distinguai au milieu du jardin un grand piédestal de marbre bigarré — vert, mauve, blanc et rose. Je m'approchai. Une chasse furieuse était sculptée sur ce marbre — des sangliers, des chiens, des chevaux... Une action effrénée.

Autrefois c'était le piédestal du Bouddha de jade. Mais le temple étant trop étroit, on les avait séparés.

Maintenant ce piédestal se dresse au milieu du jardin et il n'y a au-dessus de lui que l'air sans forme, vide, bleuâtre — la dernière statue définitive de Bouddha, sculptée dans le néant impérissable.

XXXII

Ce dieu oriental sans corps et sans âme, ce sourire moqueur qui se dissipait en l'air et remplissait le vide d'un frisson d'ailes envolées, combattit toute la nuit contre mon dieu à moi, chargé d'âme et de corps, éclaboussé de boue, criblé de blessures.

Toute la chair de Bouddha a réalisé son ambition la plus haute : elle est devenue esprit, elle s'est volatilisée dans le néant. Bouddha tient sur sa main ouverte l'air bleu tout rond. Le Rien ; l'Univers.

Bouddha, ce ver à soie gigantesque, a grignoté le mûrier entier de la terre, il a tout mangé, tout bu, tout embrassé, il ne veut plus manger, boire, embrasser. Il a parcouru tout le cercle du miracle, il s'en va.

Mais mon Dieu à moi a faim encore, il a soif encore, il voit le pain, le vin, la femme et rugit. Il s'efforce en suant de transformer un peu de chair en esprit. Je le sens traverser mes entrailles et laisser en moi, des reins jusqu'au cœur, du cœur jusqu'à la tête, un sillon rouge.

Il ne joue pas, il ne sait pas sourire, il souffre. Il croit à la matière et aux larmes ; il touche et respire le corps de Siu-lan et il le trouve doux,

tiède, odorant. Il sait que la vie existe et il l'aime ; il sait que la mort existe et il s'acharne contre elle, en tremblant un peu.

Il hait le jeu d'esthète, le silence ironique, la nonchalance et la tolérance sceptiques. Il hait les petites vertus ; la prudence, la politesse, la pitié, la justice. Il hait le sourire suprême, Bouddha. Il est l'Anti-Bouddha.

Toute la nuit, les yeux ouverts, je cherchai à surprendre son visage. Vers l'aube, en un éclair, j'eus la vision violente de l'Inconnu. Mais, aussitôt, en un éclair, la vision disparut et je retombais dans les ténèbres.

Je fais appel à la grande sorcière, la parole. Je lace son filet dans l'invisible et je le retire. Des algues pâles, du menu fretin, quelques coquillages brillants qui, aussitôt retirés de la grande mer mystérieuse, perdent leurs couleurs et s'évanouissent entre mes mains.

C'est tout ce que j'ai pu retirer. Que mes frères en angoisse les rejettent dans leur âme et leur rendent la liberté et l'éclat !

La Vision.

Tu as entendu l'appel et tu t'es mis en route. Tu es passé, de combat en combat, par les services militaires du soldat mobilisé.

Toutes les races se sont mises en marche avec toi. L'armée sacrée de l'homme s'est mise en branle derrière toi, la terre entière retentit comme un camp de bataille.

Du haut de ce sommet le plan entier de la bataille s'est ramifié dans les circonvolutions de ton

cerveau ; toutes les expéditions amies et ennemies se sont unies dans le camp secret de ton cœur.

Les animaux et les plantes ne sont plus que les corps de ravitaillement dans les armées humaines qui avancent.

La Terre entière à présent s'est accrochée à toi, elle est devenue ton propre corps, elle crie dans l'abîme.

Je sursaute. Dieu crie et lutte dans toutes les chairs. Je sens l'Invisible qui enjambe les êtres visibles et s'en va.

A travers mon corps et mon cerveau, à travers ma race et les hommes, à travers les animaux et les plantes, je devine l'Invisible qui foule de son pied tous les visibles et monte.

Sous son talon lourd et ensanglanté je perçois tous les vivants qui s'écrasent.

Son visage est austère, sombre, par-delà la joie et la douleur, par-delà l'espérance.

Je frissonne. Est-ce toi, Seigneur ?

Ton corps est plein de mémoire. Tel un prisonnier tu as, tatoués sur tes bras et sur ta poitrine, des arbres et des monstres, des aventures périlleuses, des cris et des dates.

O Seigneur, tu mugis comme un taureau. Tes pieds et tes mains sont pleins de sang et de boue ; tes mâchoires sont lourdes comme des meules.

Tu t'accroches aux arbres et aux animaux, tu t'appuies à l'homme, tu appelles. Tu remontes le précipice noir, interminable de la mort et tu trembles.

Où vas-tu ? La douleur croît, la lumière et les ténèbres croissent. Tu pleures, tu te raccroches à moi, tu te nourris de mon sang, tu y puises des

forces et tu bondis comme un fils dans mes entrailles.

Les arbres crient, les animaux, les étoiles : « Nous périssons ! » Deux mains, grandes jusqu'au ciel, s'élancent de toute chose vivante et demandent secours.

Les genoux cloués au menton, les mains tendues vers la lumière, les talons collés sur le dos, ramassé et tremblant, Dieu est blotti dans chaque cellule de chair.

Lorsque j'ouvre un fruit, tel un Dieu, m'apparaît son noyau. Lorsque je parle aux hommes je distingue Dieu qui lutte dans leur cerveau mesquin et grossier.

Dieu s'élançe de toute chose vers la lumière. Quelle lumière ? Hors de toute chose !

L'essence de mon Dieu ce n'est pas la douleur seule, ni l'espérance dans la vie terrestre ou future ; ni la joie et la victoire. Toute religion en élevant en culte un de ces masques de Dieu rétrécit notre cœur et notre cerveau.

L'essence de mon Dieu est la lutte.

Dans cette lutte éclatent et se déroulent la douleur, la joie et l'espérance.

L'assaut vers en haut, la guerre contre la matière, engendre la douleur.

Mais la douleur n'est pas le monarque absolu. Chaque victoire, chaque équilibre provisoire dans l'assaut, remplit de joie toute chose qui respire.

Mais du tréfonds de la joie et de la douleur jaillit éternellement l'espérance d'échapper à la douleur et d'élargir la joie, et de nouveau commence le cercle éternel — la douleur, la joie, l'espérance. Il n'y a pas de cercle, il y a un tourbillon

spiral qui monte, éternellement roulant et déroulant la lutte trinitaire.

Quel est le but de cette lutte? demande l'homme en oubliant que le Grand Souffle n'agit pas dans le temps, l'espace et la causalité de l'homme.

Le Grand Souffle est supérieur à ces questions trop humaines. Il se ramifie, se disperse et combat; il est vaincu, il est vainqueur; il s'exerce.

Le Grand Souffle est la rose des vents.

Nous naviguons, nous aussi, et nous prenons part à la croisière divine. Notre marche contient aussi des éléments éternels sans commencement et sans fin, elle aide Dieu, et risque avec lui.

Dieu rit, pleure, tue, nous brûle et nous abandonne à mi-chemin, cendres fumantes.

Je me réjouis en sentant entre mes deux tempes, en un clin d'œil, le commencement et la fin du monde. Je condense en un bref éclair l'ensemencement, la pousse, la floraison, la fructification et la disparition de tout arbre, animal, homme, astre et dieu.

Toute la Terre est une semence plantée dans les sillons de mon cerveau. Tout ce qui, dans les siècles innombrables, s'efforce, dans la matrice obscure de la matière, d'évoluer et de mûrir, éclate dans mon crâne en un éclair bref et muet.

Ah! cet éclair du cœur, si nous pouvions le regarder en face, l'immobiliser un moment, l'englober dans une parole humaine,

fixer cette éternité instantanée qui renferme tout, passé et futur, sans que se perde tout le tourbillonnement érotique dans la rigidité de la parole.

Ce que tu sens dans l'extase tu ne pourras jamais l'emprisonner.

Avec des fables et des rimes, des comparaisons, des allégories, des mots rares ou vulgaires, avec des cris, des rires et des pleurs, efforce-toi de donner un corps à l'extase.

C'est ce que fait Dieu aussi, le grand Extatique. Il parle, il s'efforce de parler. En employant des couleurs, des cornes et des griffes, en employant des feuilles, des fleurs et des fruits, en créant l'Univers, il s'efforce de fixer son extase.

Moi aussi, comme toute chose vivante, je tourbillonne au centre de l'Univers. Je suis l'entonnoir des courants gigantesques et tout danse autour de moi et le cercle s'étrécit, toujours plus impétueux,

et terre et ciel se déversent dans la fosse rouge de mon cœur qui a crié. »

XXXIII

« Ai-Ha, amie chérie de mon âme !

Te souviens-tu des vers de notre vieux poète Wang-Ai hi que nous avons tant de fois chantés au clair de lune ?

« Minuit. Tout dort dans la maison — et la clepsydre s'est arrêtée. — Mais moi je ne peux pas dormir — car les fleurs tendrement balancées du printemps — dont la lune projette l'ombre sur le mur, — sont si belles que l'homme ne peut pas les supporter. »

Oui, je sens ce cri du poète cette année, moi aussi, Ai-Ha, ma cousine ! Ce printemps est si doux que je ne peux pas dormir ; je ne peux pas retenir mes larmes, Ai-Ha.

Si je sortais ce soir dans la cour, vêtue de ma robe blanche et si je dansais au clair de lune, je serais peut-être un peu soulagée. Mais j'ai honte. Si mon père me voyait de sa fenêtre ? Si un serviteur me surprenait ?

Crier, ce serait mieux. Descendre tout doucement notre vieil escalier qui craque, ouvrir la porte furtivement, sortir dans la rue, courir au ras des murs jusqu'au temple que nous avons tant aimé, Ai-Ha, quand nous étions petites et libres — le temple du Ciel !

Oh ! qu'il doit être beau, ce soir, au clair de lune ! Monter les larges escaliers de marbre, traverser la première terrasse, puis la seconde, puis la troisième, aux grandes portes toutes ouvertes à la lune... Et puis, sur l'autel de la plus haute terrasse, tout près du ciel, là où nos empereurs offraient les sacrifices du printemps, debout, seule, les mains levées au ciel, jeter un cri !

Ce cri, peut-être, aurait soulagé mon cœur. Car ce printemps, Ai-Ha, est trop lourd, il m'écrase. Ah ! dans le bon vieux temps comme les jeunes filles de notre âge avaient trouvé le chemin juste — le chemin solaire de la consolation !

Tu sais comme je me suis librement consacrée à un travail rude et austère, qui dépasse peut-être mes forces ; qui, peut-être, ne convient pas à nous pauvres êtres, les femmes. Mais je me tais. Je veille, je travaille, j'aide mon frère. J'ai remarqué que ce travail n'est pas trop dur en automne ou en hiver ; mais au printemps, Ai-Ha, lorsque les fleurs s'ouvrent et que la terre sent si bon, je suffoque !

Je discute avec mon frère sur des rapports à rédiger, sur des questions politiques ou culturelles ; mais mes pauvres lèvres de femme chuchotent tout doucement, tremblantes, les vieilles chansons du printemps. T'en souvient-il, Ai-Ha ?

« Les garçons avec les jeunes filles viennent aux orchidées. — Les filles les invitent : « — Là-bas si nous allions ? — Et les gars de répondre : « — Mais déjà nous en venons ! » — « Voire donc, mais encore là-bas si nous allions ? — Puis, la rivière traversée, nous étendre sur le gazon ! » — Alors les gars et les filles ensemble font leurs jeux

— et puis elles reçoivent le gage d'une fleur ! »

Si nous vivions, ma cousine, nous aussi dans ce bon temps lointain ! Comme tout était alors simple, rude et beau ! Dans les fêtes printanières nous aurions traversé la rivière, vêtues seulement de quelques fleurs d'orchidées, nous aurions frémi au contact des eaux vives et senti nos seins pénétrés par les âmes flottantes des aïeux. Et nous serions sorties sur l'autre rive contentes et calmées, comme de jeunes épouses...

Je vois tes beaux sourcils, ma cousine, se froncer avec inquiétude. Tu me prends la main, comme tu en avais l'habitude, et tu la poses doucement sur ton cœur. Ce geste de toi m'avait toujours émue ; je n'avais jamais pu y résister ; je te confessais tout de suite mes petits secrets.

Non, ne t'inquiète pas, amie chérie de mon âme ! Non, je ne suis pas triste, je suis très heureuse mais, vois-tu, je ne peux plus m'exprimer. A force de silence, j'ai désappris à parler. Et lorsqu'enfin je me décide à ouvrir le cœur, mes paroles ne sont que de folles vagabondes qui, au lieu de marcher, comme il sied à leur nature, bondissent et dansent. Et j'en ai honte. La parole, comme dit notre Sage, doit être exacte et juste comme le poids marqué du sceau royal.

Oui, chère âme, je pose la main sur ton cœur et je te dis : ne t'inquiète pas, je ne souffre pas, le printemps est beau, je suis heureuse. Oui, je dors très peu mais ce sommeil est une substance précieuse compacte et douce, comme le miel. Et mes rêves sont si beaux que chaque nuit, vers l'aube, en me glissant dans mon lit, je frémis d'impatience ; j'attends les rêves, comme la fiancée at-

tend, dit-on, l'oreille collée à la terre, les clochettes joyeuses de la voiture de son bien-aimé.

Une nuit j'ai rêvé d'un long, long, long voyage : un bateau tout blanc, la mer bleue, la brise soufflait et des étoiles nouvelles montaient à l'horizon. J'étais étendue sur la proue et un homme, assis à côté de moi, me parlait des pays lointains ; des hommes blonds, des yeux bleus, des jeunes filles qui courent sur la neige avec leurs amis en riant libres, heureuses et fortes.

Une grande cigogne planait au-dessus de nous en tenant dans son bec quelques herbes sèches. Allait-elle bâtir son nid ?

Soudain tout disparut et je me trouvai enfoncée dans le sable ; les lèvres peintes, la gorge nue, comme la figure de proue d'un bateau naufragé. Le vent de mer soufflait dans mes cheveux, la cigogne avait bâti son nid dans mes bras et je me sentais ivre de bonheur.

Hier, dans la nuit de pleine lune, j'ai eu un autre rêve étrange : il me sembla que j'étais au fond d'un puits rempli de clair de lune. J'étais heureuse, heureuse, comme une abeille au fond d'un lis blanc. Je tenais ouvert sur mes genoux un livre ; ce n'était pas Confucius, ni Lao-Tsé ni aucun de nos vieux poètes.

Je ne pouvais pas lire au clair de lune ; mais les caractères étaient en relief comme on imprime les livres des aveugles. J'y promenais le bout de mes doigts et j'épelais, lentement, en la caressant interminablement, une phrase étrange et je tremblais de bonheur :

« Siu-lan, Siu-lan, voulez-vous que nous nous acheminions ensemble vers ce néant de jade ? »

Je renversais la tête vers la lune en haut et je voyais les lettres de cette phrase descendre sur moi en file dansante, comme une bande d'hirondelles qui reviennent chercher leurs nids au printemps.

Toi tu sais interpréter les rêves ; grand'mère t'a initiée à cet art occulte. Pourrais-tu me donner, chère âme, la clef de ces rêves ? Pourrais-tu m'expliquer pourquoi je tremblais de bonheur ?

Hier, j'ai été voir les palais de la cité défendue. Une pluie très douce m'inondait le visage. J'en étais contente ; personne ne pouvait discerner que ces gouttes qui ruisselaient sur mes joues n'étaient pas toutes de la pluie. Pour la première fois j'ai pleuré en foulant ces débris de grandeur et de volupté.

Je ne pleurais pas les empereurs morts ni les grandes dames fardées qui ont dépéri dans cet énorme gynécée, maintenant hanté par leurs fantômes ; ni les dieux étranglés par le lierre, sans mains et sans pieds, la peau rongée, semblables à de pauvres lépreux.

Non, non, ma cousine, je pleurais quelque chose de plus profond, une chose humble, chaude et troublante, comme le cœur d'une jeune fille...

Et le soir, en rentrant, je me suis enfermée à clef dans ma vaste chambre déserte et je me suis mise à composer — ne ris pas, Ai-Ha — une petite poésie.

Je l'ai tracée à l'encre rouge sur mes tablettes d'ivoire. Je ne me rappelle plus ces vers — il y avait là un cœur de jeune fille et de la pluie et le petit cri d'un animal blessé...

J'ai suspendu les tablettes en dehors de ma fenêtre, la pluie printanière est tombée pendant la nuit et le matin j'ai trouvé mes tablettes vides. Le mur blanc seulement était tacheté de rouge, comme du sang.

Tu le vois, chère cousine, je suis heureuse ; je joue, j'écris des vers et les offre à la pluie. A qui d'autre pourrais-je les offrir ? Je les offre à la pluie et je pense à toi, je pose la main sur ton cœur et je te dévoile mon secret.

Que le printemps, chère âme, finisse bien ! Qu'il donne tous ses fruits ! Qu'il ait pitié de moi et de toi et de toutes les jeunes filles sur la terre !

Siu-lan.

XXXIV

Je reçois aujourd'hui la première lettre de mon ami Ku-ghé. Dans l'état désarmé où se trouve mon cœur cette lettre débordante de foi et de jeunesse me raffermirait. J'ai eu honte de ma petite aventure insignifiante et de mes bras qui restaient inertes, paralysés par la contemplation.

Ces jeux de la parole et ces courbes de la pensée me fascinaient et me faisaient oublier notre devoir le plus urgent sur la terre — l'action. Agir, pétrir, pénétrer. Embrasser la matière comme l'on embrasse une femme. Faire des événements comme l'on fait des enfants... S'enrôler à la cause de l'Union et combattre...

Je lis et relis la lettre de Ku-ghé et quelque chose en moi mûrit et avance :

Tokyo, le 5 mai.

O Démon blanc de l'Océan !

Nous célébrons aujourd'hui, nous autres, les « petits Japonais », la fête des enfants. Des carpes géantes d'étoffe rouge, aux écailles noires, flottent au vent, car, vous le savez, la carpe est chez nous

l'emblème de l'enfance. La carpe monte au moment où les autres poissons, incapables de tenir tête au courant, se soumettent et descendent.

La plus belle chambre de la maison est aujourd'hui consacrée au jeune garçon. Sur un autel improvisé se dresse un petit samouraï de bronze ou de bois, revêtu de sa grande armure ; le garçon s'incline avec respect devant cet ancêtre guerrier et jure en lui-même de lui ressembler un jour. Devenir « samouraï » dans son for intérieur, un chevalier sans peur, toujours prêt à mourir — voilà la plus grande ambition de tout enfant japonais.

Le garçon en ce jour de fête reçoit de beaux livres sur les exploits des ancêtres ou sur la grande mission du Japon. Si vous ouvriez un de ces livres, vous autres, les seigneurs blancs, vous le refermeriez aussitôt en faisant la moue : vous n'y trouveriez que des affirmations arbitraires et des mots d'ordre bornés.

Sur les premières pages on lit souvent ce dialogue fier entre l'officier et le jeune conscrit :

« — Qui est ton chef ?

— L'Empereur.

— Quel est ton devoir ?

— Obéir et me sacrifier.

— Quelle est la « grande vaillance » ?

— Ne jamais faire attention au nombre des ennemis, mais aller en avant.

— Quelle est la « petite vaillance » ?

— Se mettre facilement en colère et user de la violence.

— Qu'est-ce qui reste après la mort de l'homme ?

— La gloire. »

Dieu, patrie, empereur, voilà notre Trinité à nous, plus réelle, plus profonde que la vôtre. Aujourd'hui ce n'est qu'en Allemagne, en Russie soviétique et en Italie que l'on peut trouver cette discipline héroïque, cette soumission joyeuse de l'individu à un but supérieur et dangereux. Les autres peuples pataugent encore dans l'hypocrisie, le pacifisme, le parlementarisme et la vieille sensiblerie. Ils n'ont pas compris que nous sommes entrés dans un nouvel âge de fer.

Tant mieux. Dépêchons-nous avant qu'ils le comprennent. Cultivons les vertus qui conviennent à cet âge de fer : le sacrifice, l'obéissance, la sobriété, la rudesse, l'acceptation joyeuse de la mort. Après la victoire, dans quelques siècles, que les autres vertus féminines fleurissent : la bonté, la douceur, la sensibilité, la finesse, la largesse de l'esprit. A présent nous n'avons pas le temps !

A présent chantons les vers que Také-Hirosé, le héros de Port Arthur, composait au milieu de la bataille :

« Infini comme le dôme du ciel au-dessus de nous — est ce que nous devons à l'Empereur. — Immense comme la mer profonde au-dessous de nous — est-ce que nous devons à la patrie. — Le temps est maintenant venu de payer notre dette ! »

Je reviens avec mes écoliers du pèlerinage à la maison du général Noghi. Il est un de nos grands modèles de vie et de mort, je devais le montrer aujourd'hui aux enfants.

Nous contemptions la petite chambre nue où

notre héros taciturne a fait harakiri, en 1912, au moment où l'on enterrait notre grand empereur Méiji. Il s'est tué sur cette natte avec sa femme. Auprès d'eux on trouva ces vers héroïques et tendres, composés par Noghi :

« Il va s'unir avec les dieux d'en haut — mon grand seigneur. — Et moi, le cœur bondissant, je le suis dans le ciel. »

Je me sentis très ému ; je rassemblai mes écoliers autour de moi et je me mis à parler avec véhémence :

— Aimez les sports, exercez votre corps, respirez profondément, courez, nagez, luttez, n'ayez pas peur ! Que les Blancs ne se moquent plus de nous et qu'ils ne nous appellent plus des nains !

Aigüisez votre intelligence, ouvrez les yeux ! Regardez les machines, les avions, les vaisseaux de guerre, les canons, les fabriques ! N'oubliez jamais, gravez dans votre esprit cette chose très simple : Si nous ne devenons pas supérieurs aux Blancs nous sommes perdus !

Haut les cœurs, songez aux ancêtres ! Comment peut-on suivre le plus fidèlement leur plus grand désir ? En les dépassant. Celui-là seul suit vraiment la tradition des grands ancêtres qui les dépasse.

Silence, discipline, entêtement ! L'Asie nourrit 1 200 millions d'âmes ; l'Europe rien que 400 millions. Nous sommes la tête pensante de l'Asie, nous avons une grande responsabilité. Travaillez en silence et sans repos. Notre heure est arrivée, ô mes enfants !

Qui de nous sait par cœur les vers du grand samouraï Katsu-Kaïssou ?

Tous les écoliers levèrent les mains en criant :

— Moi ! moi ! moi !

— Allons, chantez-les tous ensemble !

Et, devant la porte du général Noghi, nous nous mîmes à chanter :

« Devant les autres tiens-toi souriant — devant toi-même tiens-toi sévère. — Dans le malheur reste intrépide — dans la vie quotidienne joyeux ; — lorsqu'on t'acclame reste impassible ; — lorsqu'on te siffle reste immobile ! »

Je fus pris d'un enthousiasme sacré. Je criai à mes élèves :

— Ouvrez vos carnets, écrivez !

Chaque enfant sortit de sa poche son petit carnet et je commençai de leur dicter notre décalogue à nous :

- 1 — Au-dessus de tout, l'honneur et le devoir.
- 2 — Obéis aveuglément à l'empereur.
- 3 — Méprise la mort ; sois prêt à mourir à chaque instant. Lorsque tu sors de ta maison sois comme si tu ne devais plus y rentrer.
- 4 — Endurcis sans pitié ton corps et ton âme.
- 5 — Sois poli envers tes amis.
- 6 — Venge-toi cruellement sur tes ennemis.
- 7 — Ne crie pas, ne pleure pas, tiens ferme !

— Écrivez tous en grandes lettres ces vers de notre grand empereur Meiji :

« *Yo no naka wa — takaki iyshiki — hodobodo ni — mi wo tsukusu koso — tsutomé narikéré* »
Que ta situation soit élevée ou misérable, te dépenser entièrement — voilà ton devoir !

Et, homme blanc, vous pouvez à votre aise rire ou sourire. Mais moi, en ce moment-là je sentais

mes forces se décupler. J'étais vraiment plus grave, plus intelligent, plus prêt à vivre ou à mourir, que je ne le fus jamais. Cet élan à nous est-il une illusion ? Bénie soit-elle ! En réagissant contre la réalité avec une force irrésistible elle devient réelle.

Dans une race forte les grands ancêtres sont les véritables pères. Les esprits des héros, dans une race forte, entrent la nuit dans les maisons et couchent avec les femmes. Les autres pères, les vivants, procréent le corps ; les ancêtres plantent l'âme dans ce corps.

Vie dure et austère, effort terrible pour qu'un nouveau type de Japonais se crée : Fudoshin ! Fudoshin ! La grande vertu japonaise ! Le rocher immobile, notre cœur !

Cher ami, la fête des enfants finie, je viens de rentrer chez moi tout bouillant encore ; ce contact quotidien avec les enfants me rajeunit à chaque instant. En tâchant de faire de ces enfants des hommes mûrs, je me fais enfant auprès de leurs jeunes corps et de leurs yeux avides.

Je suis maintenant seul dans cette petite maison si pauvre que vous connaissez. Je prends mon thé et je pense à vous ; votre absence m'est plus désagréable que votre présence. Ne riez pas, c'est la plus grande confession d'amitié que je puisse faire à un Blanc.

Je pense à vous et je vous envie : vous foulez le sol sacré de notre Mère la Chine ! Saluez-la trois fois humblement.

La Chine est le centre immobile de la terre. Elle seule peut sauver le Japon. Le Japon seul peut sauver la Chine. Les deux ensemble peuvent sauver le monde dégénéré.

Si dans la grande (la vraiment grande) guerre qui vient le Japon est vaincu, tout l'Orient sera couvert de ténèbres. Pourquoi? Parce qu'aucune nation de l'Occident ne connaît la grande justice et l'amour. Mais si le Japon l'emporte, la Chine sera libérée, l'Inde renaîtra, le monde entier sera débarrassé du matérialisme occidental.

Le jour où la Chine et le Japon se donneront la main, une ère nouvelle commencera pour le monde. Une culture plus humaine.

Vous allez, vous les Blancs, bientôt vous écraser sous vos machines; pourrir dans le marécage sans issue de votre matérialisme. Vous avez perdu l'essence de l'homme : l'élan vers quelque chose qui dépasse l'homme. Il est donc juste et utile que vous disparaissiez! Car qu'est-ce l'homme si le surhumain ne le ronge pas? Une machine à excréments!

A l'Orient tombe de nouveau le lot de renouveler le monde. « Toutes les fois que la vertu diminue et que le vice prédomine, je descends aider l'humanité » dit Bouddha. La vertu a disparu chez vous; le mal — mensonge, cupidité, hypocrisie, amours faciles — prédomine.

Le nouveau Krishna va descendre sur la terre; ne vous déplaît, cher ami blanc, il aura, cette fois, une peau jaune.

KU-GHÉ NAKAOKA.

* * *

Je montrai cette lettre enthousiaste à Li-Teh.
— Regardez comme on aime la Chine là-bas!
dis-je.

Li-Teh parcourut la lettre, les lèvres serrées. De temps en temps il rugissait sourdement et ses poings se fermaient avec nervosité.

Il me rendit la lettre :

— Oui, oui... grogna-t-il. On aime la Chine là-bas. Comme une tarte!

Il eut un rire sardonique :

— Mais ils n'y mettront pas leurs sales dents!

Il ajouta d'une voix sourde :

— Des Don Quichottes ridicules!

— Le vieux Don Quichotte, répondis-je, était peut-être un peu ridicule : il avait un idéal tragique qu'il s'efforçait d'atteindre par des moyens comiques. Les Japonais ont des ambitions donquichottesques mais les moyens qu'ils emploient pour les réaliser sont d'une perfection et d'un modernisme extrêmes. Leur méthode est patiente, silencieuse et sûre.

Les dents de Li-Teh grincèrent. Je sentais l'effort qu'il faisait pour contenir sa fureur. Sa gorge débordait de cris et d'injures. Mais il ne les laissait pas dépasser la haie de ses dents serrées. Il ouvrit enfin la bouche; il était devenu très pâle :

— Venez ce soir dans ma chambre! dit-il. J'ai quelque chose à vous communiquer.

XXXV

Resté seul je me repliai sur moi-même et je tendis l'oreille. Des paroles simples et décidées se levèrent en moi, des ordres clairs. Le visage de l'Inconnu devint de plus en plus humain, pâle, obstiné. Un samouraï émergeait de mes entrailles, intransigeant et désespéré, bardé de fer...

Le Cri en moi s'ordonna peu à peu en paroles humaines.

Action :

Lève-toi. N'as-tu pas honte? Lève-toi!

La dernière, la plus sainte forme de la théorie, c'est l'action!

Il ne suffit pas de voir comment l'étincelle bondit de génération en génération; il faut que tu bondisses et que tu te brûles avec elle.

L'action est le seul salut. Elle seule peut répondre aux questions du cœur. Dans la complexité sinieuse du cerveau l'action trouve le chemin le plus court. Elle ne le trouve pas; elle le crée, en abattant à droite et à gauche la résistance de la logique et de la matière.

Pourquoi t'es-tu jeté derrière les phénomènes à la poursuite de l'Invisible? Pourquoi toute cette marche érotique et guerrière à travers ta chair, ta

race, à travers l'homme, les animaux et les plantes?

Pourquoi, par-delà tous ces exploits, le mariage mystique, le contact parfait, le frémissant silence bachique, dans le feu et dans la lumière?

Pour arriver au point de ton départ — à la vibration brève et mystérieuse de ton existence — avec des yeux nouveaux, des oreilles nouvelles, un cœur et un cerveau renouvelés. Regarde; maintenant tu peux voir :

Hommes, plantes, animaux, dieux et démons s'élancent en avant comme une armée transportée par un Souffle invisible.

Nous sommes emportés par la spirale suprême des forces tourbillonnantes. Cette spirale nous l'avons nommée Dieu. Nous pourrions lui donner n'importe quel autre nom :

Abîme, Mystère, Force, Obscurité absolue, Lumière absolue, Matière, Esprit, Silence.

Mais nous l'avons appelée Dieu, car seul ce nom trouble profondément nos entrailles en éveillant des craintes et des désirs séculaires. Ce trouble est indispensable pour toucher corps à corps, par-delà la logique, l'essence terrible.

Dans le cercle gigantesque et flamboyant de l'action divine nous devons saisir clairement le petit arc ardent de notre époque et la flèche imperceptible de notre âme qui poursuit en vibrant l'élan du cercle entier.

Ainsi notre action éphémère, en suivant et en poussant consciemment le rythme universel, ne meurt pas avec nous;

elle ne se perd pas dans l'extase mystique du cercle entier, elle ne méprise pas la modeste et sainte nécessité quotidienne;

dans son sillon étroit et sanglant, dans son arc minuscule d'espace et de temps, elle triomphe de l'espace et du temps.

Car cet arc suit l'élan divin du cercle entier.

Il ne m'importe pas, le visage que d'autres époques et d'autres peuples ont donné à cette essence informe et immortelle.

Les hommes l'ont souillée de vertus humaines ; ils ont donné un visage à leurs espérances et à leurs craintes, soumis à un rythme leur anarchie, trouvé une excuse supérieure pour vivre et travailler ; ils ont accompli leur devoir.

Mais aujourd'hui, nous avons dépassé ce besoin, nous avons brisé ce masque de l'abîme, le vieux masque ne peut plus contenir notre dieu.

Notre cœur est rempli d'angoisses nouvelles, d'éblouissements et de silences nouveaux. Le mystère est devenu plus farouche. Dieu a débordé. Les forces ténébreuses montent, débordent elles aussi et tout le petit îlot humain tremble.

Penchons-nous sur notre cœur et fixons avec intrépidité l'Abîme. Pétrissons le nouveau visage contemporain de notre Dieu avec notre chair et notre sang.

Car notre Dieu n'est pas une pensée abstraite, une nécessité logique, un grand échafaudage harmonieux de syllogismes et d'imaginations.

Il n'est pas un résidu de notre tête, immaculé, neutre, ni mâle, ni femelle, stérilisé, sans goût et sans odeur.

Notre Dieu est homme et femme, mortel et immortel, fumier et esprit. Il engendre, il féconde et il tue, Dieu de l'amour en même temps que de la mort il engendre de nouveau et il tue — en

dansant par-delà les frontières de la logique.

Notre Dieu n'est pas tout-puissant. Il combat ; il risque tout à chaque instant, il tremble, il titube dans chaque organisme, il crie. Sans cesse il est vaincu et sans cesse il se relève couvert de sang et de poussière et recommence le combat.

Il est couvert de blessures, ses yeux sont remplis de peur et d'obstination, ses mâchoires et ses tempes sont fracassées ; mais il continue la lutte, indomptable.

À l'extrémité de sa tête lourde et chargée de nuit, avec un effort inouï, il commence à créer des yeux pour voir et des oreilles pour entendre.

Il s'accroche aux corps chauds ; il crie au secours ; il proclame la mobilisation dans tout l'Univers.

Nous devons en entendant ce Cri courir sous ses drapeaux, et combattre avec lui ; nous sauver ou nous perdre avec lui.

Dieu est en danger. Il n'est pas tout-puissant pour que nous croisions les bras en attendant sa victoire certaine.

Il n'est pas toute-bonté pour que nous attendions avec confiance qu'il ait pitié de nous.

Dieu, dans l'enceinte de notre chair, se risque tout entier. Nous sommes un. Du vermisseau aveugle du fond de l'océan jusqu'à l'arène immense de la Voie lactée, un seul lutte et joue tout — nous-mêmes. Dans notre petite poitrine d'argile un seul lutte et joue tout — l'Univers.

Dans l'éclair infime de notre vie, nous sentons Dieu tout entier appuyer son pied sur nous et nous devinons soudain : Si nous désirons tous, avec intensité, si nous organisons toutes les forces de

la terre visibles et invisibles et nous les poussons vers en haut, si, toujours en éveil, nous combattons tous ensemble, côte à côte,

L'Univers peut être sauvé.

Il se peut que toutes ces luttes se perdent. Si nous nous fatiguons, si nous perdons courage, si la panique nous prend, tout l'Univers est mis en danger.

La vie est un service militaire aux armées de Dieu. Tels des croisés nous sommes partis pour libérer, non plus le saint Sépulcre, mais Dieu même enseveli dans toute matière et dans notre âme.

Toute chose, toute âme, est un Saint Sépulcre. Saint Sépulcre est le grain de blé ; délivrons-le ! Saint Sépulcre est le cerveau ; en lui Dieu se cabre et lutte contre la mort ; courons à son secours !

Notre prière n'est pas une plainte de mendiant ni une confession d'amour. Notre prière est un rapport de soldat à son général : Voici ce que j'ai fait aujourd'hui. Voilà ce que je vais faire demain. Donne des ordres !

Nous chevauchons sous le soleil brûlant ou sous la fine pluie — mon Dieu et moi — et nous causons pâles, affamés, intransigeants.

« Mon Général ! » Il tourne vers moi son visage et je frissonne en percevant son angoisse.

Rude est notre amour. Nous sommes assis à la même table, nous buvons le même vin dans cette taverne basse de la terre.

Nous trinquons nos verres et des cliquetis de sabres résonnent, des haines et des amours écla-

tent, nous nous enivrons, des visions de massacre montent dans nos yeux, des cités s'engouffrent dans nos cerveaux et nous sommes, tous les deux, blessés et nous pillons, en hurlant de douleur, un grand palais. »

XXXVI

La lune se lève, très grande, livide, aux yeux bridés.

Je me penche sur le coolie qui m'avait traîné dans son riksha. Il s'est arrêté devant un portail enguirlandé de lanternes rouges. Il est tout en sueur. Ses joues sont creuses, ses yeux éteints ; l'opium lui a rongé la chair et les os. L'âme qu'il lui a laissée grelotte au fond de son corps comme une vieille guenon.

— Pourquoi fumes-tu ?

Il me regarde de son œil trouble, sans cils, cerclé de rouge :

— Seigneur, la vie est dure... miaula-t-il.

Oui, la vie est dure, il faut fumer. L'opium — religion, art, amour, gloire, idées — est la seule porte de salut.

Ce coolie crasseux oublie sa vermine et sa faim en fumant la drogue miraculeuse. D'autres fument Dieu, une idée ou une femme. Le coolie, vêtu de soie, entre lentement dans le paradis, porté par la douce fumée bleuâtre. Monté dans ce riksha immatériel, il chevauche la réalité, semblable aux dieux de belles estampes chinoises qui voguent, les jambes croisées, sur de blancs flocons de nuages.

Une puissance sans cœur, un dragon aux écailles d'acier a forgé ce carcan écrasant de la réalité ; il est lourd, injuste et plein de poux. Mais l'homme élève au-dessus de ce monde cruel un second étage bleu. La fumée d'opium accomplit et parfait l'œuvre de Dieu. La vie, cette poule placide, se transforme en paon et fait la roue.

La valeur de l'âme ne se juge qu'à la qualité de l'opium qu'elle absorbe. Malheur à l'âme qui ne fume pas.

Ce coolie est mon frère en opium. Je lui souris.

— Oui, lui dis-je, en lui tapant l'épaule sans dégoût, oui, la vie est dure ; fumons !

La nuit avançait sur les toits comme une panthère noire. Quelques grosses étoiles se suspendaient en collier autour de son cou.

Je me sens mortellement triste. L'âme humaine est un miracle, une source qui jaillit de la boue de la chair et elle ne sait pas où elle va ni ce qu'elle veut, ni pourquoi elle a cette manie incompréhensible — et contre nature — de monter. De monter et de souffrir.

Toute cette journée Siu-lan avait disparu. Un instant je l'ai surprise appuyée à sa fenêtre, très pâle, très triste. Le cœur de la femme est une blessure qui jamais ne se ferme ; si on le touche, même d'une plume de paon, il crie de douleur.

Je suis monté ce soir dans la chambre de Li-Teh : Une chambre nue, ascétique, froide. Il n'y avait aux murs qu'un seul tableau, immense : « La Muraille chinoise. » Elle montait et descendait,

chevauchant les montagnes, farouche, indomptable, sinueuse comme un dragon.

« L'ouvrier qui laisserait dans la maçonnerie une fissure où entrerait un clou, sera condamné à mort », cet ordre du grand empereur bâtisseur Che-Houang-ti surgit dans mon cœur. La pureté sans tache, la soif de l'absolu, la forteresse inexpugnable... Bâtir ainsi notre vie...

Mais la voix stridente de Li-Teh interrompit brusquement mes réflexions :

— Cher ami, s'écria-t-il d'un ton triomphant, j'ai une bonne nouvelle à vous annoncer. Êtes-vous prêt à l'entendre?

— On est toujours prêt pour les bonnes nouvelles, répondis-je, sans pouvoir cependant réprimer mon inquiétude.

Le regard de Li-Teh me parut féroce, aux lueurs jaunes.

— Nous la tenons enfin! dit-il d'une voix sourde et il s'approcha de moi pour mieux jouir de ma surprise.

Je sentis sa respiration haletante. Et comme je l'interrogeai des yeux, il poursuivit :

— Elle s'est dérobée quatre fois à nos poursuites. Quatre fois en dix ans. Mais enfin ça y est. Elle est tombée dans nos pièges.

— Mais de qui parlez-vous? m'écriai-je. Je ne comprends pas.

— Elle portait de l'argent à ses alliés — les traîtres chinois! continua Li-Teh emporté par une gaieté atroce. Nous l'avons surprise en flagrant délit; elle n'échappera pas cette fois... Mes condoléances, cher ami!

Il me tendit la main en riant.

— Mais, pour l'amour de Dieu, m'écriai-je, de qui parlez-vous?

— De votre amie... De Yoshiro!

(Je m'élançai seul dans cette nuit horrible. Je tends les mains tâtonnantes et je sens que nous sommes trois : la nuit, Yoshiro et moi.) La maison de Li-Teh ne pouvait plus me contenir; j'y étouffais.

— Li-Teh, m'écriai-je, n'avez-vous pas pitié d'elle?

— Pitié? rugit-il. Moi? D'elle?

— Elle vous aime... dis-je.

Il me regarda en face, très sévère; sa voix devint profonde :

— N'avez-vous pas honte? dit-il. Pourquoi mêlez-vous ces misères individuelles à la grande lutte?

Je me tus, honteux. Je quittai la maison cruelle.

Voir des femmes nues, boire de l'alcool, fumer de l'opium. Oublier. Oublier Yoshiro, la panthère captive... Oublier Siu-lan, à la bouche toute-puissante et muette... Entrer, cette nuit, dans d'autres formes de la matière... Briser le carcan qui m'étrangle...

Le ciel est pur et silencieux; sur la terre des cris lascifs, des rires et le frou-frou des robes de soie. Les cabarets s'ouvrent. Leurs portes ornées de dragons sont grandes, larges, comme celles de l'enfer. L'heure est propice : les cocottes chinoises font leurs grandes entrées.

Souples, très maigres, sans poitrine, sans hanches, droites et tranchantes comme des épées. Des fourreaux de soie bleue, noire, écarlate, fendus tout au long des jambes et des cuisses.

Elles marchent vite. A chaque enjambée le corps nu et laqué se découvre et luit, comme une armure d'acier.

Et sur ce corps dangereux se dresse le masque effarant. Un visage plat, comme celui du cobra en colère. Les yeux obliques, immobiles et froids, vous attirent et vous vous y jetez, pris de vertige.

Un jeune Chinois maigre, pauvrement vêtu, à la casquette d'étudiant, debout sur le seuil du cabaret, regardait. Le frisson était presque visible sur sa peau ratatinée. Il regardait les femmes qui entraient en traçant un sillon de musc dans l'air tiède de la nuit ; il regardait les hommes blonds, bien lavés, pommadés, heureux de pouvoir enfin assouvir toutes les ignominies qu'ils couvaient en cachette. Le totem ici se libère, il remonte à la surface.

Les yeux du pauvre étudiant fixaient tout, longuement, avidement.

J'eus pitié de ce jeune corps qui se consumait, haletant, sur le seuil du bonheur.

— Bonsoir, jeune homme, dis-je, si vous voulez, entrons ; je vous offre un verre... et une femme, si le cœur vous en dit.

Il se tourna et me scruta en silence. Il desserra les lèvres ; il se mit à rire affreusement, comme un crâne de mort.

— Vous comprenez? lui dis-je.

— Oui, oui, je comprends, répondit-il brusquement en un anglais zézayant. Des liqueurs... des femmes... Vous êtes un bourgeois repu, n'est-ce pas?

— Vous êtes un communiste, n'est-ce pas?

— Je suis un homme qui souffre, voilà ! dit-il et il reporta son regard dans la salle illuminée.

Sur le parquet luisant on dansait. Tous les sexes. Des femmes, des hommes, des éphèbes efféminés, des jeunes filles viragos, des eunuques... Les Anglais blonds, les Américains aux épaules carrées de pseudo-athlètes, hurlaient. Les vampires jaunes, mâles et femelles, leur suçaient le sang.

— Moi aussi je souffre, répondis-je.

Le jeune homme se retourna ; il me regarda de nouveau ; il hocha la tête :

— De quoi? demanda-t-il.

Que répondre? Je restai interdit. Souffrir d'amour me parut en ce moment si mesquin, une douleur de luxe, un passe-temps de bourgeois repu. J'eus honte devant ce jeune homme violent et pauvre qui paraissait souffrir d'une blessure infiniment plus noble.

— Vous voyez ! ricana-t-il, vous ne savez pas de quoi vous souffrez. Mauvaise digestion?

— Entrons ! dis-je. On parlera mieux dedans.

— Non ! fit le jeune homme en se raidissant.

— Mais alors pourquoi êtes-vous venu ici?

— Pour voir... Pour remplir mes yeux... Puis rentrer dans ma chambre et...

Il hésita, il ne trouvait pas le mot.

— Et pleurer? dis-je.

— Pleurer ! s'écria-t-il avec rage.

— Je comprends, dis-je alors en lui touchant le bras ; ne vous mettez pas en colère, je vous prie. Je comprends maintenant ; ce spectacle abominable fouette vos vertus ; il vous excite au combat. Vous voulez apporter au monde, n'est-ce pas, la justice...

— Quelle justice? se mit-il à crier. Ho, ho, vous devez être un bourgeois idéaliste et sentimental. La justice, ho, ho!

Comme je comprenais bien ce persiflage tragique et ces huées qui déchirent le cœur! La justice! Oui, cet étudiant jaune avait raison. Quelle justice?

Un cœur blessé et fier ne demande pas la justice; elle ne lui suffit pas; il la méprise. Cette vertu mesquine est bonne pour le troupeau; pour les cœurs mendiants qui se contentent d'un morceau de pain et lèchent la main grasse qui leur en fait largesse.

— La justice! marmonna le jeune étudiant entre ses dents pourries. La justice! Non, mais la vengeance! Une vengeance qui dépasse leur crime, terrible, très belle, injuste!

Il se tourna vers moi en grelottant :

— Vous comprenez?

Il me scruta de nouveau, et hochâ de nouveau la tête avec mépris.

— Non, non! dit-il, vous ne comprenez pas! Entrez! Allez rejoindre vos frères. Amusez-vous bien! Amusez-vous bien et faites vite!

Il me poussa dans la salle et ferma la porte en émettant son rire affreux de crâne de mort.

Je me dirigeai vers un coin et m'assis tout seul.

Oui, je comprenais le jeune Chinois au cœur qui se cabre; mais je voulais voir, entendre, absorber lentement ce spectacle qui excite les cœurs fiers et les pousse à la vengeance. Prendre part à ces joies, qui ne sont dangereuses qu'aux âmes sentimentales et faibles; mesurer la valeur de mon âme en la poussant dans le danger...

Et Siu-lan? dis-je, et Yoshiro?

Elles étaient déjà loin, loin, sur l'autre rive.

Embusqué seul dans mon coin, tel un corbeau qui attend que vienne son tour, je jouis de ce spectacle devant moi qui avilissait ma race.

« Mangez, brutes, buvez, embrassez, faites vite! » croassait le corbeau au fond de ma gorge.

A mesure que la nuit avançait les femmes se ranimaient et les hommes perdaient leur âme. A l'aube, toute la race blanche sera sans doute roulée sur le parquet sali et les femmes jaunes dresseront la tête en se léchant longuement les lèvres.

Une belle Chinoise, assise à côté de moi, sur le divan de velours, fumait sa petite cigarette aromatique et me regardait sans sourire.

J'étendis la main pour m'assurer qu'elle était réelle, que sa chair résistait au toucher et que ses cheveux si lisses et si noirs, n'étaient point une simple condensation de l'éther. Et je fus content en constatant que ce corps existait.

Je sentis mon âme hésiter devant le chemin éternel qui, à chaque pas, bifurque. Elle est pleine de curiosités inassouvies, cette âme, elle ne se résigne pas à se priver d'aucune des tentations de la terre; en même temps elle est trop fière pour se laisser s'abrutir.

Je fis appel, cette nuit, au génie voluptueux et pondéré de ma race qui a su harmoniser en une vision tragique la clarté et l'ivresse.

Je couvai des yeux ces accouplements du jaune

et du blanc ; je me dis en fixant, sans colère et sans pitié, la bête intérieure, mon totem :

— Des trois chemins, ô mon âme qui vogues entre les sirènes, des trois chemins, ô mon âme :
ou te donner tout entière aux joies de la terre et pourrir ;

ou t'abstenir de toute joie et mourir en odeur de sainteté ;

c'est le troisième chemin, celui d'Ulysse insatiable et rusé, qui reste encore le meilleur !

XXXVII

Un peu avant l'aube je rentrai à la maison. J'ouvris la porte en silence et je contournai Ing-Péi, le petit paravent de mur qui se dresse à l'entrée de chaque maison chinoise et empêche les mauvais esprits de pénétrer dans la cour. Car les mauvais esprits — les regards des passants — ne marchent qu'en ligne droite.

Je pénètre en zigzaguant dans la cour, je traverse le petit jardin en fleurs.

Je m'arrête un instant pour respirer l'odeur du printemps. Oui, la vie est très simple, le bonheur un fruit natif de la terre. La plante enracinée dans le sol, se nourrissant d'eau, d'air, de soleil, jaillissement perpétuel de sève et architecture librement disciplinée, voilà le modèle suprême, la créature la plus fidèle à la grande respiration de l'Univers.

Pourquoi avons-nous abandonné la route de la plante ?

Pourquoi la vie a-t-elle abandonné cette forme sûre pour participer à la destinée des animaux, aventureuse, incertaine, hérissée de dangers ? Qui est donc le grand Joueur écervelé et fier qui, brusquement, joue toute sa mise ?

Ici, en Chine, l'homme blanc, le fauve inquiet et rapace, peut enfin retrouver le ton large et juste. La norme. Le jeu ici du grand Inconnu est plus conservateur et prudent. S'harmoniser avec la terre, le ciel et la mort. Reconnaître ses bornes. Remplir son champ d'action de vertu quotidienne. Ni avancer en faisant des bonds ni danser comme un ivrogne. Tout simplement marcher d'un pas ferme et cadencé. Se conduire certes avec dignité mais en même temps, avec grâce. Car comment pourrait-on atteindre à la sagesse suprême avec des sourcils renfrognés?

Siu-lan sera ma grande initiatrice. La force intense et la grâce pliante. Elle seule peut apprendre à sourire à mes lèvres insatiables qui jusqu'à ce moment ne savaient que rire aux éclats ou se mordre...

La lune, couleur de jade, pâlisait à l'horizon ; l'étoile du matin, pareille à une grande étincelle d'incendie, bondissait à l'orient.

« Je n'irai pas dormir, dis-je en moi-même ; l'heure est trop belle ; même le plus beau rêve ne pourrait l'égaliser. Sortons dans la rue ! Allons surprendre la ville à son réveil. »

Mais au moment où je me retournais, une ombre se dressa soudain au fond du petit jardin, baigné déjà dans la lumière matinale.

J'entendis un cliquetis de bracelets et je sentis une odeur suave de clous de girofle.

— Siu-lan !

Siu-lan avançait lentement entre les arbres ; son visage, sa gorge, ses mains tantôt luisaient faiblement dans la lumière glauque de l'aube, tantôt s'engloutissaient dans l'ombre mouvante

des feuillages. Comme si Siu-lan mourait et ressuscitait à chaque instant.

J'étais si heureux que je ne voulais déranger par aucun mouvement brusque cette minute inefable.

Ah ! si le temps pouvait rester là immobile ! Voir pendant toute ma vie ce corps de désir s'approcher, s'approcher et ne jamais arriver ! Sentir ce parfum poivré d'une race inconnue !

Mais Siu-lan se dressait déjà devant moi, souriante.

— Siu-lan, dis-je tout bas, pourquoi ?

— Je ne pouvais pas dormir, répondit-elle ; excusez-moi...

Je lui pris doucement la main :

— Siu-lan, vous tremblez...

— J'ai froid.

Elle cacha ses mains profondément dans les larges manches de sa robe.

Un coq chanta dans la cour ; le doux gazouillis des petits oiseaux commença dans les branches timidement, fiévreusement, comme un délire amoureux. Je sentis en moi le cœur frais de la terre rempli de feuilles nouvelles et de vers luisants.

Siu-lan leva les yeux ; sa gorge brilla plongée dans la jeune lumière.

— L'alouette, murmura-t-elle.

A ce mot mon cœur déborda.

— Siu-lan, dis-je, Siu-lan...

Et je pris son visage avidement entre mes mains.

Mais comme je baissais mes lèvres tremblantes, Siu-lan se dégagea avec une prestesse de fauve.

Elle s'inclina jusqu'à terre, elle enlaça humblement mes genoux.

— Que faites-vous, Siu-lan?

Mais elle pressait mes genoux sur ses seins en silence.

Je sentis tout mon être fondre de tendresse. Union totale obéissante, jubilante, bonheur de la jeune feuille qui danse fortement attachée à la branche!

L'alouette, la tête renversée, chantait au fond de mon cœur. Je sentis le complot des choses se nouer sournoisement autour de moi; l'heure matinale, l'oiseau qui chante, les cheveux de la femme à demi dénoués qui exhalent leur parfum millénaire, chaud et troublant, et au-dedans de moi le traître mystérieux qui s'apprête à ouvrir la forteresse...

Je retins un instant ce frémissement ineffable sur le seuil de l'accomplissement du désir. Je ne sais quelle félicité est la plus grande : rester debout sur le seuil de la joie et se dire : « Si je veux j'entre ; si je ne veux pas, je n'entre pas ; je suis libre. »

Ou bien, sans perdre un instant, franchir le seuil et entrer... Je crois que ce frémissement sur le seuil est la joie suprême.

Soudain Siu-lan sursauta. Elle se dressa, tendit l'oreille, alarmée.

La porte intérieure qui donnait sur le jardin s'ouvrit et sur le seuil apparut énorme, vêtu de blanc, d'une pâleur hallucinante, le vieux mandarin.

— Le père ! chuchota Siu-lan immobile.

Le vieux nous regardait d'un œil effaré ; la masse lourde de sa chair bougea ; il fit un pas.

Il paraissait très fatigué ; il s'arrêta, il soupira profondément comme un taureau que l'on égorge.

Il fit encore un pas vers nous ; il s'arrêta de nouveau comme s'il ne pouvait plus bouger. Comme si la distance entre lui et sa fille était incommensurable, et il n'osait la franchir.

Siu-lan s'était redressée ; immobile, elle fixait le vieillard qui titubait dans la douce lumière. Je la sentis trembler toute.

— Siu-lan, murmurai-je en lui prenant la main.

Je voulais l'attirer vers moi ; mais elle se dégagea, elle eut pitié de son père et fit, haletante, les quelques pas qui la séparaient de lui ; elle joignit les deux mains et elle salua.

Le vieux mandarin étendit le bras au-dessus de Siu-lan, comme s'il voulait la protéger.

La jeune fille se blottit dans son sein et tous les deux, fortement enlacés, disparurent lentement dans la maison.

XXXVIII

J'entrai, le cœur bouleversé, dans ma chambre. Les premiers rayons du soleil y avaient déjà pénétré et ils éclairaient un petit bouquet de fleurs jaunes sur une table de laque noire. Je les reconnus en tremblant. Siu-lan ne les avait-elle pas cueillies un soir bienheureux dans le jardin du Bouddha de jade?

— Siu-lan... murmurai-je et la tête me tournait. Siu-lan, son sein dur pressé sur mes genoux qui pliaient de langueur...

J'écarte en me mordant les lèvres cette joie atroce. Je promène mon regard trouble dans ma chambre tendrement éclairée par les lueurs du matin. Sur les murs les inscriptions se réveillent, noires sur jaune, inquiétantes. De nouveau la jungle mystérieuse de l'écriture chinoise, qui remue...

Je regarde ces inscriptions sur les bandes de soie, une à une, effrayé. Li-Teh me les avait traduites de sa voix incisive :

Celle-là au-dessus de la porte : « Le barbare a l'âme tumultueuse ; il n'est pas maître de soi ; il dérange l'ordre de l'Univers. »

Celle au-dessus de mon lit : « Il faut que l'homme

atteigne la perfection pour accomplir sa propre loi. » Et la troisième, un seul mot, au-dessus de ma table de travail : « Tao. »

Je me sens exaspéré ; toutes ces voix austères cherchent à imprimer un rythme étranger à ma nature qui ne s'exalte que dans la révolte. Quel est le chemin de l'accomplissement de ma propre loi ? Déranger l'ordre, briser l'étiquette, s'écarter de la voie des ancêtres. Vagabonder dans le défendu, dans les régions fières et dangereuses de l'incertain. Recevoir sans broncher, bien plus : comme une bénédiction, la malédiction du père et de la mère. Avoir le courage d'être seul.

Ah ! si je pouvais secouer la torpeur qui engourdit l'âme noble de Siu-lan !

Je la revoyais, blottie dans le sein énorme de son père, disparaître dans l'ombre. Je me sentais vaincu ; elle avait hésité un instant, mais, vite, elle avait baissé la tête et s'était rendue à cette masse de chairs.

Je m'étendis sur le lit et fermai les yeux. Mon cœur peu à peu s'apaisa.

Des cris stridents se firent entendre en moi, des sifflements, un rire moqueur. Je sautai du lit.

Toute ma douleur disparut... Elle avait revêtu un sens qui dépassait infiniment mon être misérable.

Au moment où je m'enfonçais voluptueusement — tel un pourceau — dans la mare nauséabonde du moi et où ce détail tragique et risible (un homme, une femme qui s'aiment) menaçait de me rendre heureux, quelqu'un a crié en moi et j'ai senti un coup de fouet.

Oh ! si je pouvais m'enfoncer dans cette mare

rose ! Embrasser, oublier, dormir ! Laisser l'âme s'épanouir dans la chair abondante et calme, telle une plante aux feuilles grasses qui se repaît dans le marais...

Mais le rire moqueur éclata et le fouet claqua de nouveau.

Au moins, si je pouvais jouir de la grande vision ! Il n'y a pas de sommet plus haut et plus escarpé, ni de jouissance plus pure ! Que peut-on désirer de plus ?

« Je renonce aux joies de la chair, de l'oubli et du sommeil. Je ne demande que cette union héroïque avec l'Invisible rendu visible à force de désir.

O bouche terrible qui cries en moi « Au secours ! » Voilà, je t'abandonne, Siu-lan ; mais laisse-moi la joie entière de la contemplation suprême. Au-delà d'elle rien n'ose exister !

Un rire sarcastique éclata dans mon cœur : une voix claire se leva en moi, grondante :

« Dieu n'est pas un pourceau ni un philosophe ni un ascète. Il est un guerrier en marche. Marche avec lui ! Laisse tes petites joies et tes vertus ridicules ! Bien est tout ce qui s'élance en haut et court au secours de Dieu ; mal est tout ce qui descend et encombre la marche divine. Sois bon — c'est-à-dire brave, insatiable et sans pitié. »

J'écoutai la voix, rougissant de honte...

Nous sommes misérables, nous, les humains, lâches et mesquins. Mais au-dedans de nous, une essence supérieure à nous nous pousse impitoyablement, nous tue, nous dépasse et s'en va.

Du fond de cette boue humaine des chansons divines jaillissent de grandes idées, des amours

violentes, un assaut sans trêve, sans commencement et sans fin, sans but, par-delà tout but.

Une telle masse de boue est l'humanité. Une telle masse de boue est chacun de nous. Quel est notre devoir ? De nous efforcer de faire pousser une petite fleur sur ce fumier de chair et de cerveau.

Tâche, de toutes choses, de ta chair, de ta faim et de ta peur, de ta vertu et du péché, de faire Dieu.

Comment la lumière part-elle d'une étoile et se lance-t-elle à travers l'éternité noire, immortelle ? L'étoile meurt. La lumière jamais ! Tel est le cri de la liberté.

Tâche, de cette rencontre provisoire des forces opposées qui constituent ton existence, de créer la seule chose immortelle que le mortel puisse créer sur cette terre — un cri.

Ce cri, en abandonnant à la terre le corps qui l'a engendré, s'élance, éternel. »

Je m'abandonnai à ce rythme, j'écartai ma petite douleur d'amoureux et je me laissai entraîner vers le grand amour, le seul digne d'une âme qui se respecte.

Un amour violent transperce l'Univers. Il est comme l'Éther : plus dur que l'acier, plus tendre que l'air.

Il ouvre, il pénètre toutes choses et s'en va. Il ne se repose pas dans le détail aimé. Il ne s'emprisonne pas dans le corps chéri. Il est l'Amour militant.

Derrière les épaules du bien-aimé il regarde les hommes s'agiter et mugir comme des flots ; il regarde les animaux et les plantes s'accoupler et

mourir. Il s'arrête un instant et vite il brise les corps pour se frayer un chemin dans le sang et dans les larmes !

Amour ! Quel autre nom donner à la poussée qui, fascinée par la matière, veut imprégner sur elle son visage ? Elle regarde le corps et veut le percer et s'unir avec l'autre cri d'amour enfoui dans ce corps, devenir un, se perdre et se retrouver tous les deux immortels dans le fils.

Elle s'approche de l'âme et veut s'unir avec elle, afin que le moi et le toi disparaissent ; elle souffle sur les masses humaines et veut en brisant les résistances de l'esprit et du corps, réunir tous les souffles, en faire un vent violent et soulever la terre !

L'Amour est le souffle de Dieu, sa respiration sur la terre !

Il descend sur les hommes comme il lui plaît. Danse ou désir, famine, religion ou massacre. Il ne nous consulte pas.

Dans le pétrin de la terre Dieu s'efforce avec peine de pétrir les chairs et les cerveaux, de jeter dans le tourbillon impitoyable de sa rotation, toute cette pâte et de lui donner son propre visage !

La Matière est la femme de mon Dieu. Les deux ensemble luttent, rient et pleurent, crient dans l'alcôve de la chair.

Deux vents violents, contraires, l'un mâle, l'autre femelle, se sont rencontrés et s'entrechoquent dans le carrefour du néant. Ils s'équilibrent un instant, ils s'épaississent, ils deviennent visibles.

Ce carrefour est l'Univers. Ce carrefour est mon cœur.

Il n'étouffe pas de dégoût. Il ne désespère pas

dans nos entrailles infectes. Il se met au travail, il avance, il dévore les chairs, il s'accroche au ventre, au cœur, au sexe, au cerveau de l'homme.

Il n'est pas un bon père de famille. Il ne partage pas entre tous ses enfants le pain et l'esprit en tranches égales. L'Injustice, la Dureté, la Colère et la Famine sont les quatre juments qui conduisent son char sur notre terre rocailleuse.

Avec le bonheur, le confort ou la gloire Dieu ne se crée jamais ; mais avec la honte, la faim et les larmes.

En toute époque décisive une lignée d'hommes se risque en avant, porteuse de Dieu, et combattait, en assumant toute la responsabilité de la bataille.

Autrefois c'étaient les rois et les prêtres, les seigneurs, les bourgeois — ils créaient des civilisations et délivraient la divinité.

Aujourd'hui Dieu est un travailleur exaspéré par la fatigue, la colère et la faim. Il sent le tabac, le vin et la sueur. Il jure, il a faim, il engendre des enfants, il ne peut plus dormir, il crie dans les sous-sols et dans les mansardes de la Terre.

L'air a changé. Nous respirons un printemps suffoquant, chargé de pollen. Des voix se lèvent. Qui crie ? C'est nous les hommes, qui crions — les vivants, les morts et les non-nés. Mais aussitôt la peur nous étouffe.

Nous oublions par paresse, par habitude, par lâcheté. Mais de nouveau le cri, tel un aigle, déchire nos poitrines :

« — Brûle ta maison, j'arrive ! Celui qui a une maison ne peut pas me recevoir !

Brûle tes idées, brise tes raisons raisonnantes !

Celui qui a trouvé la solution ne peut pas me trouver.

J'aime les affamés, les inquiets, les vagabonds. Ce sont eux qui pensent éternellement à la faim, à la révolte, à la route infinie — à Moi !

Je viens ! Abandonne ta femme, tes enfants, tes idées et suis-moi. Je suis le Grand Vagabond.

Viens après moi ! Marche au-dessus de la joie et de la douleur, au-dessus de la paix, de la justice et de la vertu. Allons, ramasse ces petites idoles, brise-les. Elles ne peuvent pas me contenir. Brise-toi, toi aussi, afin que je passe. »

Mettons le feu ! Voilà notre grand devoir aujourd'hui, dans un monde si dévergondé et sans espoir.

Guerre aux infidèles ! Infidèles sont les satisfaits, les rassasiés, les stériles. Notre haine est inexorable : elle sait que plus profondément que les petites tendresses elle sert l'amour.

Nous haïssons, nous ne nous accommodons pas, nous sommes injustes, cruels, pleins d'inquiétude et de foi, nous aspirons à l'impossible comme les amoureux.

Mettons le feu pour que la terre se purifie. Que l'abîme s'ouvre encore plus profond entre le bien et le mal. Que l'injustice grandisse, que la famine descende et fauche nos entrailles. Sinon pas de salut !

Nous traversons un moment critique et violent ; un monde s'effondre, l'autre n'est pas encore né. Notre époque n'est pas un moment d'équilibre, où la politesse, la paix et l'amour seraient des vertus fécondes.

Nous vivons l'assaut terrible, nous enjambons

les ennemis, nous enjambons les amis qui restent en arrière, nous nous risquons dans les ténèbres, nous suffoquons, nous ne pouvons plus respirer dans les vieilles idées, vertus et actions.

Le vent de l'extermination souffle. Ce vent est aujourd'hui la respiration de notre Dieu. Ouvrons nos voiles !

Le vent de l'extermination est le premier pas dansant de l'ouragan créateur. Il souffle au-dessus des têtes et des cités. Il abat les idées et les maisons. Il traverse les solitudes, il crie : « Soyez prêts ! »

C'est là notre époque, l'air que nous respirons, la boue qui nous a été donnée en partage, le pain, le feu et l'esprit.

Acceptons la nécessité avec héroïsme. La guerre nous est échue en héritage. Serrons étroitement notre ceinture, armons notre corps, notre cœur et notre cerveau. Prenons notre poste dans la bataille.

Le combat est le seigneur de notre temps. Aujourd'hui seul le combattant est un homme intégral et vertueux. Car lui seul, fidèle au grand souffle de notre époque, en détruisant, en haïssant, en désirant, crée un ordre nouveau.

L'essence de notre Dieu est sombre ; il va mûrissant, la victoire peut-être s'affermir-elle à chacune de nos actions héroïques ; peut-être aussi toute cette angoisse sur le salut et la victoire est-elle inférieure à la nature de la divinité.

Quoi qu'il en soit, nous combattons sans certitude, et notre vertu n'étant pas sûre de la récompense, acquiert une extrême noblesse.

Nous n'aimons plus, nous ne haïssons plus, comme auparavant.

Toutes choses recouvrent leur virginité. Le pain l'eau et la femme acquièrent un goût nouveau.

Chacun a son chemin à lui, qui le conduit au salut — celui-ci la vertu, celui-là le péché et le vice.

Si le chemin qui conduit à ton salut est la maladie, le mensonge, le déshonneur, tu dois te plonger dans la maladie, dans le mensonge et dans le déshonneur, pour que tu les dépasses ; sinon, tu ne peux pas être sauvé.

Si le chemin qui conduit à ton salut est la vertu, la joie, la vérité, tu dois te plonger dans la vertu, dans la joie, dans la vérité, pour que tu les dépasses ; sinon tu ne peux pas être sauvé.

Nous ne combattons pas nos passions par une vertu pure, exsangue, neutre, au-dessus de la mêlée. Mais par d'autres passions plus violentes.

Nous laissons notre porte ouverte au péché. Nous ne bouchons pas nos oreilles de peur d'entendre les sirènes. Nous ne nous lions pas, par faiblesse ou par ruse, au mât d'une grande idée ; nous avons confiance en notre force libre.

Nous n'abandonnons pas non plus notre vaisseau ni ne corrompons notre corps, en entendant, en embrassant les sirènes.

Mais nous empoignons par les cheveux et nous jetons dans notre vaisseau les sirènes et nous voguons avec elles.

C'est là, camarades, notre nouvelle Ascèse.

Dieu crie dans notre cœur : Sauve-moi !

Dieu crie aux hommes, aux animaux, aux plantes, à la matière : « Sauve-moi !

Écoute ton cœur et suis-moi, brise ton corps, regarde ! Tous nous sommes un.

Aime l'homme ; c'est toi-même.

Aime les animaux et les plantes ; ils étaient toi-même et maintenant ils te suivent en collaborateurs et serviteurs fidèles.

Aime ton corps ; par lui seul tu peux sur cette terre lutter et transformer la matière en esprit.

Aime la matière ; je m'accroche à elle et je combats. Combats avec moi !

Meurs chaque jour. Nais chaque jour. Nie tout ce que tu possèdes chaque jour. La plus grande valeur n'est pas d'être libre mais de lutter pour la liberté ! »

XXXIX

Lorsque, vers midi, je sortis de ma chambre je me sentais la tête remplie d'une ivresse sombre.

Le temps était très beau, tiède, le jardin bourdonnait, suave et discret, fermé de toutes parts, comme une strophe lyrique.

Li-Teh n'était pas encore descendu ; il travaillait, exalté ; j'avais entendu toute la matinée ses pas au-dessus de ma chambre ; il allait et venait, inquiet, nerveux, presque en bondissant.

A l'autre bout du jardin je vis Siu-lan. Elle restait debout, les mains croisées sur sa poitrine, très pâle. Ses yeux paraissaient agrandis, au regard immobile.

Je la saluai de loin en m'inclinant en silence ; mais elle ne s'en aperçut pas. Elle avait les yeux fixés sur la fenêtre de son frère, au premier étage.

Le vieux mandarin, enfoncé dans son fauteuil, fumait devant la porte. Il était semblable à ces éléphants énormes de granit, qui, étendus dans la plaine chinoise, surveillent un paysage immense et calme. Il paraissait très tranquille mais d'une pâleur verdâtre de cadavre. Lorsque son œil s'appesantit sur moi je sentis un malaise intolérable.

Je fis quelques pas vers Siu-lan ; elle restait toujours immobile, je distinguai bien maintenant ses traits bouleversés.

— Siu-lan... murmurai-je tout bas pour ne pas l'effrayer. Siu-lan !

Elle se tourna et me regarda, surprise ; comme si elle ne s'attendait pas à ma présence dans la maison. Mais vite elle se ressaisit, elle se souvint et un sourire très triste frissonna autour de ses lèvres.

Je fis un mouvement pour prendre sa main mais le vieux mandarin remua lourdement dans son fauteuil et je me retins.

Je regardai Siu-lan avec la fatuité de l'homme qui contemple la femme ravagée par l'amour.

— Siu-lan, dis-je en souriant, pourquoi cette tristesse ?

Elle me jeta un regard effaré et sévère et tout son visage s'alluma d'une flamme sombre.

« Non, ce n'est pas l'amour, me dis-je en tressaillant ; ce n'est pas l'amour. »

— De mauvaises nouvelles ? murmurai-je.

— Oui... répondit-elle d'une voix étranglée.

Elle étouffait ; les paroles sortirent brûlantes de sa bouche.

— Trahis... Nos généraux achetés... L'armée japonaise avance.

— Quand ? Comment ? m'écriai-je. Siu-lan, parlez, je vous supplie !

Mais Siu-lan secoua les épaules nerveusement. Elle tremblait toute.

— Votre Yoshiro... grommela-t-elle sourdement.

Le cri s'arrêta dans sa gorge. Li-Teh, de son

pas silencieux de tigre, s'était approché et se dressait entre Siu-lan et moi.

Il était très pâle ; en quelques heures il avait affreusement maigri. Il ne me regarda même pas ; il prit tendrement entre ses mains la petite main de Siu-lan :

— Siu-lan, murmura-t-il, excusez-moi, j'ai à vous demander un grand service.

Siu-lan s'inclina en tremblant un petit peu.

— Il y a un ordre à porter à nos amis. Nous ne pouvons le confier à personne... Ce n'est qu'en vous, Siu-lan, que nous avons confiance. Voulez-vous bien vous charger de cette mission délicate ?

Siu-lan s'inclina de nouveau ; j'entendis sa respiration saccadée. Le vieux père, du fond du jardin, tendait l'oreille, inquiet. Les deux canaris dans la cage, au-dessus de la porte, se mirent à chanter avec une insouciance divine.

— Voulez-vous ? demanda de nouveau Li-Teh d'une voix douce.

— Oui... souffla Siu-lan.

— C'est un peu dangereux... insista Li-Teh.

Alors Siu-lan leva les yeux et un sourire d'une atroce tristesse tremblait sur ses lèvres :

— Tant mieux ! fit-elle d'une voix subitement raffermie.

Je sentis mes genoux fléchir. Le monde s'em-bua... Je voyais mon rêve s'écrouler. La respiration, l'odeur, la tiédeur de Siu-lan ne m'accompagneraient donc point dans cette vie brève et dure ! Ces soirs tant rêvés, de calme et de bonheur, cette volupté profonde de pénétrer une race étrange en pénétrant une femme de cette race

et les fils qui surgiraient entre ces deux corps, jaune et blanc, — tout perdu !

Je sentis une grosse larme couler sur ma joue. Furieux, je l'écrasai entre mes doigts.

« N'as-tu pas honte ? N'as-tu pas honte ? me répétais-je à moi-même avec dégoût. N'as-tu pas honte ? »

Li-Teh se tourna vers moi. Ses dents brillèrent, mordantes.

— Votre Yoshiro, dit-il, comme s'il continuait la phrase commencée par Siu-lan, dans quelques jours votre Yoshiro sera jetée aux chiens ! Siu-lan va lui apporter la mort.

Sa voix tremblait de rage.

— Avez-vous quelque message à lui transmettre ? ajouta-t-il avec un petit rire hideux.

Je bondis. Je n'avais jamais aimé cette jeune Japonaise laide, cynique et cruelle ; mais en ce moment je me sentis à côté d'elle, pour l'éternité.

— Oui, dis-je, en relevant le défi ; j'ai quelque chose à lui transmettre.

— Confiez-le à Siu-lan, s'il vous plaît, fit Li-Teh, atroce. Dois-je me retirer ?

— Non, répondis-je, vous pouvez l'entendre, cher ami !

Et me tournant vers Siu-lan qui restait immobile, très pâle, entre nous deux :

— Siu-lan, m'écriai-je, dites à Yoshiro de ma part, je vous prie, que j'étais là lorsque vous receviez l'ordre de sa mort. Et que j'ai compris.

— C'est tout ? fit Li-Teh ironique.

— Li-Teh, vous êtes inhumain ! m'écriai-je ne pouvant plus contenir ma douleur. Cette femme

vous l'avez aimée, elle vous a aimé, elle vous aime encore !

Li-Teh fronça les sourcils ; il entrouvrit un instant la bouche mais il la referma aussitôt et ses dents grincèrent.

— Li-Teh, fis-je de nouveau, envahi d'une vague espérance. Li-Teh, ne répondez-vous donc pas ?

— J'ai déjà répondu, fit Li-Teh entre ses dents.

— Quoi ?

— La mort !

— Li-Teh !... Li-Teh !...

— La mort !

— Mais pourquoi ? Quel a été son crime ?

— Elle a débauché nos généraux... Elle s'est donnée à tous... Le matin elle leur distribua de l'argent. Nous l'avons prise trop tard... On avait laissé déjà les routes libres... Et les « singes » avancent... Vous comprenez ? Dites, vous comprenez ? La mort !

Le Chinois à la balafre apparut.

Li-Teh se tourna vers sa sœur :

— Siu-lan, dit-il, voici votre guide. Vous partez demain. Wang, fit-il au Chinois, venez !

Li-Teh se dirigea d'un pas bondissant vers la maison. Je le suivis en trébuchant. La mort ! Oui, il a raison... la mort ! Il est un guerrier ; son devoir est de tuer. Yoshiro, aussi, était un guerrier ; quel était son devoir ? De donner son corps maigre et robuste aux généraux ennemis, de sucer leurs forces ! D'ouvrir les routes ! De pousser l'armée japonaise vers le cœur de la Chine, Peiping ; de fouler sous ses petits pieds le cœur de Li-Teh.

Li-Teh monta dans sa chambre suivi du Chinois silencieux.

Le vieux père s'était installé dans le petit salon et ses yeux, très grands, nous suivaient avec nonchalance. Il y avait dans ces yeux en ce jour tragique, quelque chose d'étrangement calme et lointain et de si détaché qu'ils me rappelèrent les regards immortels et vides des statues.

Siu-lan entra dans le salon ; elle s'agenouilla devant son père, lui versa du thé. Le vieillard, un instant, posa sa main grassouillette sur la tête de Siu-lan et caressa furtivement ses beaux cheveux noirs. Il ferma les yeux.

— Merci, murmura-t-il.

Siu-lan s'inclina devant moi et remplit ma petite tasse. Elle leva les yeux, elle me regarda longuement. Il n'y avait plus de colère dans son regard. Mais une douleur calme, héroïque.

— Siu-lan, murmurai-je avec effort, Siu-lan, vous partez ?

— Oui, répondit-elle, je pars.

Je chancelai ; pour la première fois dans les yeux de Siu-lan je distinguai la même pointe que j'avais découverte, du premier jour, dans les yeux de son frère.

— Et moi ? murmurai-je plaintivement comme un enfant que l'on abandonne. Vous ne pensez pas à moi, Siu-lan ?

— Je n'ai pas le temps ! fit Siu-lan presque en criant.

— Vous n'avez pas le temps ?

Elle serra les lèvres, énervée. Elle ne répondit pas.

— Vous avez donc oublié notre Bouddha de jade?

— Je n'ai pas le temps ! Je n'ai pas le temps ! répéta-t-elle.

Elle mit le bout de son mouchoir entre ses dents et le mordit. Le vieillard remua dans son fauteuil. La masse de ses chairs clapota. Mais Siu-lan ne se retourna pas.

Je fis quelques pas dans la chambre. Je sentais sur moi les yeux morts et charmeurs du vieillard. et je n'osais tourner les yeux de son côté. Je sentais avec une évidence corporelle sa haine empoisonner l'air que je respirais.

— Alors... alors, Siu-lan, c'est fini?

Un instant j'ai cru ne pas avoir la force d'achever cette phrase éternelle et banale.

La porte s'ouvrit et Li-Teh apparut sur le seuil.

— Cher ami, prononça-t-il d'une voix sèche, j'ai oublié de vous remettre cette invitation.

Il me tendit une carte rouge aux gros signes chinois.

— Ne la froissez pas ! fit Li-Teh d'un ton sévère. Mon père vous invite ce soir à un banquet solennel.

— Est-ce le banquet d'adieu ? Je dois partir... fis-je subitement décidé à m'en aller.

Li-Teh écarta les lèvres, comme s'il voulait sourire.

— Oui, dit-il d'un air énigmatique. Un banquet d'adieu. Ce sera chez son vieil ami Liang-Ki... Vous le connaissez — votre ami du bateau.

Je me tournai vers le vieillard ; ses yeux s'étaient ravivés, ils luisaient dans l'ombre,

jaunes, phosphorescents, comme les yeux du tigre.

Je m'inclinai devant lui trois fois profondément, pour le remercier. Il fit de la tête un signe de politesse et ferma les yeux. Li-Teh avait disparu. Siu-lan avait disparu. Je m'enfermai dans ma chambre, effrayé de ma solitude.

Une larme brûlante jaillit de mes yeux. Seul ! Seul ! me répétais-je et m'efforçais de retenir les sanglots.

— Si je suis pris de panique, me dis-je tout à coup, si je suis pris de panique, je suis perdu !

Et je me rappelai brusquement mon guide l'esquimau, l'année passée, dans un pays boréal.

L'un à côté de l'autre sur le traîneau nous montions dans le demi-jour une colline déserte. La terre était couverte de neige, il faisait un froid de loup, les rennes exhalaient une fumée bleue...

Arrivés sur le sommet de la colline nous nous arrêtâmes un instant. Devant nous la toundra s'étendait à perte de vue, inhospitalière, affreusement morte. Mon cœur eut froid.

Je me tournai vers mon guide :

— N'avez-vous pas peur ? lui demandai-je en russe.

— Si j'ai peur, je suis perdu ! me répondit-il avec calme.

Si j'ai peur je suis perdu ! Combien de siècles fallut-il à ces hommes polaires pour arriver à cette méthode si héroïque, si pratique de surmonter la peur ! Aucun recours aux dieux ni aux esprits des ancêtres.

Mettre un frein à l'imagination, refouler la peur, faire semblant de n'y pas croire, voilà le chemin

le plus sûr. Don Ulysse connaissait bien cette ruse supérieure.

Je tâchai de refréner mon cœur qui battait affolé. Je dis et redis à moi-même :

— Siu-lan va partir... Siu-lan va partir...

Et aussitôt une solitude affreuse s'étend devant moi et je pousse en avant mon cœur qui se cabre.

Tout à coup j'entendis les pas de Siu-lan s'approcher de ma porte. Le frou-frou de sa robe de soie... Le cliquetis des bracelets... Les pas s'arrêtèrent hésitants.

Je pouvais m'élançer, ouvrir la porte, prendre Siu-lan par la main, forcer le destin à changer son cours. Mais je ne bougeai pas, par fierté. Advienne que pourra ! Je suis prêt.

Les pas s'éloignèrent très lentement, se traînant sur les nattes. Une porte se ferma et tout rentra dans le silence.

— Je suis prêt ! me répétais-je et tout mon corps tremblait.

XL

Un homme descendait en ramant le courant d'un grand fleuve. De longues années, jour et nuit, il rama en scrutant l'horizon. Soudain le courant devint formidable, l'homme leva la tête, tendit l'oreille : le fleuve était une cataracte, il n'y avait pas de salut. Aussitôt l'homme croisa les rames, croisa les bras et se mit à chanter.

Je pense à ce chant et mon cœur bat à se rompre. Voilà le seul hymne de la liberté.

Vaincre l'espoir, comprendre enfin qu'il n'y a pas de salut, puiser dans cette révélation une joie indomptable, voilà le plus haut sommet où puisse aspirer l'homme.

Je sentais un tigre rôder autour de moi et je n'en avais pas peur. La douleur avait pétrifié mon cœur et toute pensée, fût-ce la plus féroce, ne me paraissait plus qu'un épouvantail pour moineaux.

Le rikshaman m'entraînait précipitamment vers la maison du vieux mandarin Liang-Ki où j'étais invité pour le banquet.

— Tout est perdu ! me répétais-je, avec une insistance cruelle. Tout est perdu ! Lève-toi, mon

cœur ! Voilà le moment terrible de montrer si tu es digne de l'homme !

Une buée légère avait enveloppé la ville immense. Je voyais les hommes, les maisons, les arbres à travers un voile transparent de larmes.

— Siu-lan... me disais-je, Siu-lan... Jamais plus !

Je serrai les lèvres, je parlai à moi-même avec une douce sévérité.

— Tâche de placer ta douleur insignifiante dans la douleur immense du monde, ne permets pas à ton cas individuel de prendre des proportions ridicules ! Sois un homme ! Sois un homme ! Entonne, enfin, l'hymne de la liberté !

Le visage de Yoshiro émergea dans l'air du soir.

« Comme elle doit être heureuse ! pensai-je. Heureuse et fière et libre ! Avec quel élan ascétique doit-elle avoir jeté son corps à cette meute de généraux lubriques, toute une nuit ! Une ville pour une caresse, une province pour un cri d'amour... Mangez, buvez mon corps... Vive le Japon ! »

Le corps au service d'une âme impitoyable... Yoshiro, les yeux chavirés, déchirée par les chiens de la luxure, la grande martyre triomphante !

Ce jeune corps ensanglanté, sur le seuil d'un avenir effrayant, me remplit de remords. (« Mourez bien ! » m'avait crié Yoshiro en nous séparant. Ah ! comme je perds ma vie en des joies mesquines et éphémères ! J'ai honte. Il faut que ma vie change !)

Les yeux fermés, entraîné par le coolie dans les rues chinoises, je traçai fiévreusement en moi-même les traits essentiels de mon temps. Je

tâchai de trouver mon poste, afin d'y combattre et mourir :

« 1. — La tâche essentielle à notre époque c'est l'organisation de deux camps extrêmes.

2. — Homme vivant est aujourd'hui celui qui prend part active à cette organisation.

3. — À droite ? À gauche ? Cela n'a qu'une importance secondaire. Question de tempérament ; la raison, selon sa coutume, vient après et fournit les arguments.

4. — Les deux camps, qu'ils le sachent ou non, collaborent. Ils sont la thèse et l'antithèse qui créent en se heurtant la synthèse de demain.

5. — Plus le choc sera violent, plus les chances d'une synthèse riche augmentent. Mais plus aussi les dangers se multiplient. Rien n'est sûr.

6. — Vivre cette incertitude tragique, sentir ses forces se décupler devant cette incertitude, voilà à notre époque, l'attitude la plus digne de l'homme et la plus féconde.

7. — Écarter pour le moment des divisions plus vastes. Concentrer sur un seul point nos efforts. Se limiter ; obéir ; agir ! On jouera après ! »

On jouera après... on jouera après... me dis-je et je laissai maintenant mes regards traîner sur les rues de Peiping. Toute cette beauté exotique, les dragons d'or et les couleurs et les temples, m'apparurent comme une luxure qui entraînait mon âme à sa perte...

Oui, la jouissance de la beauté est, aujourd'hui un péché mortel. La bonté, la sensibilité, la patience ne sont pas les vertus de notre temps ; mais la violence, l'impatience, la conception héroïque et austère de la vie.

J'aime le cri de guerre des montagnards écossais : « Lutte, acharne-toi, accepte la mort ! »

Le riksha s'arrêta ; une grande porte aux vieilles dentelures s'ouvrit en silence ; Kung-Liang-ki se tenait sur le seuil, souriant.

— Daignez entrer dans mon humble maison, ô cher étranger ! dit-il en s'inclinant avec une politesse exquise.

Nous contournâmes Ing Péi, nous entrâmes dans un grand jardin fermé, aux jeunes feuilles de printemps.

La fraîcheur orientale dans la maison, la douceur, l'intimité inviolable de la vie privée, loin des regards ! Ici les femmes et les eaux et les sveltes gazelles pouvaient bondir, à l'écart de la rue brutale, heureuses.

— Je suis heureux de vous revoir... chuchotait le vieux seigneur de sa voix ironique et mielleuse. Et votre petit troupeau de tigres ? ajouta-t-il en riant. Il y en avait cinq, je crois...

— Il est là, répondis-je gravement ; il est là, blessé et content.

Nous pénétrâmes dans le salon. Des mandarins, de vieux officiers, des diplomates chinois. Des yeux rians et sournois, de longues mains expertes... Kung-Ta-Hen, le vieil oncle, était là, souriant. Mais Li-Teh... où était Li-Teh ?

Sur les murs des bandes de soie peintes ; aux coins de vieilles statuettes de bronze d'un art robuste et délicat. Je caressai longuement de ma main ces chevaux de bronze verdâtre qui se cabrent, ces cigognes élégantes, ces oiseaux mythologiques à la tête couronnée.

Le vieux mandarin me présenta toutes ces merveilles avec fierté. Il m'expliqua le titre au-dessous d'une peinture d'une délicatesse inexprimable : « La cloche du soir qui sonne dans un temple éloigné. » On n'y voyait ni temple ni cloche ; rien qu'un paysage calme, légèrement doré, rempli d'un air bleuâtre...

Une grande inscription sur une vieille planche de bois était accrochée à la place d'honneur, en face de la porte.

— C'est un manuscrit célèbre, chuchota mon vieil hôte. Remarquez la puissance de ces lignes en même temps que leur souplesse. Un homme géant doit avoir tracé ces lignes, un géant au cœur d'enfant. Et comme le sens s'adapte merveilleusement à cette forme !

Liang-Ki, le doigt levé, me traduisit lentement les caractères mystérieux :

« Être pur comme la fleur du prunier, libre comme l'oiseau, fort comme un chêne, pliant comme un saule, voilà l'idéal du Chinois. »

A cet instant une masse géante apparut sur le seuil : le père de Siu-lan.

— Excusez-moi, murmura mon vieil ami, je vous quitte un instant. C'est en l'honneur de Kung-Tchang-Hen que ce dîner est offert ; il est notre hôte ce soir, égal aux dieux.

De son petit pas précipité il s'empressa vers le nouveau venu et s'inclina humblement trois fois devant lui. Tous les invités dispersés dans le jardin ou fumant sur les divans, accoururent.

Le vieux mandarin, debout sur le seuil, avec un sourire triste et distant, recevait ces hommages, en marmottant quelques mots assurément d'humili-

lité et de politesse. Un moment il projeta son regard tout autour comme s'il cherchait quelqu'un ; il me distingua debout, au coin, et il fixa sur moi son œil noir et fatigué.

Je m'empressai vers lui et m'inclinai légèrement. Il étendit la main, comme s'il voulait m'empêcher de lui rendre cet hommage. Par politesse ? par mépris ? par haine ? Je ne sais ; mais quand je voulus lui toucher la main, il la retira doucement et franchit le seuil de son pas lourd et majestueux.

On l'installa à la place d'honneur, en face de la porte ; vis-à-vis de lui à la place la plus humble, s'assit le vieux seigneur qui offrait le dîner. Je me plaçai à sa droite ; Kung-Ta-Hen, l'oncle, s'assit auprès de moi ; il me sourit affectueusement.

— Quelles nouvelles ? lui demandai-je tout bas ; j'ai entendu dire...

— Tout va bien... me rassura-t-il d'un ton poli, tout va bien...

On apporta les mets les plus fins, les boissons les plus précieuses. A tous les instants nous nous inclinions devant le vieux Tchang-Hen taciturne et nous buvions à sa santé ; et lui inclinait légèrement la tête et nous souriait avec une douce grandeur.

On parlait d'un accent voilé, comme si on se trouvait dans la chambre d'un malade ou dans le temple. Les visages étaient graves et souriants, une sérénité étrange se répandait sur ce banquet solennel.

Pour quelques instants le ton s'éleva, une discussion animée s'alluma de bouche en bouche.

Mais presque aussitôt tout rentra de nouveau dans le calme.

— De quoi s'agissait-il ? demandai-je à mon vieux voisin.

— Nous avons discuté sur l'art des Song, me répondit-il, l'œil encore enflammé. Un art de grandeur et de sensibilité exquise, noble, délicat, profondément humain. Le centre de toute œuvre d'art était alors l'homme, la vie humaine, l'amour, l'amitié, la joie. L'homme n'était pas anéanti, comme dans l'art bouddhique, par la contemplation du nirvana. Il restait souriant et calme en face de l'Univers et il se mêlait intimement à ses joies.

— Quel a été l'avis de notre hôte Kung-Tchang Hen ? demandai-je, curieux de savoir le rythme de sa pensée.

— Il n'a rien dit, lui... Il n'a pas daigné prendre part à des discussions vaines. Il est loin...

Vers minuit, le vieux mandarin qui offrait le dîner, se leva. Il s'inclina trois fois devant le père de Siu-lan et but en son honneur en prononçant quelques paroles émues.

Kung-Ta-Hen me les expliqua à peu près :

« De longues années, affirma-t-il, il regardait le ciel et soupirait après cette soirée. Quel honneur qu'un seigneur si grand daignât franchir le seuil de son humble maison ! Quelle joie que d'ouvrir ce soir les yeux et le voir devant soi ! »

A la fin de son discours il ajouta ces vieux vers chinois, en fixant son regard sur Kung-Tchang Hen :

« Vois ! l'immortel, une fleur de lotus à la main

— s'évade vers le Temps éternel — par le sentier invisible ! »

Le vieux père de Siu-lan se leva, les yeux fixés sur la table. Il loua en quelques paroles pondérées les mets, la maison, l'hôte, les invités.

Puis, il parla sur la Chine ; sa voix tremblait. On ne me traduisit pas tout ; mais il parla, me dit-on, de décadence, de protestation, d'esclavage... Il évoqua les esprits des aïeux, il ouvrit les bras comme s'il avait voulu embrasser la Chine entière, la vieille mère meurtrie...

Enfin il récita d'une voix chevrotante les vers célèbres d'un vieux poète :

« Si Tao transforme mon gosier en un coq, je m'en servirai pour annoncer le lever du soleil.

S'il fait de mon bras une arbalète, je m'en servirai pour viser les étrangers et les abattre.

S'il fait de mon corps un char et de mon esprit un cheval, je m'en servirai pour revenir, chers amis, dans une Chine heureuse et honorée !

Ainsi soit-il ! »

Kung-Tchang Hen s'assit de nouveau, tout pâle. On apporta le thé. Il faisait chaud, on ouvrit une fenêtre qui donnait sur le jardin. L'odeur de la terre, très suave, pénétra dans la salle.

Tous les visages se tournèrent vers les arbres du jardin, ouatés de clair de lune. Personne ne parlait.

— La vie est belle... fit Kung-Tchang-Hen et il se leva ; le dîner était fini.

Nous nous levâmes tous ; les serviteurs ouvrirent les portes. Nous nous alignâmes en deux rangs à droite et à gauche ; le vieux Kung-Tchang

Hen passait lentement se dirigeant vers la porte ; tous s'inclinaient à son passage avec respect.

Une seconde il s'arrêta devant moi ; il remua les lèvres, comme s'il voulait dire quelque chose. Tous prêtèrent l'oreille, inquiets ; mais il se ressaisit, refoula le mot ou le cri et continua sa marche lente vers la grande porte ouverte.

Son palanquin de velours mauve était là et l'attendait ; le vieux mandarin, droit sur le seuil, étendait déjà le pied quand...

Kung-Liang-ki se détacha brusquement de notre groupe en brandissant un long sabre recourbé. Il bondit sur le vieux père de Siu-lan et d'un coup il lui trancha la tête. Où avait-il trouvé cette force terrible ?

Le corps trébucha, le sang gicla très haut sur les battants de la porte et sur les murs... Une seconde... Puis il roula, sans bruit, comme un paquet lourd, jusqu'au milieu de la rue.

Les porteurs s'inclinèrent comme si leur maître était installé dans le palanquin et se mirent en marche en courant. Kung-Liang-ki, s'inclina jusqu'à terre et ferma la porte. Le cadavre resta dans la poussière.

Je tremblais d'horreur.

— Mais pourquoi ? criai-je affolé, pourquoi ? Pourquoi l'avez-vous tué ?

Le vieux mandarin, réfugié dans le fauteuil profond qu'occupait il y a quelques instants son ami tendrement aimé, hocha la tête et répondit d'une voix calme :

— Mon vénérable ami avait pris la résolution de se donner la mort. Ne criez pas, je vous prie ! Il voulait protester, par sa mort, contre l'occu-

pation de sa patrie par les étrangers. Il m'avait prié de lui venir en aide dans les derniers moments de sa vie. Je l'aimais beaucoup et j'acceptai. Tout est accompli selon les rites les plus stricts de nos traditions.

Et comme je frissonnais encore de ce spectacle sanglant, le vieux mandarin sourit :

— Les Blancs, dit-il avec une pointe de mépris, ont une peur excessive de la mort. Mais pourquoi? S'il y a une autre vie mon honorable ami est déjà là, heureux ; s'il n'y en a pas, au moins cette terre existe et le nom de mon vénérable ami ne mourra plus jamais. Dans les deux cas il a bien joué sa petite carte, sa vie. Souhaitez-moi, je vous prie, une mort semblable !

XLI

Rentré vers l'aube à la maison, je vis la fenêtre de Li-Teh éclairée ; je traversai sur la pointe des pieds le jardin et j'entendis sa voix et celle de Siu-lan, très claires, dans la nuit calme.

Je m'arrêtai un instant, haletant. Savaient-ils? Ignoraient-ils? Le ton de leurs voix paraissait grave et tranquille.

Je pénétrai dans ma chambre très doucement ; elle était plongée dans la pénombre bleu-rose de l'aurore.

J'ouvris la fenêtre ; que le ciel était calme, inhumain, loin de nous ! Et combien l'homme se couvre de ridicule en levant ses bras vers lui !

— Au moins soyons dignes ! murmurai-je ; aimons, luttons, mourons debout !

Une fierté étrange jaillit subitement en moi. La sensation de la solitude trempait mon cœur comme de l'acier. Je me sentis debout sur le sommet de la force et du désespoir, libre.

Être seul, faire de la solitude une source jaillissante de force et de joie, vaincre enfin l'espérance et la peur, quel bonheur !

Enfin, j'avais compris ! Je pus à peine retenir un cri de triomphe.

Je m'apprêtais à sortir dans la rue ; je ne voulais pas dormir et perdre dans le sommeil cette joie inhumaine de libération... Mais soudain, des pas se firent entendre dans le corridor. Quelqu'un s'approchait de ma porte.

Était-ce Siu-lan? Mon cœur battait fort. Les pas s'approchaient, décidés... Je me précipitai vers la porte ; quelqu'un l'avait grattée doucement. Je l'ouvris. Li-Teh se dressait devant moi sur le seuil.

— Li-Teh ! m'écriai-je, prêt à me jeter dans ses bras. Li-Teh, est-ce que vous savez?

— Ne criez pas ! fit Li-Teh en levant la main. Ne criez pas ; je sais.

Quelques secondes de silence. Li-Teh avança dans la chambre et ferma la porte. Il s'arrêta devant moi ; il croisa les bras ; il me regarda dans le blanc des yeux. La lumière tendre du matin s'accrochait au front ridé, aux joues livides de Li-Teh ; mais ses yeux restaient encore dans l'obscurité.

— Li-Teh, murmurai-je, ne pouvant plus supporter le silence, voulez-vous me dire quelque chose?

Li-Teh serra les dents ; ses lèvres s'écartèrent. Il grommela un mot que je n'entendis pas.

— Vous dites?

— Allez-vous-en !

Je levai brusquement la tête. La colère, la tristesse, m'étranglaient. Les mots ne pouvaient pas sortir de ma gorge. Je sentis mes ongles s'enfoncer profondément dans la paume de ma main crispée.

Li-Teh le premier retrouva son sang-froid.

— Excusez-moi, fit-il d'une voix tranquille et ferme. Mais il le faut.

— Je pars à l'instant ! dis-je enfin.

La colère avait disparu ; seule la tristesse m'étreignait encore la gorge.

Li-Teh réfléchit un instant, les yeux sur l'inscription au-dessus de la porte.

— Non, dit-il, attendez jusqu'à demain. Vous devez d'ailleurs prendre congé de ma sœur. Elle part, elle aussi.

— Vous n'avez pas pitié d'elle ? m'écriai-je sans réfléchir.

J'eus aussitôt honte ; mais c'était trop tard.

Li-Teh fronça les sourcils ; mais il ne répondit pas.

— Dormez bien, dit-il lentement. Et excusez-moi.

Il se retirait déjà, il franchissait le seuil. Je ne me retins plus.

— Li-Teh, m'écriai-je, Li-Teh, cher ami de ma jeunesse, alors... alors tout est fini?

— Oui, répondit-il gravement.

— Sans un mot de regret ou de tendresse? Rien? Rien?

— Je n'ai pas le temps... répondit Li-Teh exactement comme sa sœur. Je n'ai pas le temps... J'ai d'autres tigres à fouetter... Excusez-moi.

Il s'inclina poliment et s'en alla en fermant doucement la porte.

— Moi aussi j'ai d'autres tigres à fouetter ! m'écriai-je, resté seul. Je n'ai pas besoin de vos tendresses. Je n'ai besoin de personne. Je suis libre.

Je ressentais une cruauté inhumaine envers moi-

même, une joie atroce de souffrir et de dominer la souffrance.

Comme les samouraïs qui, blessés mortellement sur le champ de bataille, composaient des vers héroïques et saluaient la mort, l'envie me saisit de jeter dans cette nuit d'angoisse un cri sauvage de liberté.

« C'est moi, le cœur humain, le Dieu militant, qui combat aux frontières. C'est moi, le cœur humain, le général en chef de toutes les puissances visibles et invisibles.

Je crois au cœur de l'homme, l'arène d'argile où, jour et nuit, la vie lutte avec la mort.

Au secours ! cries-tu, ô mon cœur, et j'entends.

Bienheureux ceux qui entendent, s'élançant pour te délivrer, ô cœur de l'homme, et disent : « Moi et toi seuls existons ! »

Bienheureux ceux qui t'ont délivré, ô cœur de l'homme, et disent : « Moi et toi sommes un ! »

Et trois fois bienheureux ceux qui portent sans fléchir le grand, l'abominable secret : « Même cet Un n'existe pas ! »

Je me sentis délivré. Un homme libre. Je fermai les yeux et dormis pendant quelques heures d'un sommeil calme et léger ; aucun rêve n'osa s'approcher de mon lit et troubler mon bonheur.

Vers dix heures je sautai du lit. Sur ma table se trouvait une boîte vide de cigarettes japonaises ; à l'intérieur de la boîte je lus ces mots tracés d'une main empressée et ferme :

« N'intervenez pas pour me sauver. Je désire mourir. J'ai rempli mon devoir jusqu'au bout. Je

suis heureuse. O ami blanc, je vous souhaite une mort pareille ! »

Je laissai ces lignes fières sur ma table et je sortis dans le jardin. Siu-lan et Li-Teh étaient déjà là, debout. Ils causaient à voix basse, leurs visages étaient graves et sereins. J'y distinguai une expression doucement exaltée, une lueur étrange. Sûrement ils étaient tous les deux loin de toute préoccupation personnelle ; j'étais sûr qu'ils parlaient de leur patrie et prenaient des décisions.

Siu-lan portait un manteau de voyage ; une petite valise était à ses pieds. Li-Teh devait lui donner ses dernières instructions. Et Siu-lan, la tête levée, écoutait avec une concentration qui lui altérait le visage et le rendait dur.

Comme elle était libérée de toute préoccupation égoïste et mesquine ! Comme sa douleur individuelle avait pris ses justes proportions, perdue comme un petit soupir sur la face immense et souffrante de la Chine !

Je sentais l'esprit du vieux père mort rôder dans son jardin et caresser les deux visages bien-aimés. Il devait être heureux, cet esprit enfin libéré de son corps pesant ; il voyait ses enfants suivre la voie tracée par son désir ; il sentait que Siu-lan était sauvée et que le Blanc était vaincu.

J'avancai d'un pas ferme. Li-Teh me regarda venir impassible ; son visage était poli et ferme. Siu-lan, d'un geste lent, arrangea une boucle rebelle sur son front. Elle posa la main sur sa gorge et baissa un peu la tête.

Je discernai avec une évidence presque douloureuse le bourdonnement d'une abeille qui pénétra

dans une grappe de glycine suspendue au-dessus de la tête de Siu-lan.

Au coin du jardin, devant la porte, je vis le fauteuil du vieux père encore là, béant, inquiétant ; je crus distinguer, jusqu'aux plus menus détails, les dragons entrelacés sculptés sur son dos.

Enfin la voix calme de Li-Teh se fit entendre.

— Cher ami, Siu-lan part...

Il s'arrêta ; juste assez pour que j'entende un crissement en moi comme de la soie qui se déchire.

— Elle ne voulait pas s'en aller, continua-t-il, sans vous dire adieu.

Siu-lan alors fit un pas et, les deux mains croisées sur sa poitrine, s'inclina devant moi.

Je m'inclinai aussi profondément devant elle, trois fois. Je voulus crier : Siu-lan ! mais le mot ne sortit pas ; je me sentis étrangler. Je voulus sourire mais les lèvres ne m'obéirent pas ; mon visage restait crispé et dur.

Siu-lan saisit de la main la petite valise ; un rikshaman, l'homme à la balafre, s'arrêta devant la vieille porte aux fraîches couleurs rouges.

Li-Teh serra la main de sa sœur.

— Il ne faut pas que je vous accompagne, dit-il.

Il se tut de nouveau.

— Revenez vite, Siu-lan ! murmura-t-il, presque ému.

Siu-lan s'inclina de nouveau, très mince, très pâle, souple comme une branche de saule pleureur, et disparut.

Midi. Un jardin de rochers au fond d'un vieux cloître. Pas une fleur, pas une feuille verte ni une goutte d'eau. Les arbres et les fleurs verdissent et fleurissent en dehors de la haute muraille austère, à la portée de la foule.

Ce jardin est un désert de sable et sur ce sable une quinzaine de rochers grands et petits, dispersés comme par hasard. Le poète chinois qui, il y a trois siècles, l'avait arrangé, avait eu une intention précise : suggérer l'image d'un tigre en fuite.

On sent en vérité tout à coup que ces rochers sont pris de panique, violemment courbés comme ils sont, roulés à la renverse, comme si un être terrible et invisible bondissait de l'un à l'autre et les secouait de leurs racines.

Un tigre ou la mort ou l'amour ou Dieu.

Je me promène dans ce jardin sous la lumière perpendiculaire et des désirs obscurs s'éclairent peu à peu en moi et se cristallisent autour d'un noyau dur.

Je ne me soucie plus du Commencement ni de la Fin des choses. Je ne fais plus aucune hypothèse. Je dédaigne toute espérance et toute lâcheté com-mode.

Je creuse la terre, ce champ à nous. Je vois de

mes yeux, je touche de mes mains : de la masse inorganique à la plante, de la plante à l'animal, de l'animal à l'homme.

Quelqu'un ou quelque chose, durant des milliers de siècles, monte, monte, monte avec angoisse.

Je veux suivre son rythme, monter avec lui, dépasser mes parents, me dépasser, à chaque instant, moi-même, déblayer dans mon cœur et dans ma tête le chemin pour ce quelqu'un ou ce quelque chose qui monte.

Mettre enfin à la porte la poésie, la sensibilité, la tendresse, le bonheur !

Regarder en face, sans aucun mirage de beauté, de bonté ou de peur, notre réalité épouvantable et sublime.

Composer un cœur libre, à l'image de ce jardin des rochers !

Ile d'Égine, 1936.

PARIS

TYPOGRAPHIE PLON

8, rue Garancière

Dépôt légal : 1959.
Mise en vente : 1959.
Numéro de publication : 8416.
Numéro d'impression : 8221.
Nouveau tirage : 1960.

COLLECTION
« FEUX CROISÉS »

NIKOS
KAZANTZAKI

« Aucun écrivain n'a fait sur moi
une impression aussi profonde. »

Albert SCHWEITZER.

ALEXIS ZORBA

Traduit par YVONNE GAUTHIER

Ce livre a le pouvoir du choc des premières rencontres. Il nous révèle un grand conteur dont la sève, la force, l'humour rappellent Panaït Istrati, avec, çà et là, des inflexions slaves à la Gogol ou à la Gorki.

Jean BLANZAT.

Le Figaro Littéraire.

L'ouvrage ne cessera d'être actuel pour ses lecteurs. Méditation, poème, roman traversé d'épisodes, ce livre s'ouvre sur l'espace intérieur.

Max-Pol FOUCHET.

Carrefour.

Le grand romancier qu'est Kazantzaki est parvenu par les moyens les plus simples et les plus vrais à nous transporter dans un univers qui n'a presque plus aucune mesure avec celui que nous habitons. Dès les premières pages de cet excellent roman, on se sent envahi par l'odeur des plantes sauvages des collines crétoises, qui évoque toute la nature punique et procure le plus grand dépaysement.

Marcel BRION.

Le Monde.

LA LIBERTÉ OU LA MORT

Traduit par GISELE PRASSINOS
et PIERRE FRIDAS

La Liberté ou la Mort est la devise des Crétois soulevés, et le récit a pour sujet la révolte de 1889. Nous en suivons la progression comme celle d'un incendie. Cette passion de la patrie, cette obsession de la liberté à conquérir créent un type humain particulier : le personnage principal du roman incarne et accomplit ce type... C'est bien le visage « ancien, sacré, amer et fier » de son pays que Kazantzaki sait rendre, et dans la littérature contemporaine, où il n'a que quelques pairs, son œuvre a une résonance unique, proche à la fois des grands conteurs russes et des tragiques.

Jean BLANZAT.

Le Figaro Littéraire.

Aucun être humain... n'est plus fortement et aussi constamment présent dans le récit que cette Crète sauvage dont nul ne sait « si elle aime ou déteste ses enfants » et qui « vaincra les Turcs par sa douleur ». Par de tels traits, le roman épique de *La Liberté ou la Mort* baigne, en dépit de ses violences, dans une atmosphère de poésie légendaire.

René LALOU.

Les Nouvelles Littéraires.

LE CHRIST RECRUCIFIÉ

Traduit par PIERRE AMANDRY

Voici un très beau roman... Ce méditerranéen, cet orthodoxe fait un peu songer à Bernanos ; un Bernanos qui serait devenu conteur au coin du feu ou poète ambulancier sur les places. Mais ici doit s'arrêter le parallèle : Nikos Kazantzaki imagine un village grec où l'impensable s'est produit... Tous les sept ans, à Pâques, on choisit les acteurs qui devront incarner l'année suivante les principaux personnages de la Passion du

Christ. Mais les paysans désignés ont pris leur rôle au sérieux... Ils découvrent l'Évangile et ses exigences... et la Passion qui n'était qu'un jeu devient la Passion du Christ elle-même recommencée... On trouve, dans *Le Christ recrucifié*, une méditation passionnée sur la souffrance et la pauvreté, sur le sens de l'histoire et sur le mystère de Jésus éternellement bafoué par les siens, en même temps qu'une satire de l'argent et des pouvoirs et qu'un immense cri de colère.

Robert ABRACHED.

La Nouvelle Revue Française.

Le metteur en scène Jules Dassin tourne *Le Christ recrucifié*, d'après l'œuvre de Kazantzaki... Sur un fond de rocaïlle et de ciel s'inscrit la fresque de tous les déshérités du monde, de toute la désespérance de la terre. Ils demandent des choses simples, ces gens simples : du pain, la paix, une place dans leur sol pour ensevelir leurs morts. Où donc ai-je vu cela ? Chez Eisenstein, je crois : des visages semblables et ces grandes vagues de foule... J'aurais voulu féliciter Dassin. Je sais bien ce qu'il m'aurait répondu : qu'il avait aimé le livre de Kazantzaki, qu'il avait voulu ce film, qu'il avait choisi son thème simple et complexe à la fois, que cette histoire est celle de tous les hommes et de tous les temps et que c'était ainsi qu'il comprenait ce drame...

Le Monde.

14 septembre 1956.

LE PAUVRE D'ASSISE

Traduit par PIERRE FRIDAS
et GISELE PRASSINOS

Kazantzaki fait un miracle dans *Le Pauvre d'Assise*. Il réussit à parler directement au cœur du lecteur sans que celui-ci sente un instant l'artifice du langage.

Jean PRASTEAU.

Le Figaro.

Un livre simple, substantiel, délicieux et pourtant fort et sévère, charnel et gai quoique tendant à une très difficile perfection. Lyrique et incontestablement vrai. Riche d'expressions et de symboles, avec une ferveur poétique puissante qui illumine toute l'œuvre si brutalement qu'elle lui donne une sorte de pureté obstinée et merveilleuse.

J. M. MONTGUERRE.

Réforme

LA DERNIÈRE TENTATION

Traduit par MICHEL SAUNIER

Chargé des émotions les plus intimes de Nikos Kazantzaki, ce livre atteste une inspiration trop généreuse et fraternelle pour ne pas nous rendre plus chère la mémoire du grand romancier grec.

René LALOU.

Les Nouvelles Littéraires.

Le conflit qui était au fond de sa sensibilité, Kazantzaki le porte ici hardiment dans le cadre le plus effrayant et le plus difficile : la vie du Christ.

R. M. ALBÉRÈS.

Combat.

FEUX CROISÉS

AMES ET TERRES ÉTRANGÈRES

Collection publiée sous la direction de

GABRIEL MARCEL

Le Jardin des Rochers, écrit directement en français, est le plus ancien des grands romans de Kazantzaki. Dans une langue qui éclate déjà d'un étonnant lyrisme, l'écrivain confronte sa nature et sa sensibilité de méditerranéen à ce qu'il vient de découvrir du génie asiatique, immuable semblait-il et pourtant alors en pleine métamorphose. On ne manquera pas de comparer cette rencontre de la race jaune à celle qu'en fit, presque à la même époque, un autre très grand écrivain, André Malraux. Mais si ces deux voyageurs laissèrent pareillement flamber dans leur œuvre les grands antagonismes de la condition humaine, l'expérience asiatique fut avant tout pour Kazantzaki l'occasion inespérée de suivre, au contact d'une humanité bouleversée, son propre itinéraire intérieur.

Le thème essentiel de ce livre est celui de l'homme méditatif placé devant des hommes livrés corps et âme à l'action par la force du moment historique et parfois au détriment de l'âme. De là, sans doute, la cruauté de cette histoire, mais autour d'elle, quelle poésie et quelle sensualité! Le moindre objet, le moindre visage, la moindre plante, tout est approché avec tendresse et humeur, et presque avec une sorte de volupté physique. Peut-être touchons-nous ici à la véritable grandeur de Kazantzaki, car dans *Le Jardin des Rochers*, sa forme de participation au drame est tout intérieure: il est spectateur mais s'identifie aux personnages et devient, pour ainsi dire, *leur champ de bataille*. Or, durant toute sa vie, que fut la sainteté pour cet homme, sinon *le combat lui-même?*

DERNIERS OUVRAGES PARUS :

CARLO COCCIOLI. — *Le ciel et la terre* ★★ **Le Caillou blanc.**

C. V. GHEORGHIU. — **Les Médians de miracles.**

MARIO SOLDATI. — **Le Vrai Silvestri.**

NIKOS KAZANTZAKI. — **La Dernière tentation.**

R. RICKETTS. — **Eugène Merral ou le mannequin.**

JORGE ISAACS. — **Maria.**

SAUL BELLOW. — **Les Aventures d'Augie March.**

MARY McCARTHY. — **Une jeune fille sage.**

ERNST JÜNGER. — **Abeilles de verre.**

L.-P. HARTLEY. — **Le Chauffeur est à vos ordres.**

MARTIN WALSER. — **Quadrille à Philippsbourg.**

ERNST KREUDER. — **Les Introuvables.**

GUY McCRONE. — **Peluche rouge.**

BRIAN MOORE. — **Judith Hearne.**